

Parachutiste au 1^{er} RCP

Tome 2



René Sauvage

Mise en page par Pierre Jarrige

PROLOGUE

Ce fascicule est le troisième d'une série destinée à rappeler, en quelques épisodes, les événements qui marquèrent ma jeunesse en Algérie.

Viscéralement attaché à un pays que je croyais mien à tout jamais, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de le défendre afin que nos couleurs puissent flotter éternellement sur une terre mise en valeur par mes ancêtres.

1/ Le premier fascicule a pour titre : « Parachutiste prémilitaire » il traite de mon engagement et de celui de nombreux camarades de la classe de formation au métier de géomètre-expert, à la préparation militaire parachutiste. Nous voulions tous être certains de rejoindre une unité combattante le moment venu.

2/ Le deuxième fascicule a pour titre : « Parachutiste au 1^{er} RCP » (Tome 1), il porte sur différentes périodes : Ma première année de stage de géomètre dans la région de Timimoun et la confrontation avec les Méharistes déserteurs. Après résiliation de mon sursis, mes classes au sein du Centre d'Instruction du 18^{ème} RCP à Idron, dans les faubourgs de Pau. Mon arrivée, le 31 décembre 1958, à l'Escadron du 1^{er} RCP basé à Aïn-Taya et l'opération Violet ayant consisté à sauter sur Hassi-R'Mel avec nos jeeps.

3/ Ce troisième fascicule appelé : « Parachutiste au 1^{er} RCP » (Tome 2), porte sur la vie de l'Escadron de Reconnaissance du 1^{er} RCP (indicatif Orange) durant l'année 1959.

La présente publication, décrit la vie de jeunes du contingent confrontés à la guerre. Très souvent, il arriva au 1^{er} RCP de crapahuter aux côtés des régiments d'élite de la Légion Etrangère : Le 1^{er} REP dans l'Algérois, le 2^{ème} REP dans le Constantinois. Bien que nos méthodes de combat aient été différentes, les résultats furent souvent identiques avec, pour le 1^{er} RCP, probablement moins de pertes en hommes. Ce qui prouve que des jeunes Appelés, bien entraînés, bien commandés et surtout bien motivés, peuvent se montrer à l'égal des meilleurs.

Bien des années après cette époque, c'est-à-dire à la fin des années 1990, le capitaine Bizard, alors général en retraite, avait réuni quelques gars de l'Escadron avec leurs épouses pour un week-end dans son immense demeure à Guérande. Il nous avait alors confié son grand principe d'officier : « Pour que les hommes placés sous mon commandement se dépassent, je n'ai utilisé tout au long de ma carrière qu'un seul moyen : « Je les ai aimés ! ».

Ce présent fascicule est dédié à tous les camarades de combat que j'ai côtoyés durant mes vingt-deux mois de service au sein de notre vieux, mais prestigieux, Régiment. En écrivant ces pages, ma pensée est allée en particulier vers ceux qui tombèrent un jour, au détour d'une piste du djebel, sans se douter que leur sacrifice serait vain !

Un quatrième et dernier fascicule, portant en titre : « Parachutiste au 1^{er} RCP » (Tome 3), sortira peu de temps après cette présente parution. Il comportera l'épisode des Barricades d'Alger et, sur décision du Chef de l'Etat, notre renvoi de la région algéroise. Je saluerai l'accueil fraternel que nous réserva le 2^{ème} REP à Philippeville et puis viendra mon dernier gros accrochage dans les Aurès, en septembre 1960, qui précéda d'un mois mon adieu à ce 1^{er} RCP, unité toujours aussi chère à mon cœur. Puis, comme pour tant de mes concitoyens, sonnera l'heure de l'exil et l'accueil d'une Mère-Patrie que nous dérangions et qui nous le fit savoir.

René Sauvage

Toute notre gratitude à Monsieur André Bonnery, professeur émérite.

Les photos de ce document sont de : Michel Boinot, Gérard Bourgeonnier, Daniel Cadet, Jean-Charles de Coligny, Didier Faure, Jean-Pierre Meyer, Jacques Revers, René Sauvage et Georges Vieville.



Pierre JARRIGE

www.aviation-algerie.com

Octobre 2018

ISBN 979-10-97541-06-4

Reproduction autorisée

Publication gratuite - Vente interdite

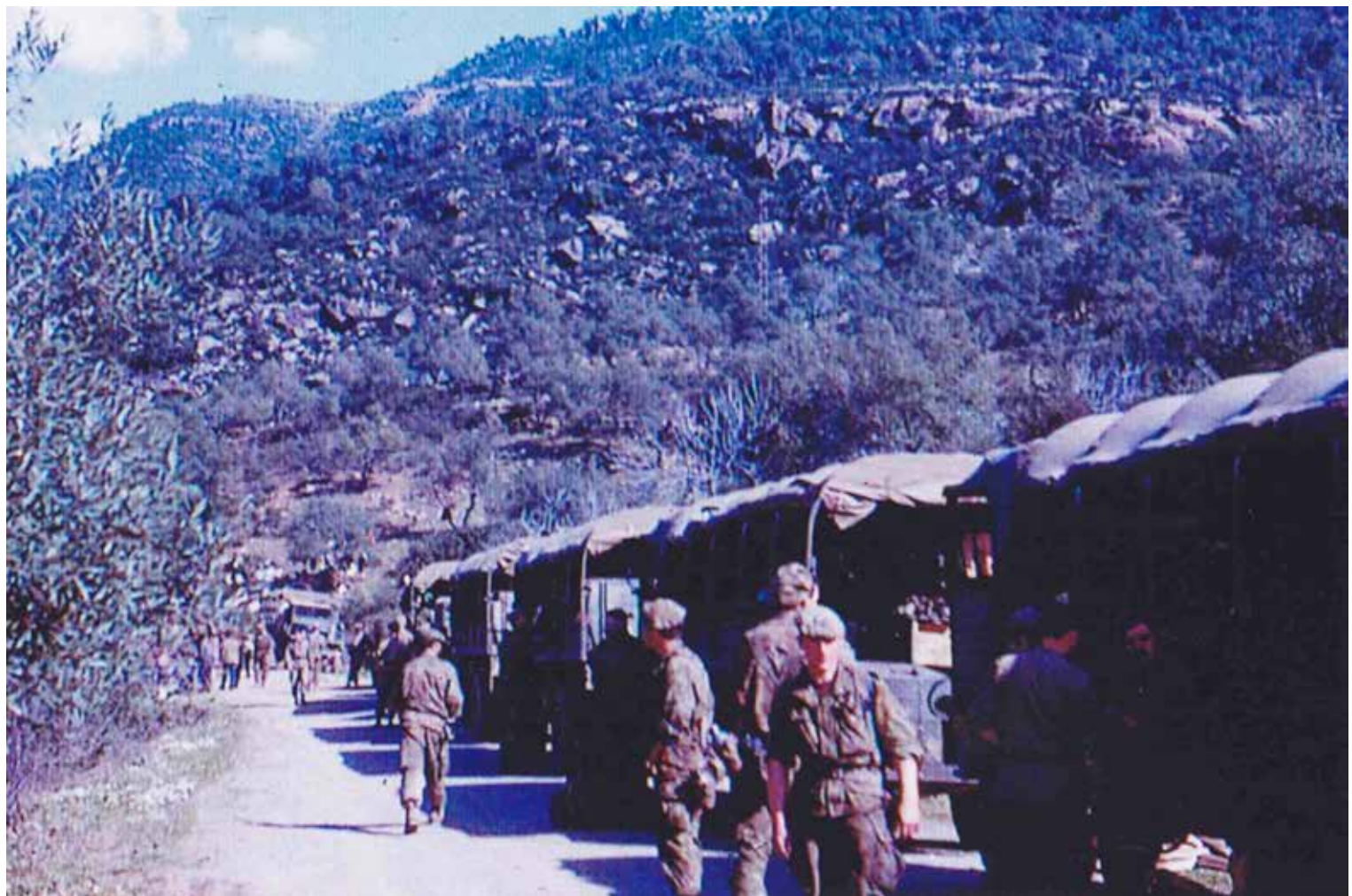
Sommaire

Prologue	
La Kabylie.....	1
Le premier gros accrochage	4
Vaine tentative de délivrance de prisonniers	8
Poursuite des opérations en Kabylie	14
Fin de la Katiba 321	18
A la poursuite d'Amirouche	22
La fin du Colonel Amirouche	28
Le carroyage «Chasse»	32
La base arrière	34
Gilbert Van De Loo	36
Retour à Aïn-Taya	36
Pâtisserie <i>La Parisienne</i> à Alger.....	38
La forêt de Mizrana	44
Nos rations	46
L'esprit du Peloton	48
La forêt de l'Akfadou	50
La région des Issers.....	50
<i>Toutouche</i> et sa fille Nora Adjal	52
Opération dans le secteur de Dra-El-Mizan	54
Commando Zonal.....	58
Les cantonnières volontaires	59
La mitrailleuse AA 52	60
Le colon faisait-il payer l'eau de son puits ?.....	62
René Poulain	63
L'Hôpital de Bordj-Menaïel	64
<i>Minouche</i>.....	66
Région de Sakamody.....	68
Mariage à l'Escadron	70
Capitaine Alain Bizard	70
Opération <i>Etincelle</i>	71
Colonel Raphanaud	76
La Kabylie à nouveau	78
Accrochage sur la plage de Surcouf	79
La vallée de la Soummam.....	81
La déclaration du Chef de l'Etat	83
Opération en Kabylie.....	86
<i>Goliath</i>	90
La jaunisse	91



▲ La zone de chasse dévolue au 1^{er} RCP

▼ Nos camions Simca



La Kabylie

Deux jours après son retour d'Hassi-R'Mel, l'Escadron partit en opération rejoindre le régiment qui opérait en Grande Kabylie, dans la région de Tizi-Ouzou, Fort-National, Michelet, Mirabeau, Azazga, etc. La veille du départ, les camions Simca du Train envahirent la place sur laquelle s'effectuaient nos rassemblements. Les Anciens retrouvèrent avec joie les chauffeurs habituels. Je découvrais ces gars qui paraissaient être des nôtres tant les locaux de l'Escadron leur semblaient familiers. Il convient de préciser que c'était toujours les mêmes chauffeurs qui prenaient toujours les mêmes pelotons. Ensemble nous courions d'identiques dangers tout au long de pistes improbables qui s'enfonçaient dans les montagnes. Aussi, des liens de camaraderie s'étaient tissés au fil des mois et principalement au fil des opérations. A force de nous fréquenter, les sympathiques Tringlots avaient adopté nos habitudes, ils partageaient nos peines, ils partageaient nos joies, ils partageaient notre quotidien que celui-ci soit agréable ou empreint de morosité. En somme, ils étaient devenus des nôtres à part entière et étaient toujours les premiers à réagir quand à notre passage, certains invoquaient la quille. Généralement leur réponse était le bras d'honneur.

Tôt, le matin suivant, le convoi prit la direction du massif du Djurdjura. Notre base opérationnelle avancée se situait sur l'aérodrome situé à l'est de Tizi-Ouzou, aérodrome dont la seule piste semblait strictement réservée à l'aviation militaire. Quelques T-6 étaient garés sur le parking, parfois en compagnie d'un Piper d'observation. Nous logions à l'intérieur de grandes tentes implantées en bordure de la longue bande goudronnée. Ce lieu était appelé par dérision *Tizi-Orly*. Curieusement, les arbres qui bordaient la route passant à proximité abritaient moult nids de cigognes. Elles ne paraissaient pas gênées par la proximité des aéronefs qui les survolaient à très basse altitude. La fréquentation du ciel se passait de manière fort courtoise, jamais un oiseau ne refusa la priorité à un avion. Un chenil renfermait des molosses à l'aspect peu engageant. Je réussis pourtant à en amadouer certains au point que je pus rentrer en toute impunité et hors de la vue de son habituel maître dans l'un des box afin d'emprunter, et seulement d'emprunter, à l'un d'entre eux une grande gamelle qui après lavage me permit de confectionner plusieurs litres de chocolat au lait au bénéfice de notre peloton. En remerciement, je laissai au brave toutou, au fond du récipient, une part non négligeable de ce breuvage réconfortant. Il sembla apprécier tant mon geste que la boisson.

Pour les avoir parcourues maintes fois au cours des ans, je connaissais la plupart des routes du secteur menant vers Dra-El-Mizan, Fort-National, Azazga, Tizirt, etc. Il était désormais bien loin le temps où, avec mes parents, invités par la famille Ould-Aoudia, nous avions visité en détails cette magnifique région. Nos amis descendant d'une noble famille kabyle, nous avaient fait bénéficier de leur notoriété, tant et si bien que nombre de portes s'étaient ouvertes devant nous. Avec un plaisir certain, nous avions su apprécier les qualités d'hôte de cette population si courageuse et si généreuse. Aujourd'hui, bien malheureusement, tout avait changé, c'était la guerre, mais je ne pouvais oublier le bonheur que m'avaient réservé ces temps anciens et surtout le sens de l'accueil de cette population avenante. Je me désolais de parcourir, en treillis camouflé, des lieux que j'avais tant appréciés lors de mon adolescence. Mais c'était la guerre, et ce n'est pas moi qui l'avais déclenchée ! En ma qualité de Français d'Algérie, il m'était difficilement supportable de constater les dégradations que ce conflit avait engendrées. La riante Kabylie comportait désormais beaucoup de ruines : ponts traités à l'explosif, routes coupées, réseaux électriques et téléphoniques à terre, grandes surfaces des magnifiques forêts parties en fumée, nombreux villages désertés puis démolis par notre aviation, etc... Tant de désastres concrétisaient d'une part la violence qui régnait en ces lieux et témoignaient de l'arrêt et aussi de la régression de l'essor

dont avait bénéficié cette région si attachante de l'Algérie.

Pourtant la montagne kabyle restait magnifique, je dirais même envoûtante, tant elle était riche d'une végétation dense composée d'oliviers, de figuiers, de chênes-lièges, ainsi que de toutes les plantes odorantes spécifiques au maquis méditerranéen. Les villages étaient implantés non au bord des quelques cours d'eau, mais coiffaient les hauts des massifs. Chacun de ces lieux de vie, c'est-à-dire chacun de ces regroupements de maisonnettes, se trouvait ceinturé de manière défensive par une épaisse haie de figuiers de barbarie, sorte de plantes grasses géantes dont les larges feuilles épineuses en forme de raquette, supportent sur leur pourtour des fruits grumeleux et sucrés à la peau épaisse recouverte de fines et courtes épines pratiquement invisibles, mais douloureuses pour l'imprudent qui par méconnaissance les attrape à pleine main.

Depuis les temps immémoriaux, ces barrières végétales infranchissables constituaient le mur de défense des villages, c'était le dernier rempart derrière lequel s'abritaient les populations en cas de danger imminent. La hauteur de ces plantes avoisinait les trois mètres, quant à leur épaisseur, elle pouvait être d'autant voire même augmentée par la juxtaposition de plusieurs plants. A l'époque durant laquelle les panthères et les lions fréquentaient ces sites, c'est-à-dire avant les années 1830, leur efficacité s'avérait si réelle que les félins n'utilisaient que les passages entretenus par les hommes afin de pénétrer dans les enceintes et prélever leur dîme en bestiaux divers.

Nous marchâmes des jours, nous marchâmes des nuits, sans grands résultats, les fellaghas se faisaient invisibles. Ils semblaient fuir notre approche. La montagne paraissait déserte. Quand nous entrions dans un village, nous trouvions systématiquement les femmes et les enfants regroupés en un seul point. Tous ces gens semblaient craintifs, alors que nous ne leur voulions aucun mal. Il ne serait venu à l'esprit d'aucun d'entre nous de se montrer violent envers eux. Les gamins étaient principalement les grandes victimes de cette guerre. Ils vivaient en des lieux que fréquentaient des gens que nous recherchions, et du fait de la création de zones interdites, ils ne pouvaient profiter des joies spécifiques à la prime enfance. De plus, nombreux étaient ceux qui ne pouvaient fréquenter une école, faute d'école en ces lieux. Généralement, quand nous en disposions, nous leur donnions nos concrètes de fruits qu'ils acceptaient avec méfiance. En revanche, les hommes brillaient par leur absence, ils travaillaient paraît-il dans des usines en France. Cela pouvait éventuellement concerner certains d'entre eux, mais sûrement pas tous les absents !

Curieusement et cela sera prouvé tout au long de la guerre d'Algérie, à part quelques rares exceptions, l'ennemi refusait le combat, tant avec la légion qu'avec les parachutistes ou les Chasseurs Alpins. Il préférait affronter nos malheureux camarades d'autres régiments bien souvent mal encadrés, dénués de tout sens du combat, ne possédant pas la hargne qui nous animait. De plus leur armement bien souvent et même trop souvent n'était pas comparable au nôtre. J'ai vu de pauvres gars crapahuter avec des fusils Garant et une fois même avec des Lebel qui datait de la première guerre mondiale. A cela s'ajoutait le manque flagrant d'un bon encadrement. Les meilleurs, c'est-à-dire les sous-officiers et les officiers sortis en tête de promo, cherchaient bien évidemment à intégrer les troupes de prestige, quant aux autres, la plupart d'entre eux se contentaient de ce qui leur était offert. Bien souvent, ils ne savaient pas motiver leurs gars, parce qu'ils n'en avaient pas envie et quand par malheur ils devaient rester confinés dans un lieu perdu, sans missions bien définies, ils s'abrutissaient en siestes prolongées. Je l'ai constaté quand après avoir retrouvé la vie civile, il m'arriva de travailler à proximité de postes perdus en pleine montagne kabyle. C'est là que j'ai constaté avec amertume qu'un sous-lieutenant appelé ne connaissait pas les noms de ses hommes et que de plus, il les méprisait. Pourtant, le bonhomme était loin d'être une lumière. En somme, il n'était pas digne de représenter l'Armée Française de par la tenue

Aérodrome de Tizi-Ouzou, souvent appelé Tizi-Orly



Village kabyle (dessin de A. Paris)



Figuier de barbarie



plus que négligée dont il était revêtu. Les pauvres gars placés sous les ordres d'un officier de cette envergure étaient plus qu'à plaindre, je considère même qu'ils étaient en danger permanent. Quels ordres auraient pu donner un type comme cela en cas d'attaque ? Du reste, ses hommes connaissaient si peu leurs armes qu'ils ignoraient que la MAT 49, permettait grâce à son système de verrouillage de crosse, de décapsuler les bouteilles de bière. Il fallut que moi, récent civil, je leur fasse la démonstration.

Nous étions sans doute des privilégiés, en revanche ils étaient les oubliés. Et les fellaghas préféraient affronter les oubliés car contre eux ils couraient bien moins de risques. Mais une fois de plus, les têtes pensantes de nos armées et de nos ministères n'en avaient pas conscience. Ils s'en foutaient du moment que la plupart d'entre eux se tenaient à l'abri de mauvais coups.

La première confrontation fut minime sur le plan de l'effectif des adversaires. Elle se déroula le 13 février dans les reliefs tourmentés de la région de Fort-National, à proximité du village de Tagmount. L'Escadron était à la recherche d'une trentaine de gars qui, d'après un renseignement, avaient passé la nuit dans le village. Malgré les fouilles, ceux-ci paraissaient s'être évaporés. Ils demeuraient introuvables. Le ratissage se poursuivit cependant bien au-delà de l'agglomération. A 14 h.00, une voltige d'*Orange 2*, aperçut quatre types armés qui se tenaient au bas d'un à-pic et manoeuvraient afin d'échapper au filet qui se resserrait. Le groupe d'amis se lança dans la pente, ou plus exactement entreprit une descente sur la paroi abrupte. Il leur était difficile, pour ne pas dire impossible de se tenir à la paroi et de garder les armes à la main. Un fellagha voyant cela se retourna et ouvrit le feu. Le caporal Lambolley, les jambes hachées par la rafale, lâcha prise et rebondissant de rocher en rocher, s'écrasa au fond de l'oued. Il était probablement mort avant de parvenir en bas. Son corps fut aussitôt hélicopté sur l'hôpital de Tizi-Ouzou, Mais il n'y avait plus rien à faire pour lui. Gilbert Lambolley avait combattu en Indochine et avait eu la chance d'en revenir indemne. Comme tant d'autres il venait de tomber pour la France en Algérie.

Le premier gros accrochage

5 mars 1959. Tôt au matin la longue file de camions s'arrêta au long de la route reliant Alger à Tizi-Ouzou, à proximité de Mirabeau (actuellement Draa-Ben-Khedda).

Plein sud, nous apercevions une noria d'avions qui tournaient dans le ciel et qui tour à tour piquaient vers le sol en lâchant de longues rafales.

En file indienne guidé par le bruit de l'accrochage, mi marchant, mi courant, nous abandonnâmes la route et par une piste, ou plus exactement par un sentier, nous débouchâmes après une heure de progression exténuante, aux environs immédiats de l'accrochage. Nous occupions le flanc d'une vallée, et face à nous, c'est-à-dire sur le versant ouest de la voie menant à Dra-El-Mizan, j'apercevais des militaires qui progressaient dans des broussailles de faible hauteur en lâchant des rafales de pistolet mitrailleur, d'autres, un peu plus en avant, se déplaçaient furtivement.

Nous étions bien loin de la bataille qui semblait se dérouler et à laquelle je dois l'avouer je n'y comprenais pas grand-chose. Notre chef de section, debout, observait aux jumelles. Il commanda soudain au tireur à la AA 52, de concentrer son tir sur un objectif qu'il lui désigna. A la vue des impacts, je distinguais nettement les lieux dans lesquels se tenait l'adversaire.

Au dessus de notre tête passèrent des T-6 puis des *Mistral*, de longs chapelets de douilles brûlantes dégringolèrent du ciel tout autour de nous. Les parachutistes ne sont pas munis en opération du lourd et encombrant casque métallique. Chaque régiment adoptait une coiffure à sa convenance. Le 1^{er} RCP avait opté pour le béret camouflé. Nous rendrons cette coiffure à laquelle nous étions attachés sentimentalement quelques mois après, afin de percevoir en échange, la fameuse casquette camouflée de type Bigeard, d'abord réservée aux Parachutistes avant d'équiper d'autres unités.

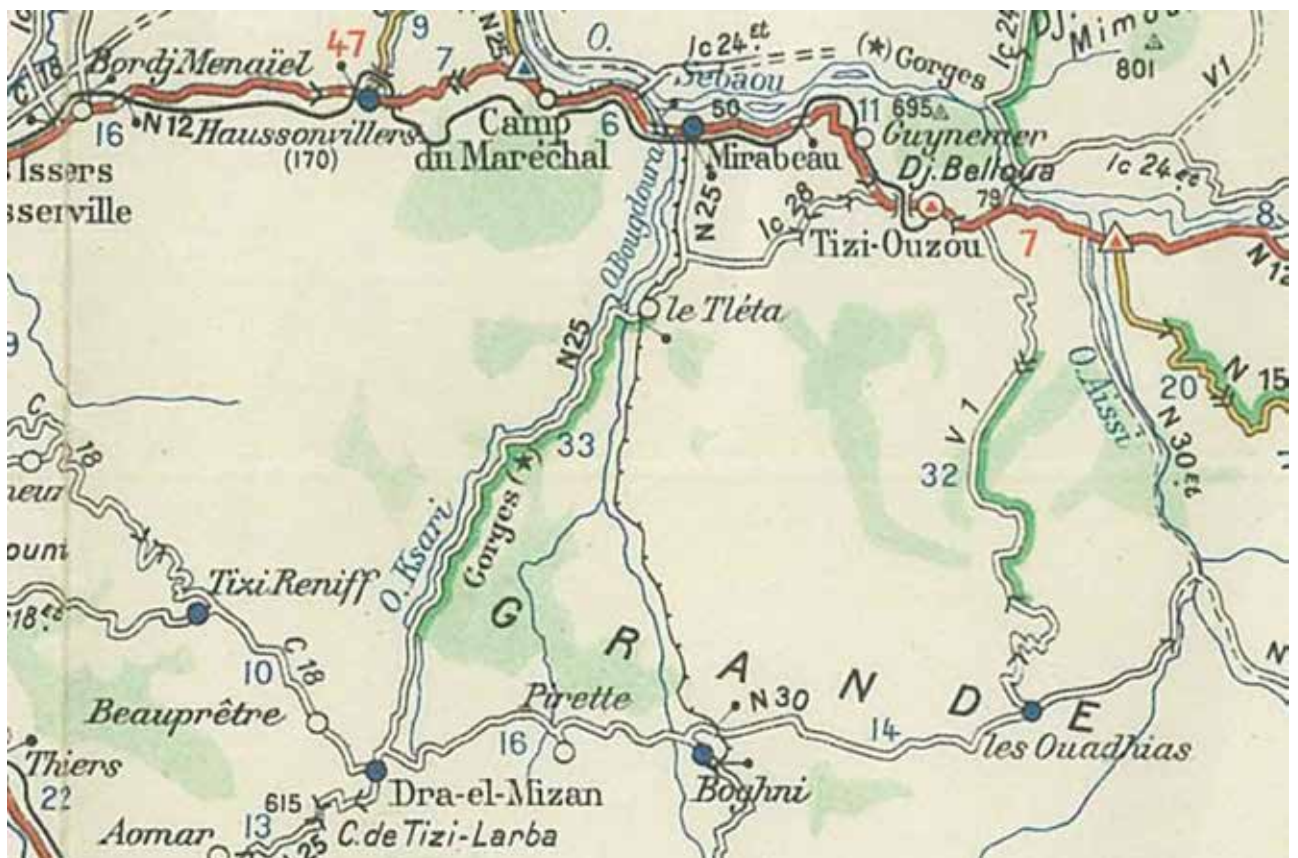


▲ Instant de repos en Kabylie : Gabrielli, Labat et Jucla (noter l'état de son pantalon)

Ci-contre : Gilbert Lambolley, tué le 13 février 1959



▼ La région du combat du 5 mars 1959



Un ordre radio intima à notre peloton de se porter sur l'autre versant. Dégringolade tout au long de la pente, traversée d'une rivière large mais peu profonde, avec de l'eau jusqu'aux chevilles, ce devait probablement être l'oued Ksar. Armé de ma MAT 49, je suivais fidèlement le tireur FM, car étant nouveau, je jouais le rôle de porteur de munitions, soit huit bandes de cinquante cartouches. Parvenus de l'autre côté, j'aperçus mon premier fellagha, il était revêtu d'un bleu de chauffe et gisait sur le dos, son sang marbrant de marron sa tenue. Au fur et à mesure de notre progression, je découvrais la mort, tant la mort de nos adversaires dont les corps étaient abandonnés là où ils étaient tombés, mais aussi la mort de nos amis, sommairement roulés dans leur toile de tente individuelle et amenés avec toutes les marques d'un profond respect vers un hélicoptère.

Alors qu'il menait un assaut en tête du 2^{ème} Peloton de l'Escadron qu'il avait sous son commandement, le lieutenant Fromont venait de tomber face à l'ennemi. Après avoir poursuivi l'assaut et éliminé le groupe, ses hommes étaient revenus sur leurs pas et pieusement déposaient son corps sur une toile de tente individuelle, en vue de son évacuation.

Comment pouvait-on mourir si jeune en ce début de printemps, dans un site aussi grandiose ?

Le lendemain, compte tenu que la zone avait été complètement bouclée durant la nuit, une nouvelle fouille du terrain débuta dès le lever du jour. Il paraissait certain que la bande comptait encore quelques survivants qui avaient pu échapper à la confrontation de la veille. Une compagnie du 1^{er} RCP eut la chance de tomber sur une petite équipe qui servait une mitrailleuse MG 42. C'était la première fois que j'entendais cette arme. Sa cadence de tir était telle, qu'elle me fit songer au bruit qu'aurait produit une scie circulaire tournant à plein régime. Après grenadage et bref assaut, l'arme changea de mains, par bonheur sans dégâts de notre côté.

Etant le dernier arrivé au peloton, j'héritais de la garde et du déplacement d'un prisonnier. Je ne pense pas que ce gars là ait été pris les armes à la main, il devait simplement jouer un rôle politique dans un village. A moins qu'il n'ait été transporteur de fonds ou simplement *chouf*, pour épier les mouvements des troupes françaises et transmettre notre itinéraire à ses amis.

C'était donc un Kabyle d'une quarantaine d'années, roux comme un Irlandais et doté de fortes moustaches rousses. Nous possédions tous dans nos musettes de la suspente de parachute, elle était prélevée sur le stock de matériel réformé. Cette suspente nous servait à tout. En priorité au laçage de nos bottes, mais aussi en faisant fondre le lien, nous collions nos écussons sur nos vêtements, mais c'était aussi un matériel des plus fiables, que nous utilisions en de multiples et autres occasions, puisqu'il pouvait résister à une traction d'environ une centaine de kilos.

Une partie de notre trajet s'effectuant de nuit, à travers la montagne, en suivant des sentiers de chèvres, il était hors de question d'offrir à ce bonhomme un moyen de s'échapper. Afin de s'assurer de sa parfaite collaboration et l'inciter à rester en notre compagnie, il avait les bras entravés et maintenus dans le dos, une suspente avec un nœud coulant passait autour de son cou de façon suffisamment lâche afin qu'il puisse respirer, mais assez étroite pour lui interdire de s'en défaire, l'autre extrémité étant maintenue à mon poignet par un identique nœud coulant.

Dire que la marche fut aisée, je n'irai pas jusqu'à ce point, d'autant que la lune était pratiquement inexistante, mais elle se déroula dans des conditions que j'aurais imaginées beaucoup plus malaisées. Le seul point noir que je ressentais était dû à la situation que je vivais, je ne parvenais pas à effacer la gêne qui me taraudait, je trouvais inhumain de tenir un homme au bout d'une laisse. Mais que faire ? Inversement nos ennemis éprouveraient-ils les mêmes scrupules si par hasard, je devais un jour tomber entre leurs pattes ? Je pense que je n'aurais pas même le loisir d'être promené avec une corde au cou.



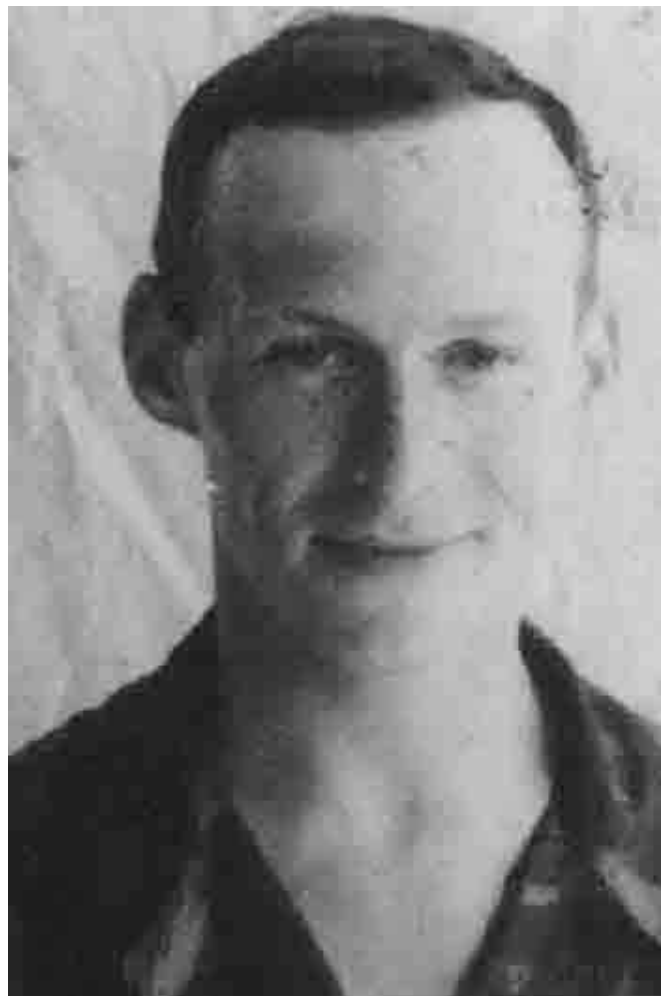
▲ Appui-feu au napalm par un Mistral

Ci-contre : Le lieutenant Gérard Fromont

Le 5 mars 1959, combinant son action avec celle de la 2^{ème} Compagnie, l'Escadron donne l'assaut et détruit une section rebelle durement éprouvée par les appuis aériens et l'artillerie.

Au cours de l'assaut final Le sous-lieutenant Gérard Fromont tombe à la tête du 4^{ème} Peloton. Son adjoint, le sergent Delpech, est blessé, ainsi que les Chasseurs-Parachutistes Vernusse et Draï.

Comment pouvait-on mourir si jeune en ce début de printemps, dans un site aussi grandiose ?



Vaine tentative de délivrance de prisonniers

Environ une semaine après cette première confrontation, alors que nous étions en repos sur notre base avancée de Tizi-Orly, un ordre nous tira brutalement de notre somnolence. Embarquement d'urgence avec paquetage allégé dans les Sikorski que l'on pouvait déjà apercevoir en approche, leur silhouette caractéristique de monstre bossu, se découpant sur le gris foncé des lourds nuages. Quatre appareils se présentèrent et se posèrent lourdement. Quelques minutes furent nécessaires à une équipe de maintenance de la base pour compléter le plein de carburant de chacun d'entre eux. Le transfert de l'essence s'effectuant manuellement à l'aide d'une petite pompe Japy. L'essence se déversait dans un entonnoir muni d'une sorte de peau de chamois servant de filtre. Le plein terminé, les largueurs qui se tenaient assis sur un siège de toile à côté de la porte, nous invitèrent par un signe à embarquer. Chacun de ces largueurs était en liaison directe avec les deux hommes qui se tenaient dans le poste de pilotage, grâce à un casque muni d'un laryngophone.

Courant tête baissée par réflexe en passant sous les pales, huit hommes s'installèrent dans chacun des appareils.

Dés que nous prîmes l'air, la pluie se mit à battre avec force et un vent irrégulier à souffler en violentes rafales. Les hélicos étaient passablement secoués. Moi qui suis malade en voyant simplement une carte postale de mer agitée, je craignais que ce voyage me soit difficile. Non, tout se passa bien. Nous formions le commando précurseur chargé de sécuriser la zone de posé, car d'autres appareils devaient suivre à quelques minutes de là avec le restant de l'escadron.

De temps à autre les hélicoptères semblaient décrocher sous les turbulences, puis ils reprenaient leur rythme normal, jusqu'à la prochaine bourrasque. Après environ une demi-heure d'un vol extrêmement désagréable, nous fûmes déposés sur un petit plateau que dominaient deux pitons rocheux de faible altitude. Au loin nous pouvions apercevoir, ou plus exactement nous pouvions deviner la mer, difficilement discernable du fait de la tempête. Je situais le lieu dans lequel nous trouvions sensiblement à une dizaine de kilomètres à l'est de l'axe fictif reliant le village côtier de Port Gueydon au bourg d'Azazga.

Le terrain fut aussitôt occupé et les voltiges éparpillées pour tenir les hauteurs, l'une d'entre elle aperçut un fellagha qui était déjà loin et s'enfuyait au milieu de la végétation. Une rafale de PM lui fut octroyée sans autre résultat que de le faire courir encore plus vite. Il répondit à notre tir sans doute par défi, mais sans plus d'efficacité. Le but de cette opération était de cerner et de fouiller ce coin dans lequel une bande détenant des prisonniers français avait été signalée. Hélas le vent redoubla et la pluie s'intensifia.

Un appel radio nous informa que cette tempête aussi inhabituelle que violente interdisait tout autre héliportage, les renforts avaient été tenus de faire demi-tour, les pilotes éprouvant les plus grandes difficultés à maintenir leur engin en vol. En conséquence les camarades ne pouvaient et ne pourraient nous rejoindre, nous étions une section face à une probable katiba qui se terrait à peu de distance. En si petit nombre nous ne pouvions envisager, à nous seuls et sans appui aérien efficace, de mener une opération de grande envergure. Nous reçûmes pour consigne d'observer et d'adopter une position défensive en attendant d'autres directives.

L'avion d'observation attendu, ne put prendre l'air, le Piper était bien trop léger pour s'aventurer dans de telles bourrasques. Quelques T-6 tentèrent alors de prendre le relais afin de nous renseigner sur les éléments ennemis susceptibles de se trouver dans notre voisinage immédiat, et le cas échéant de nous appuyer de leurs feux.

Malgré la bonne volonté des équipages, les avions durent regagner leur base de Tizi-Ouzou.



▲ Les H-34 à l'atterrissage pour embarquer le Commando

▼ Le lieu de l'hélicoptage



Un chasseur T-28, plus communément désigné *Fennec*, arriva afin de les relayer en tournoyant autour de notre position, mais la force du vent lui fit bien vite renoncer à sa mission, tout comme ses prédécesseurs il s'en retourna. J'avais difficilement pu croire ce que je voyais, l'avion face au vent semblait avoir toutes les peines à le remonter et par moment il semblait même reculer, en revanche quand il faisait demi-tour il partait à une allure vertigineuse.

Nous étions désormais seuls et abandonnés face à un nombre inconnu d'adversaires qui devaient très certainement nous épier. Nous étions transis, la pluie n'ayant pas cessé un seul instant. La journée se déroula dans l'immobilité la plus totale. Finalement en fin de soirée nous parvînt enfin l'ordre de rejoindre une mechta abandonnée, que nous apercevions accrochée à la crête du versant opposé.

A moitié en ruines elle présentait encore un semblant de toiture qui paraissait nous autoriser à passer une nuit, sinon totalement au sec, mais néanmoins abrités du vent. Il nous fallut pour cela traverser le lit d'un oued qui courait au fond de la modeste vallée. Habituellement sa profondeur ne devait pas excéder quelques centimètres.

Pour notre plus grand malheur, l'eau était tombée en véritables trombes, le cours de la rivière s'en était ressenti. Celle-ci grossie par l'orage roulait des flots jaunâtres. Le camarade qui marchait devant moi, glissa et commença à être emporté. Je me précipitai, parvins à le raccrocher par ses brêlages et à le remettre debout. L'eau m'arrivait à la ceinture. Etant plus petit que moi, il trem-pait jusqu'à mi poitrine dans ce torrent, d'où ce déséquilibre et cette chute qui aurait pu s'avérer mortelle. Sur ce point il est à noter qu'en 1955 ou 1956, un peloton de l'Escadron, avait tenté de traverser une rivière en crue, les hommes formaient une chaîne en se cramponnant au ceinturon du précédent. Hélas pour une raison indéterminée un homme lâcha le harnachement du copain. La chaîne humaine se disloqua et un homme partit, roulé par les flots. Malgré le survol rapide d'un hélicoptère du lit du cours d'eau, son corps ne fut jamais retrouvé.

Notre position étant connue des fellaghas depuis notre arrivée, il paraissait évident que nous n'avions plus à cacher notre présence. Parvenus dans les ruines de la mechta, après une longue marche, nous jugeâmes utile afin de nous sécher et de nous réchauffer, d'allumer un immense brasier avec tout le combustible qui pouvait nous tomber sous la main, la chaleur nous reconforta et permit à nos vêtements d'évacuer l'eau qui les imbibaient.

Notre chef de section nous confia que notre venue avait sans nul doute apporté une bouffée d'espoir à quelques uns de nos compatriotes aux mains de l'ennemi, mais cet espoir déçu de par notre inaction devait les plonger dans une immense détresse, car il était certain qu'ils nous avaient vus sans pouvoir nous alerter de leur présence et que contrairement à nous ils devaient errer dans le froid, sans possibilité de se regrouper autour d'un foyer.

Notre coup de commando ayant échoué, les hélicoptères vinrent nous récupérer au matin. Notre isolement avait provoqué au sein de l'état-major une inquiétude certaine et l'on sut que durant la nuit une batterie de canon de 105 du 20^{ème} GAP (Groupe d'Artillerie Parachutiste) me semble-t-il, s'était tenue prête à nous assister en cas d'appel.

Je précise que ces faits se déroulèrent le 12 mars 1959. Le livre dédié au 1^{er} RCP, qui est en fait le livre de marche du régiment : *Bérets Rouges en Algérie de 1954 à 1961*, écrit par Georges Fleury, comporte page 87 le court texte suivant :

Le mauvais temps qui s'installe sur la Kabylie, ne permet pas de mener à son terme une opération qui débute le jeudi 12 mars vers Azazga. Les éléments du 1^{er} RCP qui ont tout de même été héliportés regagnent leurs cantonnements dans une tempête d'une rare puissance.



▲ T-6 de l'EALA 3/12 en Kabylie
▼ T-28 de l'EALA 3/4 à Bougie



Georges Fleury aurait dû être plus précis, en signalant que les premiers héliportés étaient restés sur le terrain, et que seuls les renforts avaient été tenus de faire demi-tour.

Dans le courant de l'année 2007, mon vieil ami de Clermont-Ferrand, Claude Pays, ancien officier parachutiste et ancien président de l'Amicale des Parachutistes d'Auvergne, me fit part d'une rencontre. Il s'était entretenu avec René Rouby qui, étant instituteur dans un village de Kabylie, avait été pris par les fellaghas et détenu par des membres de la willaya commandée par le sanglant Amirouche. Afin de rappeler cet épisode qui marqua sa vie de manière indélébile, l'ex prisonnier venait d'écrire un livre rappelant cette douloureuse aventure. Claude me conseilla de l'acheter, ce que je fis aussitôt. A ma grande stupéfaction je découvris au chapitre 8, page 77, le texte suivant :

La veille j'ai voulu épouiller mon tricot de laine et je l'ai laissé dehors pendu à une branche, espérant que la pluie réduirait un peu la vermine qu'il abritait. J'ai gardé avec moi mon pantalon et mon maillot de corps. Debout vite... Laissez vos affaires, on part... Vite, vite ! Cet ordre crié par le chef est sans appel. Une nouvelle incursion des Français dans le territoire rebelle a lieu en ce moment. Mais cette fois la situation des fellaghas est difficile. Pendant la nuit, l'armée a encerclé le secteur mettant à profit les conditions météorologiques extrêmement dégradées. Sur nos têtes passent en rase-mottes et en rugissant des T-6, chasseurs à hélices très efficaces au combat et dont les bombardements en piqué sont particulièrement meurtriers.

Sous une pluie glaciale nous courons dans la forêt sans trop savoir où aller. Des coups de feu claquent soudain. Les soldats français sont là tout près. Un fellagha lâche plusieurs rafales de mitrailleuse, et la course reprend de plus belle à perdre haleine. En ce moment c'est chacun pour soi, inutile de songer à crier ou à se rendre, les soldats nous tireraient dessus comme des lapins sans savoir si nous sommes fellaghas ou prisonniers. Nous dégringolons à toute allure vers l'oued sans nous soucier des gifles et des griffures que nous infligent les broussailles. Les militaires savent que nous sommes dans le coin. Mais pour déloger des hommes aguerris et rusés c'est une autre affaire. Accroupis, allongés sur le sol ou collés contre les rochers, dissimulés dans les taillis nous sommes invisibles.

En face de l'autre côté de la rivière, des soldats ont pris position. Nous les voyons manipuler leurs armes, scruter la rive. Et nous figés sur place, la peur au ventre, abrutis par la pluie, le froid et la fatigue, ne pensons qu'à une chose, une seule mais ô combien vitale. Ne pas faire de bruit. Le face à face avec les soldats durera toute la journée. La pluie a stoppé leur ardeur combative. Eux aussi endurent le déluge, mais ils peuvent bouger. De notre côté c'est l'immobilité absolue. Devant le chasseur à l'affût le gibier fait le mort. Il y va de notre survie. Nous devenons des statues tétanisées. L'eau qui dégouline sur nos corps meurtris semble emporter avec elle le peu de vie qui nous reste. Le froid humide qui nous entoure paralyse nos muscles. ...Il serait si facile d'arrêter ce supplice en se laissant glisser ou en criant. Mais le regard de nos geôliers est suffisamment explicite : Si tu bouges tu crèves !

Le soir venu les soldats quittent le coin. Nous attendons pour repartir à notre tour et refaire le chemin en direction du camp. La pluie s'est arrêtée, mais de lourds nuages bas ont avancé l'arrivée de la nuit. En file indienne nous progressons. Le repli est stoppé net par l'apparition de leurs, des feux allumés par l'armée nous interdisant tout retour dans notre clairière. Et l'orage éclate terrifiant de puissance que la pluie et le vent transforment en tempête...

Si nous avions su que de pauvres gars, se trouvaient si près de nous, entourés seulement d'une vingtaine de fellas, il est certain que nous serions allés à leur secours, mais nous ignorions hélas deux choses : Le lieu de leur détention et la quantité d'ennemis qui nous faisaient face, certains parlant de l'effectif d'une katiba soit plus d'une centaine de fellaghas.

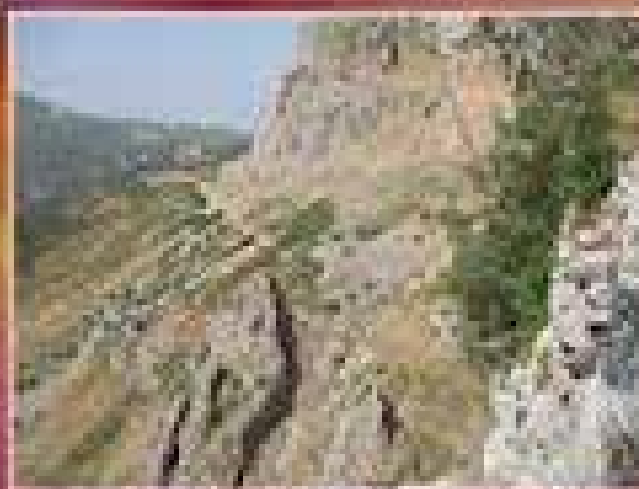
HISTOIRE, MÉMOIRE PATRIMOINE

OTAGE D'AMIROUCHE

Témoigner pour le souvenir

3^e édition
revue et complétée

René Rouby



114 jours dans le Maquis de Kabylie
pendant la guerre d'Algérie



Centre National de la Mémoire
des évènements exceptionnels de l'histoire de France

LA MAITELLE

Poursuite des opérations en Kabylie

Les opérations se poursuivirent en Grande Kabylie, le secteur était vraiment pourri, mais l'ennemi fuyait, au sens propre du terme, tout contact avec les régiments de la 10^{ème} Division Parachutiste. Il nous arrivait bien souvent de côtoyer nos frères de combat, les célèbres Légionnaires parachutistes du 1^{er} REP. Autant nous, en cas d'accrochage, nous manœuvrions, pour nous approcher au plus près de nos adversaires, autant eux ne s'embarrassaient pas de tant de détails. Quel que soit l'armement les prenant sous leur feu, ils se ruaient à l'assaut. Il était bien évident que leurs pertes étaient proportionnelles à la distance de déplacement sous le feu ennemi. Plus la course était longue en terrain découvert, plus il y avait de victimes à déplorer. Bien évidemment, l'affaire était toujours rapidement conclue, mais ils comptaient beaucoup plus de morts que nous, pour un résultat bien souvent similaire. Cette façon d'agir faisait partie de la légende qui les auréolait. Mais une vie d'homme vaut-elle une auréole ? De plus nous n'étions pas et n'avions pas la prétention d'être des saints. Nous préférons une poignée de vies à une cargaison de ces disques de lumière. Il nous arriva un jour, toujours dans le secteur de Michelet et Fort-National, de nous établir en pleine nature afin de donner l'illusion à d'éventuels observateurs que nous installions un campement pour une durée assez longue. Au soir des feux furent allumés. Ils servirent à faire notre habituelle popote, fromage fondu, infâme pâté Sanchou délayé dans de l'eau pour faire un semblant de soupe acceptable, Nescafé décapeur d'estomac, etc. La nuit était tombée. Un à un nos feux s'éteignirent... Vers 02 h 00 du matin l'Escadron regroupa ses pelotons et se mit en marche. La longue file que nous formions emprunta un étroit sentier forestier qui serpentait au flanc de la montagne. Nous progressions dans le noir absolu, ne discernant que vaguement la silhouette du camarade qui nous précédait.

Ces marches de nuit étaient fatigantes physiquement et nerveusement, elles se passaient en arrêts brutaux, suivis de courses effrénées, c'est ce que nous appelions les coups d'accordéon. Le phénomène est facilement explicable. Au moindre obstacle le temps supplémentaire nécessaire à le franchir à titre individuel, se voit multiplié par le nombre de personnes précédentes. L'homme de tête a depuis belle lurette repris sa progression normale alors que les derniers sont encore à l'arrêt, d'où des galopades, afin de rattraper le camarade qui marche devant. Ce type de course nocturne génère des chutes, d'où maints bruits de ferrailles dus aux chocs des armes. A cela s'ajoutent les paroles sans cesse chuchotées en direction de la tête de colonne :

— *Moins vite devant. Moins vite, putain de merde, on n'suit plus !*

A cela s'ajoute la crainte de se perdre. Quand à un carrefour de piste on ne distinguait plus celui qui vous précédait, on ignorait alors quel chemin avait été emprunté par ceux qui marchaient devant. Malgré le retard, il fallait s'arrêter et tâcher de discerner le moindre bruit, le moindre indice, signalant une colonne en marche. Quand le cliquetis d'une arme, ou le bruit de feuilles foulées aux pieds était enfin perçu, il convenait de ne plus perdre de temps et d'avancer le plus rapidement possible pour tenter de la rejoindre. Tout cela n'était pas facile, surtout en terrain accidenté. L'obscurité était encore totale quand l'objectif final, en l'occurrence un groupe de gourbis situé à une centaine de mètres de la piste, fut atteint. Silencieusement, il fut cerné de façon à pouvoir procéder à sa fouille dès les premières lueurs du jour. Quand la nuit pâlit enfin, nous reçûmes l'ordre de l'investir. Immédiatement les portes des mechtas furent enfoncées. Comme habituellement en pareils cas, les femmes hurlaient de peur. Elles furent rapidement regroupées avec les enfants en un seul lieu. Nous recherchions simplement les hommes qui avaient toutes les chances d'être des fellaghas venus rechercher un abri pour la nuit. Soudain un bonhomme de haute stature, en tenue civile, sortit de l'une de ces mechtas, les mains levées. Après avoir subi une fouille, il demanda



▲ Au bivouac : Labat (béret), Laffaille, x, Molina (devant avec béret), Barthel (derrière avec béret) et Landais (tête nue) ▼ René Sauvage



à parler au commandant de compagnie. Sous escorte armée il fut amené à Bizard. Etant à peu de distance je saisis quelques bribes de la conversation et le sens de l'entretien :

— *Voilà mon capitaine, je suis un petit paysan. Chaque nuit les fellaghas s'introduisent dans le village et viennent nous rançonner, il faut les ravitailler, les nourrir, les abriter, et ça nous ne pouvons plus le supporter, car nous n'en avons pas les moyens. Je souhaite donc m'engager dans les forces supplétives pour les combattre.*

Bizard était aux anges :

— *Si je comprends bien, tu souhaites combattre à nos côtés, avec nos Harkis. C'est bien ça ?*

— *Oui mon capitaine, c'est bien ça, merci mon capitaine !*

Le bonhomme fut intégré à la colonne, non pas en tant que prisonnier avec une laisse faisant un nœud coulant autour du cou et les mains liées dans le dos, mais libre de marcher à sa guise à nos côtés. Lors d'un arrêt, il bénéficia de quelques boîtes de conserves, prélevées sur nos propres rations, il but à la gourde de certains autres. C'était désormais un futur camarade de combat et notre solidarité jouait déjà.

La progression reprit après un bref arrêt dans ce paysage magnifique du Djurdjura. Nous longions les crêtes et à nos pieds s'ouvraient des vallées qui allaient en s'élargissant et se perdaient au loin dans la brume matinale. Soudain à quelques dizaines de mètres derrière moi, éclatèrent des rafales de pistolets mitrailleurs. Je vis des amis sauter hors de la piste à la poursuite de quelque chose. Je pensai immédiatement à un sanglier qui s'était approché d'un peu trop près et qui allait améliorer notre ordinaire. Bien vite les radios crachotèrent pour nous informer de l'incident.

Brutalement notre futur Harki s'était retourné et avait attaqué à mains nues le camarade qui le suivait en tentant de lui arracher son arme. L'attaque avait aussitôt échoué. Non seulement notre ami avait paré la tentative, mais de sa main libre, il avait réussi à porter, me semble-t-il, un coup de poignard à son agresseur. L'attaquant blessé avait sauté dans le ravin bordant la piste, espérant disparaître derrière les broussailles, malheureusement pour lui il courait moins vite que ne volaient les balles. Il s'effondra et fut très rapidement rejoint par quelques éléments du peloton. Le type savait qu'il n'avait plus rien à espérer, il eut le courage de dire avant de mourir :

— *Vous êtes foutus, l'Algérie sera un jour indépendante. Vive l'Algérie.*

La marche reprit vers nos camions, mais chacun regrettait la mort de ce fell, qui en d'autres circonstances aurait pu être l'un des nôtres. Mais c'était la guerre, et nous étions décidés à remporter la victoire finale quel qu'en soit le prix ! Ce qu'il y a de navrant dans cette histoire, est que les deux camps éprouvaient un semblable amour envers ce satané pays.

Quittant la Kabylie le régiment prit la direction du Constantinois, et plus précisément celle de la région de Bordj-Bou-Argeridj.



Colonel Henri Coustaux, commandant le 1^{er} RCP

Fin de la Katiba 321

Au matin du 22 mars 1959 une forte agitation était perceptible. Des mouvements de va et vient d'officiers d'état-major à bord d'*Alouette*, des T-6 au ronronnement si caractéristique, passaient au-dessus de nous et disparaissaient dans le lointain, derrière les contreforts rocheux. Vers neuf du matin se présentèrent enfin les hélicoptères de transport H-21 Piasecki, plus connus sous le nom de *Banane*. L'embarquement s'effectua aussitôt.

Après seulement quelques minutes de vol, les lourds appareils nous déposèrent sur un plateau dénué de toute végétation, sur lequel subsistaient encore par endroits quelques plaques neigeuses. Au loin, ou plus exactement derrière une crête, nous distinguions parfaitement le ballet des avions d'appui. Après un virage serré, ils plongeaient, les reliefs les dissimulaient alors à nos vues, nous percevions cependant l'explosion des roquettes ainsi que les longues rafales qu'ils lâchaient, puis nous les voyions resurgir au ras des crêtes et recommencer leur danse mortelle.

Tantôt marchant, tantôt courant, il nous fallut d'abord descendre le versant en haut duquel nous avions été déposés puis gravir celui qui nous faisait face. L'armement, les vivres, l'eau et notre matériel personnel pesaient lourd dans nos musettes. Arrivés en haut nous basculâmes de l'autre coté du sommet afin d'accéder à un ressaut qui dominait un gigantesque éboulis constitué d'énormes blocs rocheux dont les empilements créaient cavités et grottes de fort belle dimensions.

Nous dominions ce site d'aspect lunaire dans lequel se terraient nos ennemis. Il était difficile de les apercevoir, d'une part parce qu'ils se dissimulaient dans les anfractuosités et que d'autre part dès, que nous levions la tête, nos silhouettes se découpaient sur le ciel et le claquement ou le sifflement d'une balle nous ramenait très vite à la prudence. Un camarade du nom de Labesse, leva le bras pour une raison indéterminée, la sanction fut immédiate un morceau de plomb passa par chance uniquement dans les chairs de l'avant-bras, ne lui occasionnant aucune fracture. Nous avions face à nous une katiba d'exception disposant de snipers et dotée de grenades à fusil. Par bonheur pour nous, la différence d'altitude ne permettait pas à leurs projectiles de nous atteindre, alors que les nôtres parvenaient facilement au but.

Tandis que le combat faisait rage, le PRC 10 se fit entendre :

– *Autorité Orange à tous les Orange, à vous.*

– *Orange 1, j'écoute.*

– *Orange 2, j'écoute.*

– *Orange 3, oui j'écoute.*

– *Orange 4, j'écoute.*

– *Ici Orange Autorité, je viens d'apprendre à l'instant qu'une katiba a passé la frontière tunisienne pour se rendre à nos forces. Si les types qui nous canardent en ce moment pouvaient en faire autant, ça ne serait pas mal... Je précise que pour arriver jusqu'à la frontière ils ont été tenus de flinguer les troupes de l'ALN et probablement des éléments de l'armée tunisienne. C'est une bonne nouvelle. Je présume que dans le cas présent, il va falloir se préparer à un envahissement du terrain et sortir les fells un par un de leurs planques avec des fourchettes à escargot. Terminé pour moi.*

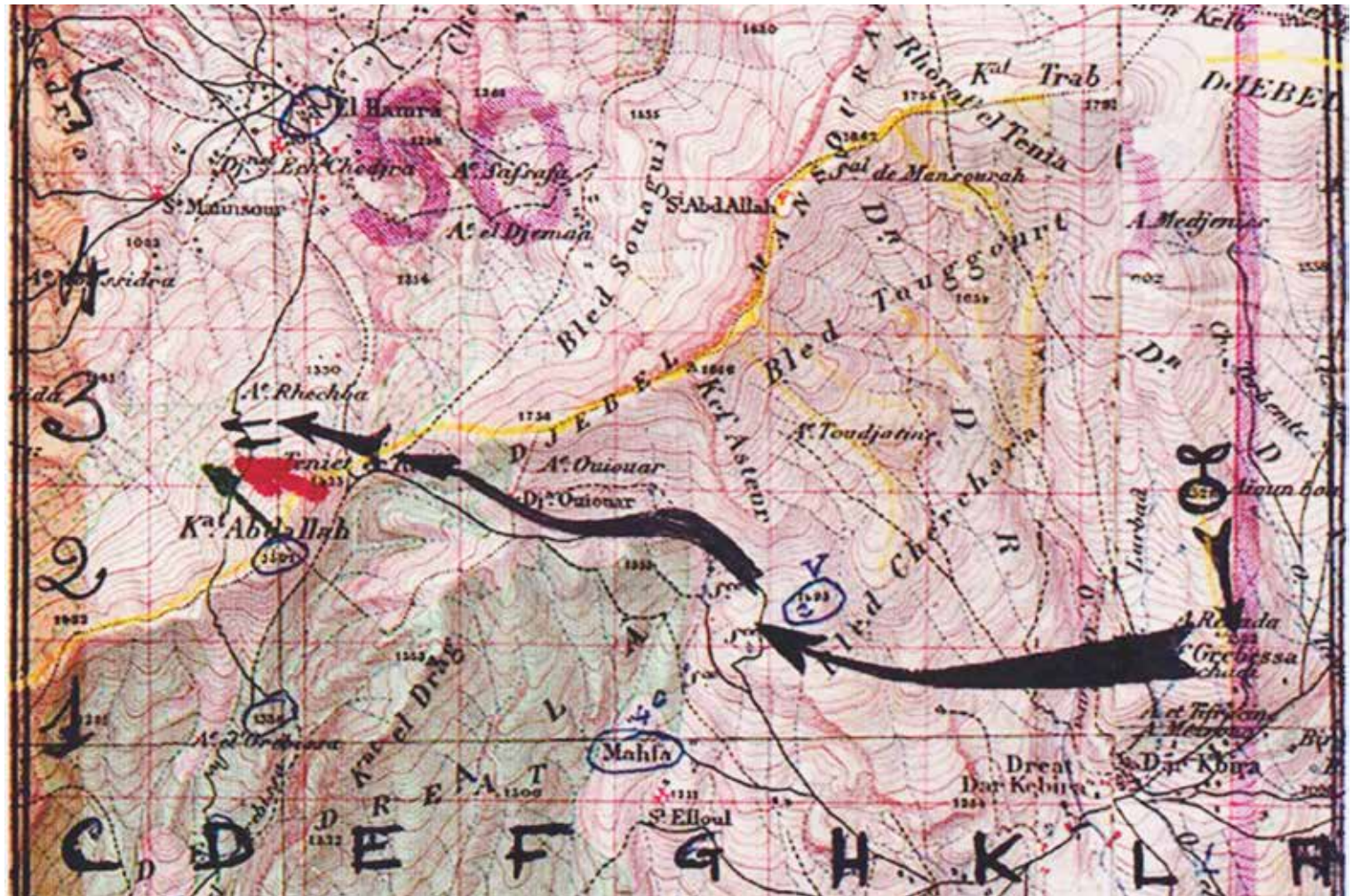
Plus de détails nous furent communiqués dans les jours suivants, notamment quand le capitaine Alain Bizard, réunit l'ensemble de l'Escadron dans le foyer de notre base d'Aïn Taya, afin de procéder au débriefing des combats des 22 et 26 mars 1959.

Soumis à la pression exercée par l'armée française dans le cadre du plan Challe, les katibas



▲ Lieu de l'accrochage du 22 mars 1959 sur la carte Michelin

▼ Lieu de l'accrochage du 22 mars 1959 sur la carte au 50 000^{ème}



désignées pour opérer sur le territoire algérien devaient en un premier temps affronter le réseau électrifié, ce qui n'était déjà pas une mince affaire. Après le passage il convenait en l'espace de quelques heures de disparaître dans la nature tant en semant les troupes lancées sur leurs traces, qu'en évitant les embuscades ou le repérage par les commandos qui s'étaient étalés sur des points de passages quasi-obligatoires. En troisième lieu, l'offensive constante de l'armée, forçait ces combattants à une totale dispersion qui bien souvent les privait du minimum, c'est-à-dire en générant de grandes difficultés d'approvisionnements en munitions et en ravitaillement. Le capitaine Ali Hambli avait fait un choix courageux. Jugeant que la mission qui lui avait été imposée par les chefs de l'ALN, ne pouvait s'effectuer dans des conditions limitant ses pertes en hommes, il avait tourné ses armes contre ceux qui voulaient l'envoyer à la mort et s'était rallié avec l'ensemble de sa katiba, le 21 mars 1959, aux forces françaises.

Nous fûmes soudain informés de la mise hors de combat du colonel Coustaux, patron de notre régiment, il venait de recevoir une balle en pleine poitrine et était en cours d'évacuation. Nous ignorions la gravité de son état. Certains d'entre nous pensèrent au colonel Jeanpierre, patron du 1^{er} REP, mort au combat en mai 1958 dans la région de Guelma.

Effectivement un hélicoptère atterrit et décolla presque aussitôt en direction de l'hôpital le plus proche. Il fallait que le tireur soit bon, car il avait fait mouche à plus de 500 mètres, alors que debout, entouré de ses radios, il étudiait les lieux à la jumelle et donnait ses ordres. Ignorant la gravité et les conséquences de cette blessure, une sorte de rage mêlée à de la haine nous envahit. Coustaux étant un chef estimé, économe des hommes qu'il commandait. Nous éprouvions envers lui un profond respect généré non par ses galons mais par son humanité et sa droiture.

Après un bref entretien radio avec le colonel Buis, qui venait de prendre le commandement, du régiment après la mise hors de combat de Coustaux, Bizard se leva et donna l'ordre de l'assaut. Nous dévalâmes le terrain, malgré la progression rendue difficile par les amas rocheux et les balles qui sifflaient à nos oreilles. Ce ne fut pas un choc frontal, mais plutôt un brutal envahissement du terrain jusque là occupé par nos ennemis. Cette stratégie mena à une série de combats individuels, homme contre homme, nettoyage de cavités les unes après les autres au pistolet-mitrailleur et à la grenade, tout cela en ne s'inquiétant trop guère du ramassage des armes afin d'être libres de nos gestes. Elles étaient regroupées sommairement, en attendant le bilan complet qui interviendrait après l'assainissement de la zone. Grenadant et rafalant dans chaque trou, dans chaque anfractuosité, dans chaque grotte, les prisonniers furent l'exception au cours de l'affrontement. La plupart refusèrent de se rendre et luttèrent jusqu'au bout. Quant aux blessés, ils étaient trop sévèrement touchés et aucun ne survécut aux blessures reçues.

Je conserve après quelques décennies, des images fugitives de ce combat :

Caussade, un sergent qui s'écroula après avoir été tiré comme un lapin avec un fusil de chasse, il s'en sortit je ne sais comment tant la blessure paraissait grave. Les chirurgiens militaires, auxquels nous accordions toute notre confiance en cas de malheur et que nous tenions en haute estime, accomplirent une fois de plus un miracle. Caussade fut remis sur pied et put regagner le régiment après sa convalescence. L'alerte avait été si chaude que le capitaine Bizard s'était rendu à son chevet peu après que ce pauvre sergent eut été débarrassé du plomb qui l'alourdissait et pour compenser cette perte de poids, il lui accrocha la médaille militaire sur son pyjama. Cette médaille étant accompagnée de celle de la Valeur Militaire avec Palme.

Je me remémore aussi cette scène fugace photographiée et donc immortalisée par je ne sais qui et que j'ai retrouvée avec surprise à la page 90 du livre de Georges Fleury : *Bérets Rouges en Algérie*. On peut voir sortant d'une grotte, bras écartés du corps, Boubekeur, le secrétaire par-

ticulier d'Amirouche et face à lui, armes braquées, Pourteau, surnommé *Puchulu*, originaire du pays basque, à ses côtés, Mostefai jambes écartées en équilibre sur deux rochers et un peu à l'écart il se pourrait que ce soit Woloczin, dit *Skobronek* terme signifiant parait-il *Alouette* en polonais. Peu après que la photo eut été prise, un geste suspect ou mal interprété fit que les trois pistolets-mitrailleurs crachèrent en même temps.

Je revois Douadi, allongé sur une plateforme surplombant une anfractuosité dans laquelle se terraient deux servants d'un fusil-mitrailleur. L'arme bien à l'abri, prenait sous son feu toute une zone. Calmement Douadi enfila des gants de cuir, il les recouvrit de ses gants de laine de dotation, d goupilla une grenade défensive, la laissa fuser un court instant et la propulsa négligemment dans l'ouverture du trou qui se trouvait à une cinquantaine de centimètres sous lui, l'épaisseur du rocher lui assurant une protection contre les éclats mortels. Dès l'explosion il plongea le bras, attrapa l'arme par le canon et la sortit vivement. Malgré les gants il se brûla légèrement. En prime il récupéra aussi le fusil du gars qui accompagnait le tireur.

Il y eut aussi Roland Rojas, un caporal habitant Alger, qui écarta de devant une cavité un camarade moins expérimenté, mais aussi moins gradé, pensant sans nul doute que ses galons l'obligeaient à ce geste. Dès qu'il s'encadra dans l'ouverture, il s'écroula aussitôt frappé de plusieurs balles en pleine tête. Un fellagha était tapi dans ce terrier comme un renard aux abois. Une grenade au phosphore suivi d'un mitraillage eut raison de lui. Le plus navrant dans cette affaire fut que le père de notre camarade, qui exerçait le métier d'infirmier à l'hôpital Maillot, eut la surprise de découvrir à l'arrivée de l'hélicoptère, le cadavre de son fils enroulé dans sa toile de tente.

Ce qui me frappa également ce fut le nombre de flacons de morphine dont disposaient nos adversaires. De nombreux blessés s'étaient injectés des doses avant de succomber. Des pansements sanguinolents traînaient un peu partout aux cotés des cadavres.

Bref au soir du 22 mars 1959, la katiba 321 n'existait plus. Outre les cent morts qu'elle avait laissés sur le terrain, elle avait perdu cinq fusils-mitrailleurs et soixante-cinq armes diverses. Par manque de chance, nous avons raté de deux heures le colonel Amirouche, mais la chasse était lancée contre lui et cette chasse allait se poursuivre impitoyablement jusqu'à son élimination quelques jours plus tard.

Le capitaine Bizard vient de remettre au sergent Caussade la Médaille militaire et la Valeur militaire avec palme



A la poursuite d'Amirouche

26 mars 1959, région au sud de Bordj-Bou-Argeridj, secteur de Bordj-R'Dir, dans le massif du Hodna. Paysage constitué de rochers et de rocailles et recouvert soit d'une rare végétation buissonneuse soit de broussailles pouvant par endroits arriver à hauteur d'homme.

L'escadron attendait sur la DZ son tour d'embarquement. Le lieu à traiter, c'est-à-dire la zone suspecte, susceptible de receler nos ennemis étant éloignée de toute voie de circulation, les camions s'étaient massés sur ce site dégagé dans l'attente des *Banane* qui devaient assurer le relais. La compagnie d'appui, indicatif *Gris*, avait déjà été enlevée. *Noir* était en cours d'héliportage. L'escadron, indicatif *Orange* devait suivre *Noir*. Au loin, les gros hélicoptères s'annonçaient déjà, en retour de leur précédente rotation, ils allaient charger les dernières sections de la cette compagnie et commencer l'héliportage de la nôtre. A notre grande surprise, dès que le premier hélico fut posé, sortirent de nombreux blessés, dont certains portés par des camarades plus valides. Chacune des rotations ramenait son lot sanglant comportant parfois des tués. Ce qui me troubla le plus, fut de voir débarquer, inerte l'un des deux pilotes d'une *Banane*. Apparemment les fellaghas tenaient sous leur feu la zone de largage. Les dernières sections de la 3^{ème} compagnie, s'envolèrent, nous les suivîmes de près.

Le terrain sur lequel nous devions prendre pied étant accidenté, le lourd hélicoptère fit seulement reposer son train avant sur une plateforme relativement dégagée. La porte restée ouverte durant le vol nous avait permis de découvrir l'aspect chaotique du site constitué surtout de vallées encaissées bordées de parois abruptes, le tout parsemé par endroits d'une végétation dense constituant un maquis pratiquement impénétrable, alors que sur d'autres places seul des buissons épars et quelques pierrailles recouvraient des glacis.

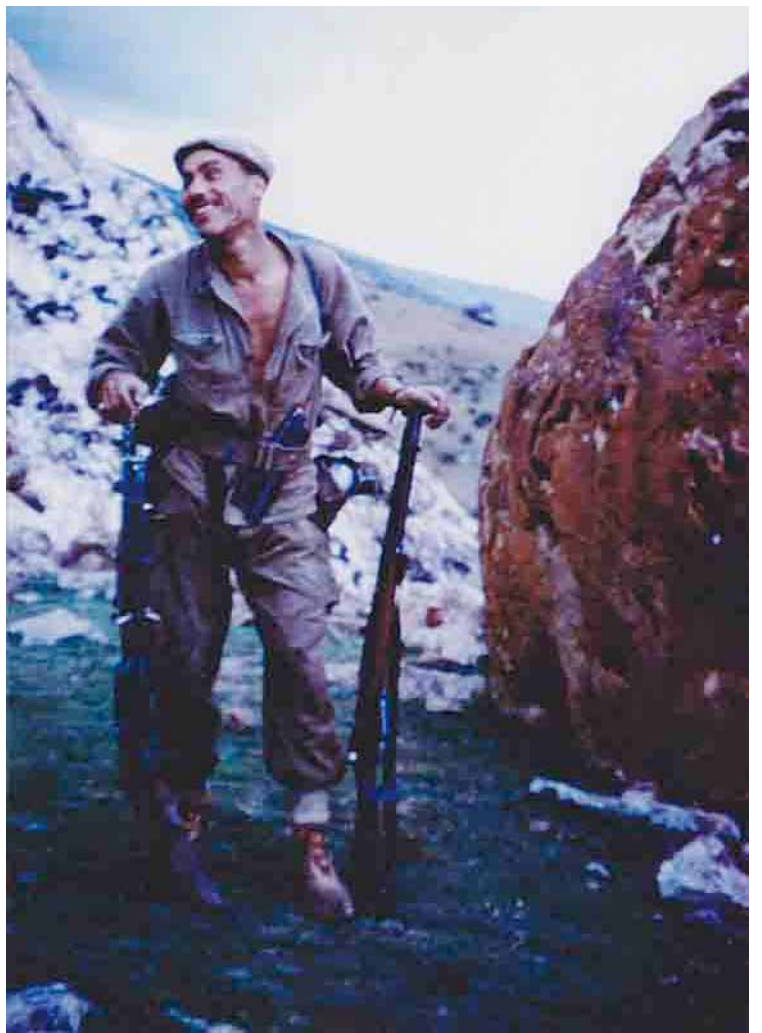
Sitôt à terre nous fûmes pris sous le feu de quelques tireurs isolés. Par bonheur, personne ne fut touché et aucune des *Banane* ne subit de dommage, toutes repartirent bien vite dès leur cargaison déposée.

Allongés au sol, nous scrutions avec attention chaque zone susceptible d'abriter un tireur, sans pour autant apercevoir de présence ennemie. De temps à autre, une balle claquait et ce tir ne nous permettait pas de situer avec la précision suffisante la position du ou des fellaghas. Des arbustes de différentes essences leur offraient un camouflage parfait. L'ordre nous parvint enfin, il consistait à dégager la zone en avançant et en rafalant devant nous.

Nous ne savions pas, et nous l'apprendrons après coup, que nous nous heurtions à une sorte de garde prétorienne d'Amirouche constituée par des commandos de zone fermement décidés à payer le prix qu'il fallait pour défendre leur chef, retarder notre progression et lui permettre ainsi de s'échapper une nouvelle fois.

Akni fut le premier touché, il reçut une chevrotine en pleine tête. Il ne mourut pas, mais hélas, il sembla avoir perdu la raison. De l'hôpital Maillot où nombre d'entre nous lui rendirent visite, il fut dirigé vers le Val-de-Grâce, les nouvelles sur son état se firent rares, puis cessèrent de nous parvenir. Labat, dit *Babatte*, originaire des Landes eut plus de chance, il reçut une balle qui lui arracha le talon de l'une de ses rangiers.

Au fur et à mesure de l'avancée de l'Escadron, des traces de sang furent retrouvées par endroit, mais nos adversaires décrochaient devant nous en emmenant leurs blessés, voire leurs morts ainsi que leurs armes. Finalement, ce lent ratissage nous amena sur une sorte de plateau triangulaire présentant une pente douce et régulière. *Noir* en tenait le haut, notre unité en occupait le bas. Entre nous, les ennemis. Nous les estimions à une quinzaine environ, solidement retranchés dans



En haut à gauche : Boubaker, secrétaire du colonel Amirouche, sort de la grotte. De dos : Pourteau, Mostefäï et Woloczyn

En haut à droite : Daouadi et les deux armes qu'il a récupérées

A droite : le colonel Amirouche

Ci-dessous : le caporal Antoine Rojas, mort le 22 mars 1959



des *trous-bouteilles*, c'est-à-dire des trous étroits au niveau du sol mais allant en s'évasant sous la surface. Bien que peu nombreux ils battaient de leurs feux, l'ensemble de cette plate-forme et verrouillaient ainsi toute progression. Des tireurs confirmés prenaient dans leur ligne de mire avec une étonnante précision, ceux qui avaient le malheur de se dévoiler.

La chasse intervint d'abord avec des T-6 puis des *Corsair*. Ces avions d'appui éprouvèrent de grandes difficultés à dégager après leur tir. Leur puissance leur permettait tout juste de cabrer en virant afin d'éviter le crash sur la paroi qui leur faisait face. Vint alors la relève : Un avion à réaction *Aquilon* de l'Aéronavale, caractéristique avec sa double queue. Sans doute beaucoup plus préoccupé de la dangerosité du relief que du cadrage de son objectif, le pilote largua deux bidons spéciaux. L'un d'eux tomba sur un dispositif avancé de *Noir* sans, par bonheur, faire trop de dégâts, le second passa à quelques mètres au dessus de nos têtes et alla s'écraser sur l'autre versant de l'étroite vallée. A la considération d'une telle inefficacité, car volant beaucoup trop vite, le chasseur s'en retourna d'où il venait, à notre grand soulagement. Désormais nous ne pouvions plus compter sur un appui aérien d'ampleur

Le fragile avion d'observation tenta alors de se substituer aux moyens aériens ordinaires. Par radio, le pilote nous informa, qu'avec l'observateur, il allait tenter de compenser ce manque.

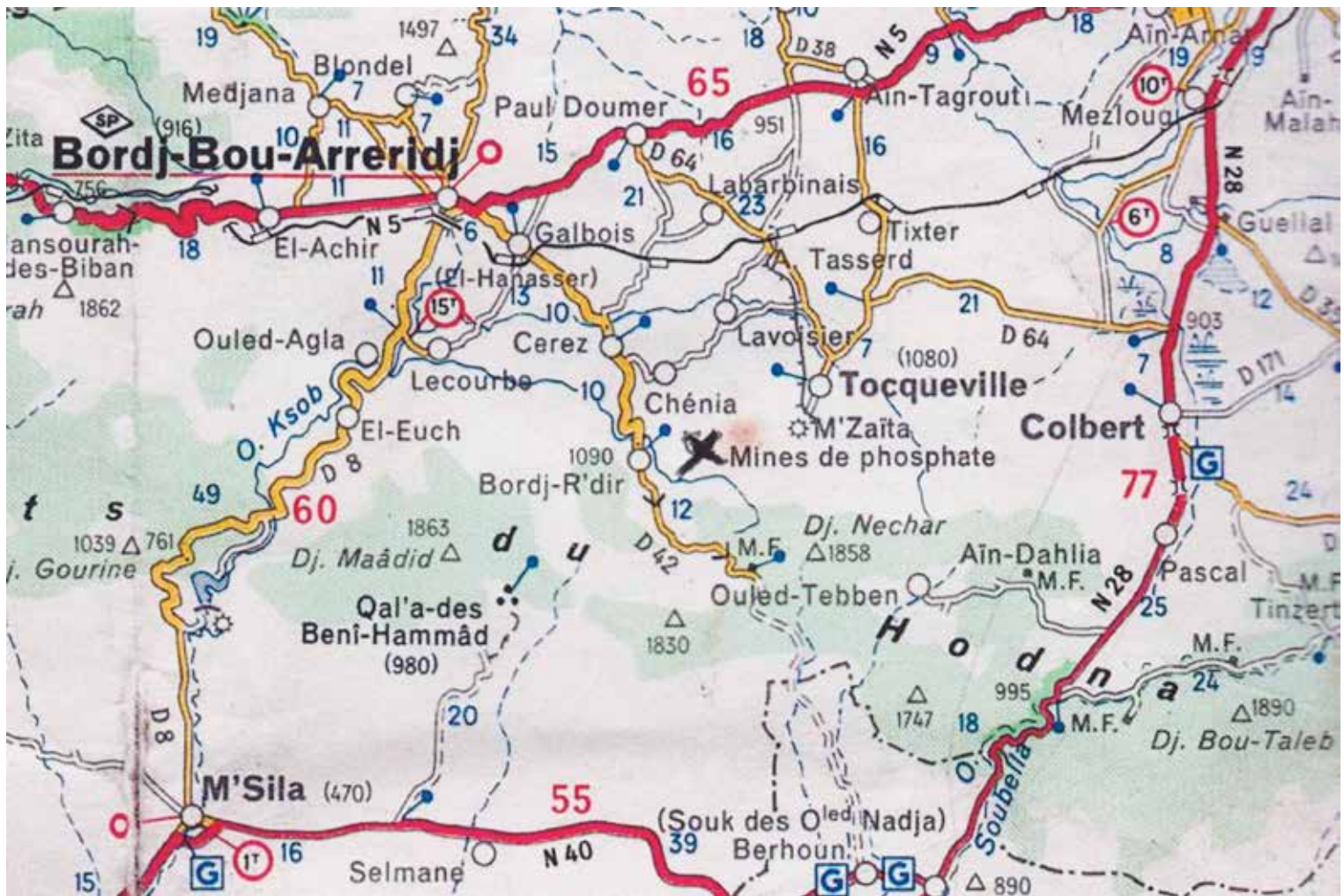
Le Piper s'éloigna, décrivit une boucle et s'engagea sur une pente descendante destinée à le faire passer à quelques mètres au-dessus de l'ennemi. Des grenades défensives, probablement des MK2, dégringolèrent de l'appareil. Pour permettre un tel bombardement, elles avaient dû être dégoupillées et enfilées sur une tige rigide. Il est probable qu'aucune ne tomba dans l'un des trous, en revanche en passant à la verticale de l'objectif, de nombreux tirs se firent entendre. Il fallait que ces deux gars soient rudement gonflés pour prendre de tels risques. Non satisfaits des résultats obtenus, ils informèrent par radio de leur intention de tenter l'élimination des tireurs avec leur carabine USM1. En passant à une vingtaine de mètres au-dessus des fells, l'observateur utilisa son arme sans autres résultats apparents que de servir lui-même de cible. Nous admirions le courage du pilote et de son observateur. Ils ne bénéficiaient d'aucun blindage, dans un habitacle constitué essentiellement de toile, de bois et de légères plaques d'aluminium et ce, dans un petit coucou qui était en vérité, plus un planeur qu'un avion. Ce qui était à prévoir arriva, l'appareil probablement touché en de multiples endroits, dû rapidement abandonner sa mission et regagner au plus vite une base de secours.

Le colonel en second avait pris, depuis le combat du 22 mars, à titre provisoire, le commandement du régiment, en remplacement de notre chef, le colonel Coustaux. Par radio, il demanda à Bizard si notre compagnie, en partant des bases qu'elle occupait, était apte à mener un assaut lui permettant de détruire la position adverse. Notre capitaine répondit qu'il réservait sa réponse, un temps de réflexion lui étant nécessaire afin d'évaluer la faisabilité de la chose. Il étudia à la jumelle la configuration du terrain, demanda à chacune des sections sa dotation restante en munitions de pistolets-mitrailleurs MAT 49. Le résultat s'avéra décevant, nous avions déjà utilisé beaucoup plus de la moitié de notre dotation lors de la récente confrontation. Chacun de nous ne disposait plus que de quatre à cinq chargeurs complets. Il réfléchit un court instant, prit le combiné radio et annonça :

— *Autorité Orange à Pavot Soleil.*

— *Ici Pavot Soleil, j'écoute.*

— *Négatif. Impossibilité de départ de nos bases pour un assaut. La distance à parcourir est beaucoup trop longue, environ cent mètres de terrain n'offrant pas le moindre abri, c'est un véritable billard. Parcourir cette distance dans de telles conditions revient à envoyer mes gars à la*



▲ Lieu de l'accrochage du 26 mars 1959 sur la carte Michelin

▼ Lieu de l'accrochage du 26 mars 1959 sur la carte au 50 000^{ème} en NX98DT5



boucherie, et ça je ne peux l'accepter. D'autre part compte tenu de la dotation restante, la ligne d'assaut sera à court de munitions avant même d'être au contact. Je confirme : Impossibilité ! Je propose qu'un élément de Vert qui se trouve entre Noir et Orange et qui ferme actuellement le dispositif, manœuvre en profitant de la configuration du terrain. En se positionnant au droit des emplacements de combat des fellas, cet élément pourrait les atteindre et les neutraliser en deux bonds d'une vingtaine de mètres. Je pourrais les appuyer par des tirs latéraux de mes AA 52. Je précise que des éléments de Noir se trouveront dans mon axe de tir, il conviendra en cas d'appui de ma part qu'ils se mettent à l'abri. A vous.

— *Bien reçu, Autorité Orange, terminé pour moi.*

— *Terminé pour moi.*

La première compagnie, indicatif *Vert*, manœuvra en utilisant au mieux les défilés que lui offrait le relief, afin de se rapprocher du retranchement de la quinzaine d'ennemis qui nous tenaient sous leur feu.

De notre côté nous disposions les AA 52 en attendant le *Top* de départ de l'assaut mené par les éléments amis, signal qui allait déclencher de notre part un tapis de balles destiné à faire baisser la tête à l'adversaire. Nous en étions là de nos préparatifs quand le sergent Watin probablement préoccupé par cette mise en place, se découvrit très légèrement. Je rappelle que devant nous une barre rocheuse constituait un léger rempart d'une hauteur d'un mètre environ et que dans notre dos, disséminés ça et là, s'élevaient irrégulièrement quelques blocs rocheux. Une balle claqua soudain. Watin fit un saut en arrière, Weihoff, dit *Le Russe*, poussa un cri de surprise, alors que Tomiki se frappait violemment la poitrine et s'effondrait sur le dos comme projeté au sol. Watin avait pris une balle qui entrée à la hauteur du poignet était ressortie au niveau du coude. Pour Tomiki, hélas, il n'y avait plus rien à faire, le projectile avait frappé en plein cœur. Le drame était consommé.

François Tomicki, tombé sur ce sinistre Champ d'Honneur, venait de mourir pour la France. Avec tant d'autres il venait de mourir pour rien, car leur sacrifice serait vain ! Weihoff ôta sa veste, son dos présentait une ligne sanglante horizontale, la balle par un hasard inouï lui avait très légèrement entamé la peau en laissant une sorte de brûlure. La chance lui avait souri, tout en lui accordant la bonne blessure qui donne droit à une citation, mais qui permet surtout de se voir octroyer un mois de permission pour convalescence.

Quelques heures passèrent. *Noir* tenta plusieurs assauts, tous échouèrent, mais tous coûtèrent des vies amies. Comme prévu, en fin de journée, le colonel se rangea à l'avis de Bizard, ce fut à *Vert* de jouer. Cette ruée se décomposa en deux périodes très brèves. Très distinctement nous parvint le commandement du chef de section qui dirigeait l'attaque menée par une vingtaine de camarades :

— *Prêts ? ... Gooooooooooooooooo !*

Nos AA 52 ouvrirent le feu, les pistolets-mitrailleurs de ceux qui montaient en courant sur les fellas crachaient également. A ce moment un fusil-mitrailleur ennemi se dévoila. Par bonheur, *Vert*, en fin de son premier bond, était parvenu à l'abri de quelques rochers. Les fellas étaient désormais à portée de grenades.

— *Prêts ? ... Grenades !*

Les explosions ébranlèrent le sol.

— *Gooooooooooooooooo !*

Nos AA 52 se contentèrent de tirer une courte rafale, les amis étaient déjà au-dessus des trous et liquidèrent les survivants. C'était fini !



François Tomicki, tué le 26 mars 1959

Nos ennemis, désormais inoffensifs, étaient tassés au fond de leurs abris.

Je regrettai que ces gars là ne se soient pas placés de notre côté, car ils avaient prouvé qu'ils étaient de sacrés types et des combattants d'exception. L'un d'entre eux, probablement leur chef, parce que nettement plus âgé que les autres, portait une épaisse moustache en croc. Face à lui, sur la paroi de son abri, il avait fixé par des chevilles de bois, le drapeau vert et blanc. Pour s'être comporté comme il l'avait fait et avoir appliqué une telle stratégie, tant dans ses moyens défensifs qu'offensifs, je pense qu'il devait être un ancien gradé de l'armée française qui avait acquis l'expérience de la guérilla en Indochine.

Finalement au soir de ce combat nous n'éprouvions aucune haine envers nos ennemis tués. C'était la guerre et ils avaient perdu cette bataille. Chacun avait parfaitement tenu son rôle dans ce drame qui s'était joué dans le cadre grandiose du massif du Hodna.

Ce ne fut pas une veillée de victoire, mais plutôt une veillée de deuil. Deux Parachutistes de *Noir* furent retrouvés, morts bien entendu, au cours d'un ratissage nocturne de la zone effectué sous la lumière irréaliste des lucioles qu'un *Dakota* lâchait à chacun de ses passages en cerclant au-dessus de nous.

Le régiment venait de payer le prix fort : Une dizaine de tués, une trentaine de blessés, pour seulement quinze fellaghas au tapis. Mais tout se paie dans ce jeu de vie et de mort, et *Nos amis d'en face* allaient régler au prix fort, de plus ils paieraient cash ! En revanche, Amirouche courait toujours, mais les régiments parachutistes étaient lancés à ses trousses.

La nuit fut difficile, notre sommeil fut entrecoupé de réveils en sursaut. De nombreuses rafales crépitèrent. Les sentinelles ouvraient le feu sur un ennemi diffus mais omniprésent, soit sur une simple ombre projetée par la lune ou sur des chacals attirés par les odeurs de sang.

Au matin, après un insipide café, nous empruntâmes non une piste, mais des sentiers qui conduisaient vers la plaine, vers nos camions.

Bien que la région ait été déclarée zone interdite, le hasard nous amena dans une sorte de prairie ceinturée de figuiers de barbarie dans laquelle étaient parqués une petite dizaine de vaches et des ânes. Ce cheptel fut aussitôt abattu à l'exception d'un ânon qui, porté à tour de rôle sur nos épaules, fut ensuite chargé dans un de nos camions et ramené à Alger.

Lors de cette marche retour, deux T-6 en patrouille, censés nous fournir une couverture aérienne, aperçurent sur nos positions de la veille des fellaghas qui enterraient leurs copains en comblant les trous dans lesquels ils avaient été abattus. Ils effectuèrent plusieurs passages en mitraillant. Nous ne fîmes pas demi-tour pour aller au résultat.

La fin du colonel Amirouche

Toutes les opérations récentes nous avaient menés à la limite de nos forces. Nous étions exténués. Le Régiment, dès le 27 mars, prit le chemin de l'Algérois. Les compagnies regagnèrent leurs bases arrières.

Le 28 mars au soir, alors qu'à l'issue d'une journée de permission passée à Alger nous regagnions nos camions de transport afin de rejoindre Aïn-Taya, le bruit courut qu'Amirouche avait été trouvé et abattu par le 6^{ème} RPIMa (Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine).

Au fil des minutes la rumeur se fit de plus en plus persistante. Finalement elle fut officialisée : Le colonel Amirouche avait été tué !

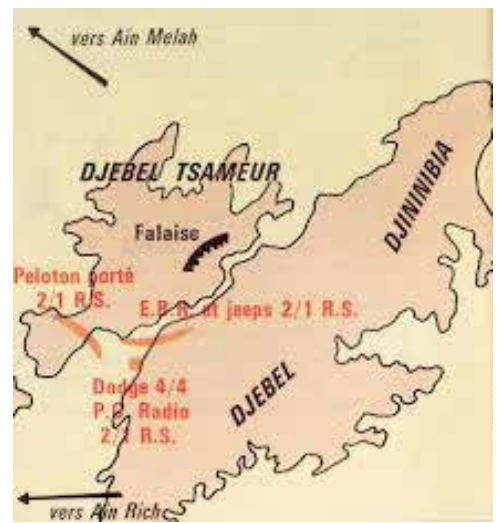
Ce ne fut que bien plus tard que nous eûmes connaissance des circonstances de sa mort. Je re-prends ici le texte intégral du récit narrant cet épisode de la guerre d'Algérie :



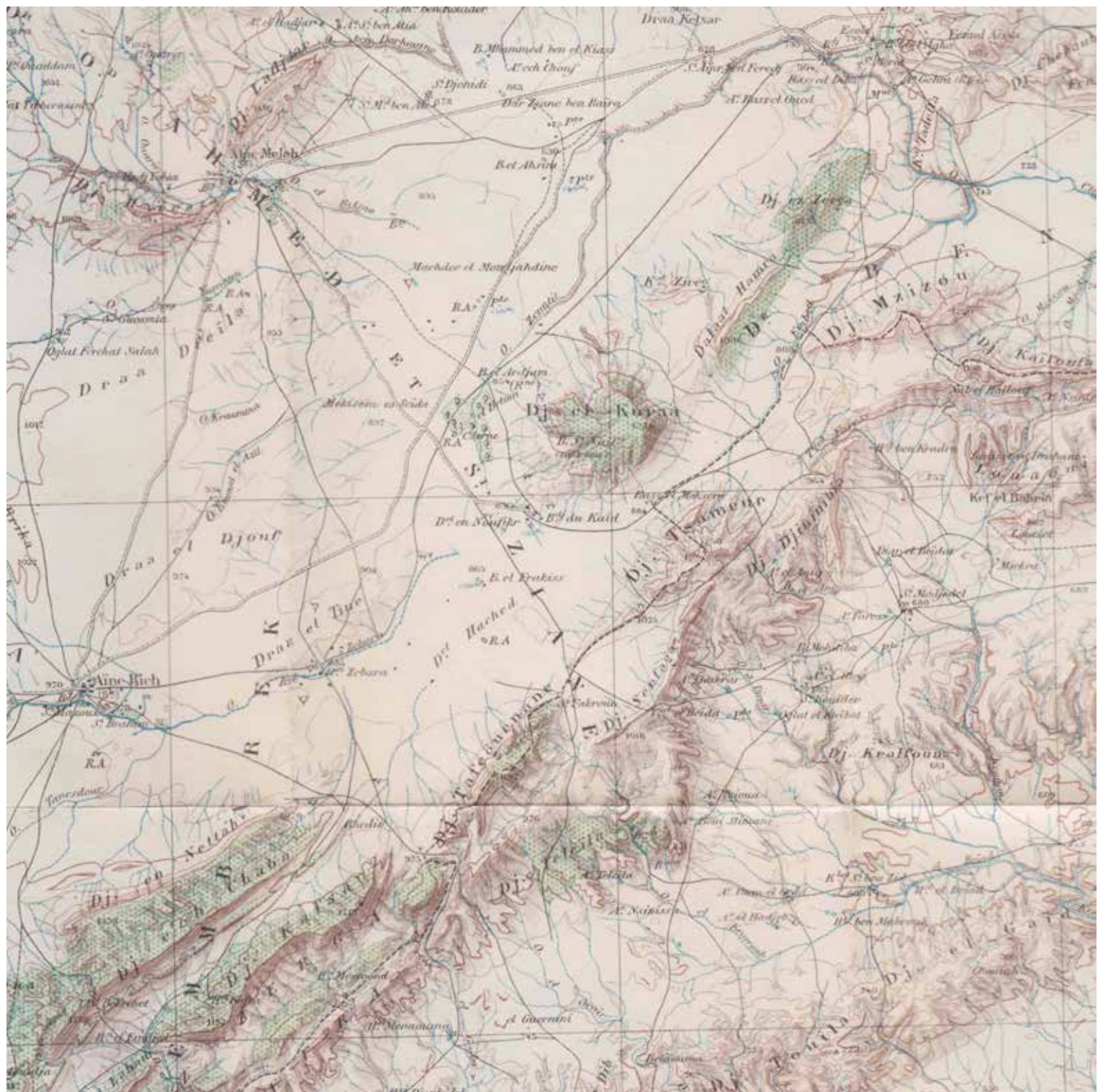
Dans le Djebel nul ne croyait à la mort du chef FLN, mais

PARIS

**“C’EST BIEN AMIROUCHE”
AFFIRMENT LES KABYLES**



▲ ▼ Lieu du combat avec Amirouche le 28 mars 1959 entre djebel Tsameur et le djebel Djininibia



Amirouche voulait se présenter à Tunis pour rencontrer le GPRA.

Le 6 mars 1959, il se met en route, entraînant avec lui Si El Haouès, escortés par le commandant Amor Driss, accompagnés par une quarantaine de djounouds.

Le parcours depuis son Poste de Commandement de l'Akfadou jusqu'à Tunis est une expédition d'une durée non limitée et d'un danger permanent.

Ils sortent de Kabylie et passent vers le sud, entre Djelfa et Bou-Saâda, avant de rejoindre la frontière tunisienne. Mais malheureusement pour lui, son itinéraire fut communiqué au commandement français par un opérateur radio du MLAG (Ministère de l'Armement et de Liaison Générale) aux ordres de Boussouf, qui désirait se débarrasser de ces deux contestataires trop encombrants !

Le colonel Ducasse, du 6^{ème} RPIMa, informé de l'itinéraire et des horaires, décide de leur tendre une embuscade entre le djebel Tsameur et le djebel Djininibia, à 75 kilomètres au sud de Bou-Saâda. Les quarante hommes de l'escorte résistent avec courage aux attaques des nombreux soldats français qui les encerclent. Amirouche et ses hommes se cachent dans des grottes situées à flanc de falaise et il est impossible de s'approcher. Il faut faire venir la Légion, le 2^{ème} escadron du 1^{er} régiment de Spahis, et un régiment d'infanterie en renfort.

L'aviation et les canons des EBR Panhard pilonnent les grottes et, le 29 mars, les troupes qui s'avancent vers les centres de résistance ne découvrent que des cadavres dont ceux d'Amirouche et de Si El Haouès.

La fouille des documents trouvés confirme que c'est bien Amirouche. L'inventaire des musettes révèle l'état moral de la wilaya. Mademba Sy et Bôle du Chaumont trouvent même un million et demi en billets, somme qui trouvera place dans la caisse noire du régiment.

Le colonel Ducasse, ne veut croire que ce qu'il voit, avant de transmettre la nouvelle à Alger. Un H-34 se pose en fin d'après-midi pour ramasser les corps importants d'Amirouche et de Si El Haouès, ils seront présentés à la presse. Les survivants suivront. Ould Hammouda, cousin d'Amirouche, ramené de Tassaft, identifiera avec certitude le corps du colonel Amirouche devant les journalistes.

L'examen des documents trouvés dans les musettes, révéla un certain état d'esprit régnant dans les wilayas fortement éprouvées par les opérations successives, sans avoir d'aide, ni soutien des états-majors de l'ALN. Amirouche se permettait d'inciter le GPRA, à Tunis, à lancer des séries d'opérations en France, avec le soutien et la complicité des porteurs de valises français.

Enfin, dans une poche d'Amirouche, Bôle du Chaumont avait trouvé, liées ensemble comme des lettres d'amour, les lettres remises par le colonel Godard et le capitaine Léger aux messagers qu'ils envoyaient sur les sentiers de la Willaya 3 à de prétendus correspondants.

Ces lettres constituaient, pour Amirouche, la justification de ses purges. Pour ceux qui les compulsèrent, elles prouvèrent qu'il s'était lui-même enfermé dans le piège dans lequel il était tombé et que la bleuïte affligerait désormais sans répit les wilayas.

À Tunis, le GPRA déclara qu'il n'avait pas confirmation de la mort d'Amirouche et de Si Haouès, ajoutant que : Cela ferait deux morts glorieux de plus que compterait notre cause, mais n'entamerait pas la ferme résolution de nos combattants pour qui l'idéal reste le même.



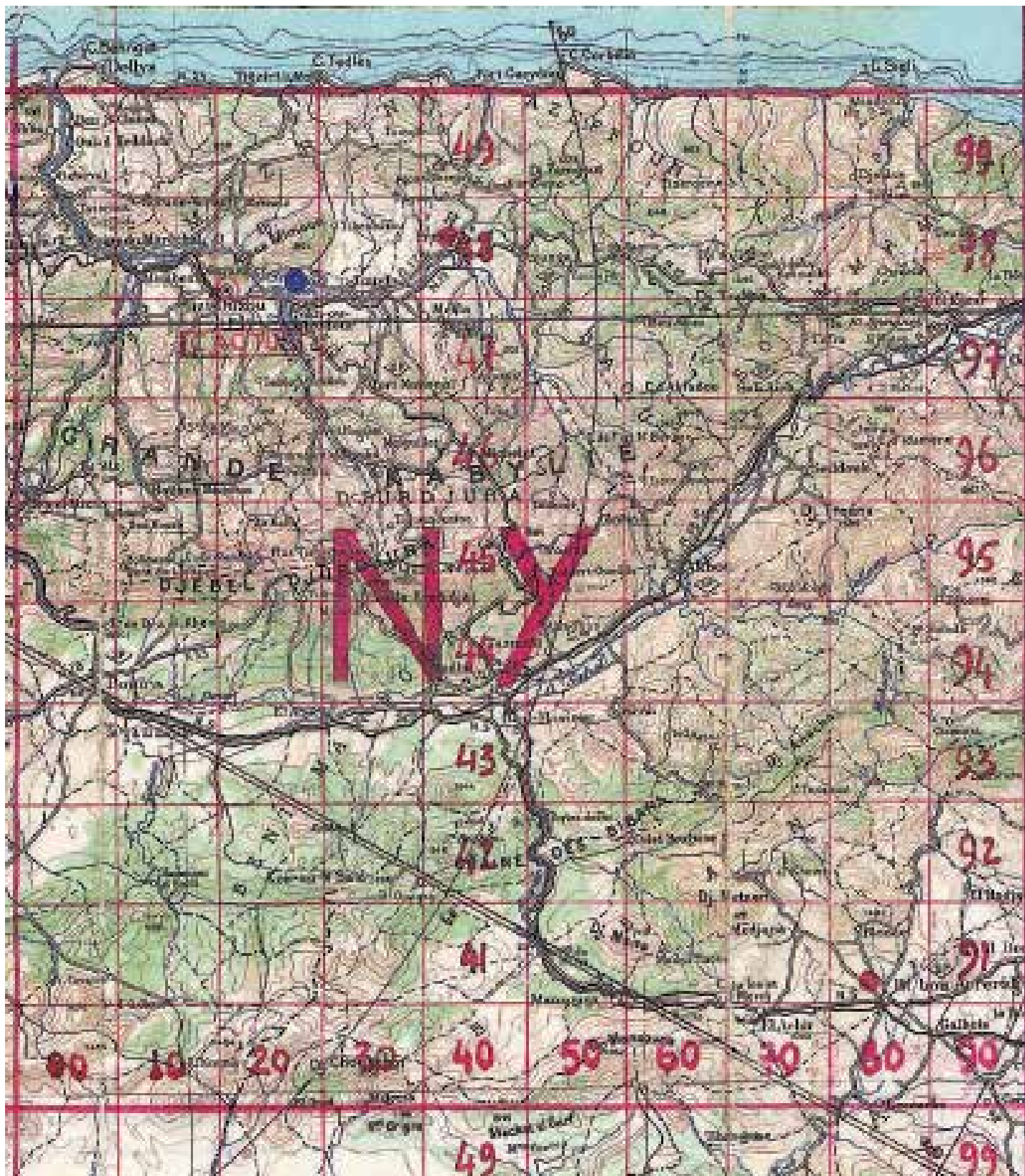
▲ ▼ *Les prisonniers et l'armement saisi après le combat avec Amirouche*

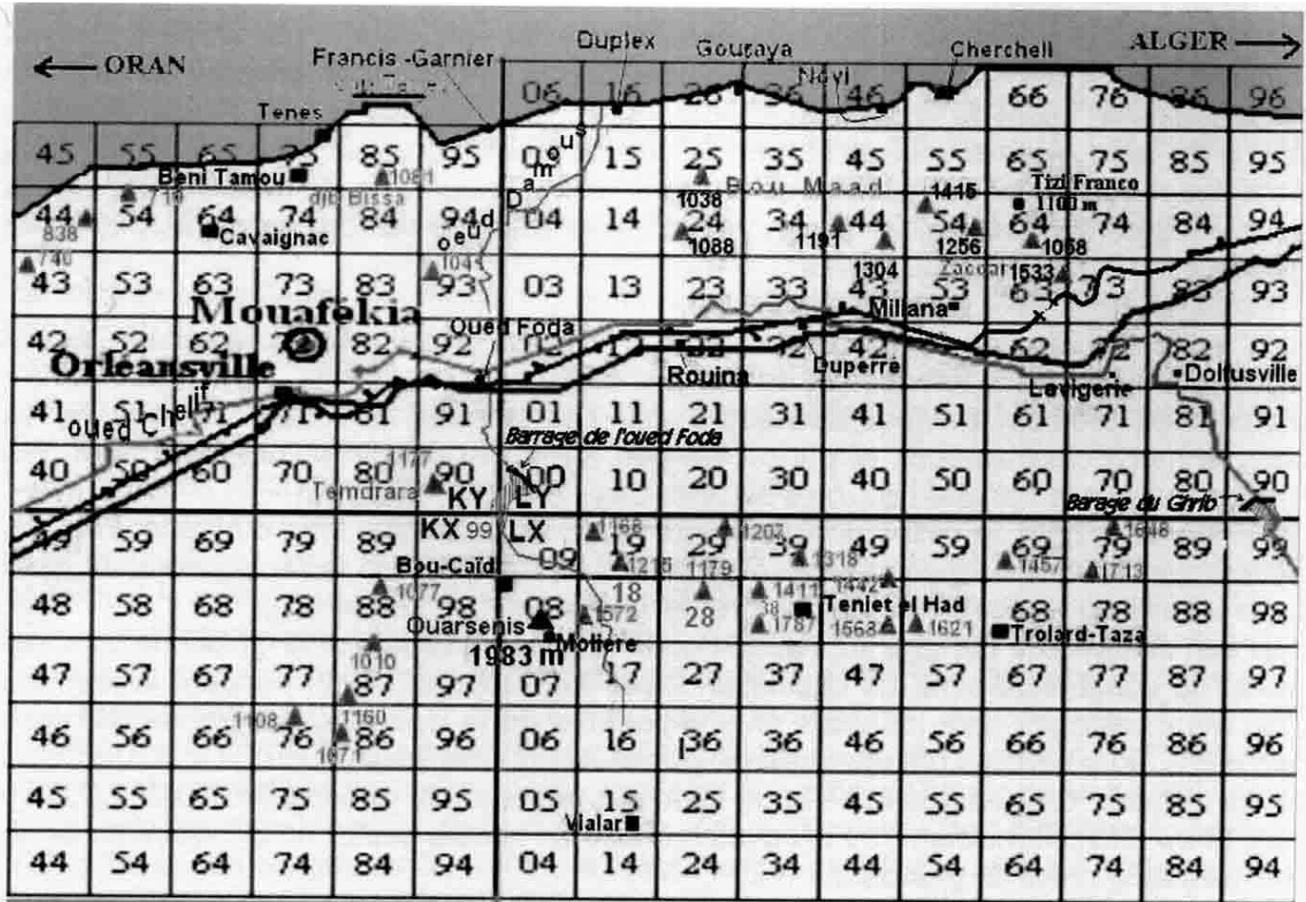


Le Carroyage «Chasse»

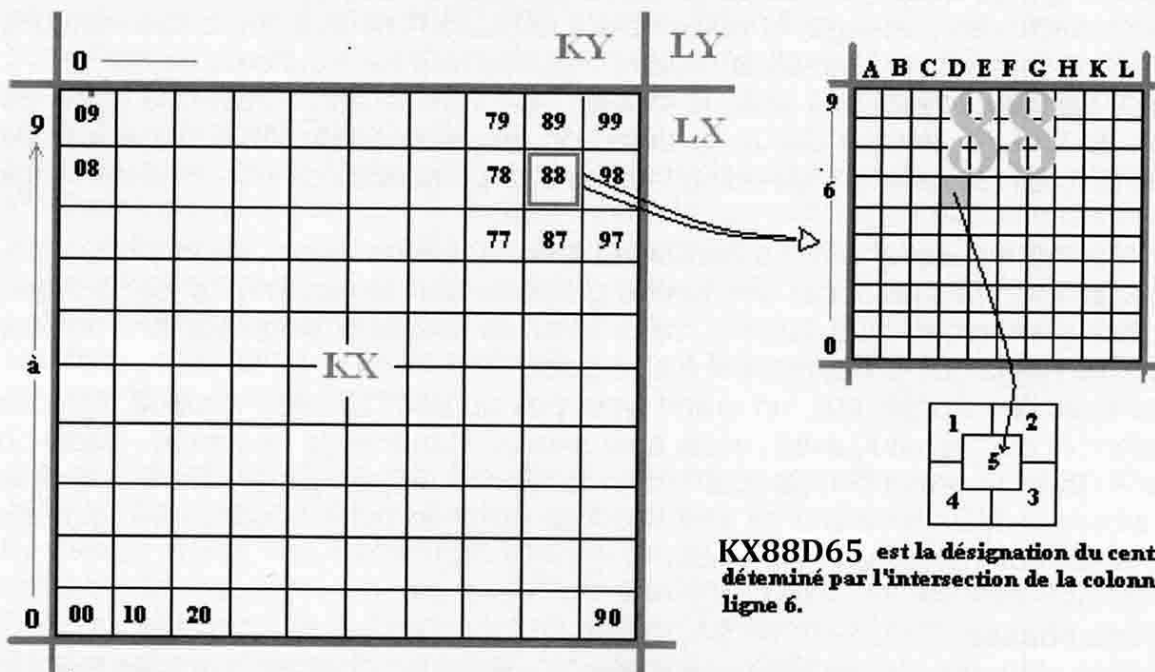
La carte est divisée en carrés de 100 km de côté affectés de deux lettres croissantes du sud vers le nord et de l'ouest vers l'est.

Les cartes utilisées sont des cartes au 1/500 000^{ème} (1 cm = 5 km) ou 1/200 000^{ème} (1 cm = 2 km) pour les navigations vers l'objectif et 1/50 000^{ème} (1 cm = 500 m) pour le repérage au sol. Quelques fois, l'absence de cartographie amène à l'utilisation de cartes imprimées selon des photos aériennes et surchargées du carroyage.





Chaque carré est divisé en carrés de 10 Km de côté (20 cm sur la carte), numérotés de gauche à droite, de 0 à 9, et de bas en haut également de 0 à 9. En lisant en premier les chiffres horizontaux, le carré supérieur gauche devient le 09, le carré supérieur droit le 99 et la dernière ligne du bas 00,01,02 à 90
 Par exemple Mouafekia-airport est situé en KY72.



KX88D65 est la désignation du centre du carré déterminé par l'intersection de la colonne D et de la ligne 6.

Ces carrés de 10 km, sont à leur tour subdivisés en carreaux plus petits de 1 km (2 cm sur la carte), repérés de gauche à droite A B C D E F G H K L, (pas de I et J, pour éviter les confusions) et de bas en haut, de 0 à 9. On divise ensuite visuellement ces petits carrés de 1 à 5 dans le sens des aiguilles d'une montre, 1 étant le coin supérieur gauche et 5 le centre, ce qui donne une précision de 500 m : Kilo Xray 88 Delta 65. Bien souvent on rajoute un chiffre pour affiner à 200 m près, ainsi delta 653 est le coin inférieur droit du centre de delta.

La base arrière

Des semaines passèrent, entrecoupées de brefs retours en base arrière. Nous profitions de ces temps de répit pour récupérer notre linge confié au gérant du foyer, pour parfois laver nos treillis, et faire des sauts d'entretien, soit sur la zone du Tombeau de la Chrétienne soit sur la zone dénommée Cigogne qui se situait le long de la route reliant Oued El Alleug à Blida. Je ne pouvais m'empêcher d'avoir une pensée pour mes grands parents Séchet chaque fois que nous survolions cette partie de la Mitidja. Beaucoup trop de souvenirs d'enfance s'y rattachaient et me liaient viscéralement à cette belle terre d'Algérie, ma terre, mon pays, ma Patrie.

Le capitaine Bizard, nous réunit durant un après-midi dans le foyer de la base arrière. En premier, il tint à nous féliciter pour notre tenue lors des deux derniers gros accrochages. Puis il nous détailla stratégiquement parlant, les deux méthodes de réduction des fells qui avaient été récemment employées et qui différaient totalement l'une de l'autre.

Le 22 mars face à une centaine de types, nous n'avions pas privilégié le combat frontal, le terrain ne s'y prêtait pas, il était constitué de divers obstacles, tels que trous, grottes, empilements rocheux. Quand il avait commandé l'ordre d'assaut et que l'Escadron avait déboulé, le rush avait provoqué, de par la dispersion de l'ennemi et l'emploi de la moindre cachette utilisée pour s'embusquer, une série de confrontations d'homme à homme. Pratiquement un corps à corps, privilégiant de notre part l'emploi de grenades de différents types et surtout de pistolets mitrailleurs. Notre supériorité s'était avérée écrasante, puisque sans compter les blessés nous déplorions un mort, alors qu'en face, une centaine fut dénombrée.

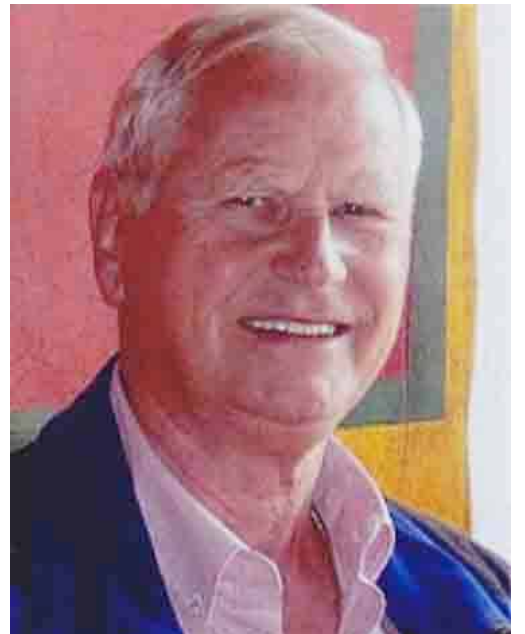
Le 26 mars, face à une quinzaine de fellaghas déterminés, nous avons payé le prix fort. Pour commencer, ils nous attendaient sur la DZ, bien à l'abri dans leurs *trous-bouteilles*, ou *trous viets*. Autour d'eux, un véritable billard interdisait toute ruée si celle-ci n'était pas soigneusement étudiée. A part un fusil mitrailleur, la majorité de leur armement se composait de fusils et probablement de fusils à lunette. Ce qui de notre côté, nous interdisait de nous dévoiler, sans risquer la sanction immédiate. De plus, ces gars-là savaient qu'Amirouche les avait sacrifiés. Eux-mêmes s'étaient peut-être portés volontaires pour ce dernier combat. Aussi, le seul moyen d'éliminer ces gens était l'assaut direct et frontal, avec impérativement l'obligation de disposer d'une base de départ proche de l'ennemi et à l'abri de ses tirs directs pendant cette préparation. *Vert* remplissant ces conditions, une section avait fait le travail, mettant ainsi fin à une journée catastrophique. Nous déplorions de notre côté 10 tués et 26 blessés, contre une quinzaine de tués en face. Bien triste bilan pour un régiment d'intervention !

Le 4 avril, tenue de parade ! Le général Allard quittait l'Algérie. L'Escadron du 1^{er} RCP était chargé de rendre les honneurs. D'abord cela se déroula sur le Forum, avec tout le tralala habituel, puis il y eut un défilé. Mon copain Jacques Laffaille ayant probablement égaré son béret rouge, en avait trouvé un autre, je ne sais pas en quels lieux. La coiffure de substitution était légèrement plus petite qu'un minuscule confetti et reposait seulement sur la chevelure, sans bénéficier de l'appui du front. Lors du défilé nous avions la crainte de le voir brusquement s'envoler à cause du vent relatif généré par notre marche lente. Saint Michel veillait, le béret resta en place. En colonne par neuf, le défilé s'accomplit en chantant. Nous marchions à notre pas, un pas beaucoup plus lent que celui imposé aux régiments de l'armée de Terre. A noter que quand les Paras étaient de la fête, la population algéroise accourait, se massait sur les trottoirs et nous applaudissait à tout rompre. Pourtant, curieusement en ce jour, ces applaudissements s'accompagnaient de paroles émanant de l'ensemble de la foule : *Les Paras, à Tunis !*



Ci-dessus : Le général Jacques Allard, commandant le Corps d'armée d'Alger, quitte l'Algérie

Ci-contre : Gilbert Van De Loo en 2005



Gilbert Van De Loo

Parti pour faire un saut à Blida, j'eus la joie de retrouver au foyer de la base l'un de mes vieux copains de classe : Gilbert Van De Loo. Nous étions entrés ensemble à l'école communale et nous avions, toujours ensemble, fréquenté le Lycée Bugeaud. Autour d'un verre, il m'apprit qu'au moment de son incorporation ou de sa majorité, il avait eu le choix suivant :

- Soit prendre la nationalité suisse de sa mère.
- Soit prendre la nationalité hollandaise de son père.
- Soit prendre la nationalité française et être incorporé.

Il avait opté pour la troisième solution, car m'a-t-il confié : *Je n'aurais pas supporté d'être planqué, alors que tous mes copains de classe, se préparaient à aller se battre, ou se battaient déjà pour la sauvegarde d'une terre sur laquelle je vivais et à laquelle je devais tant.*

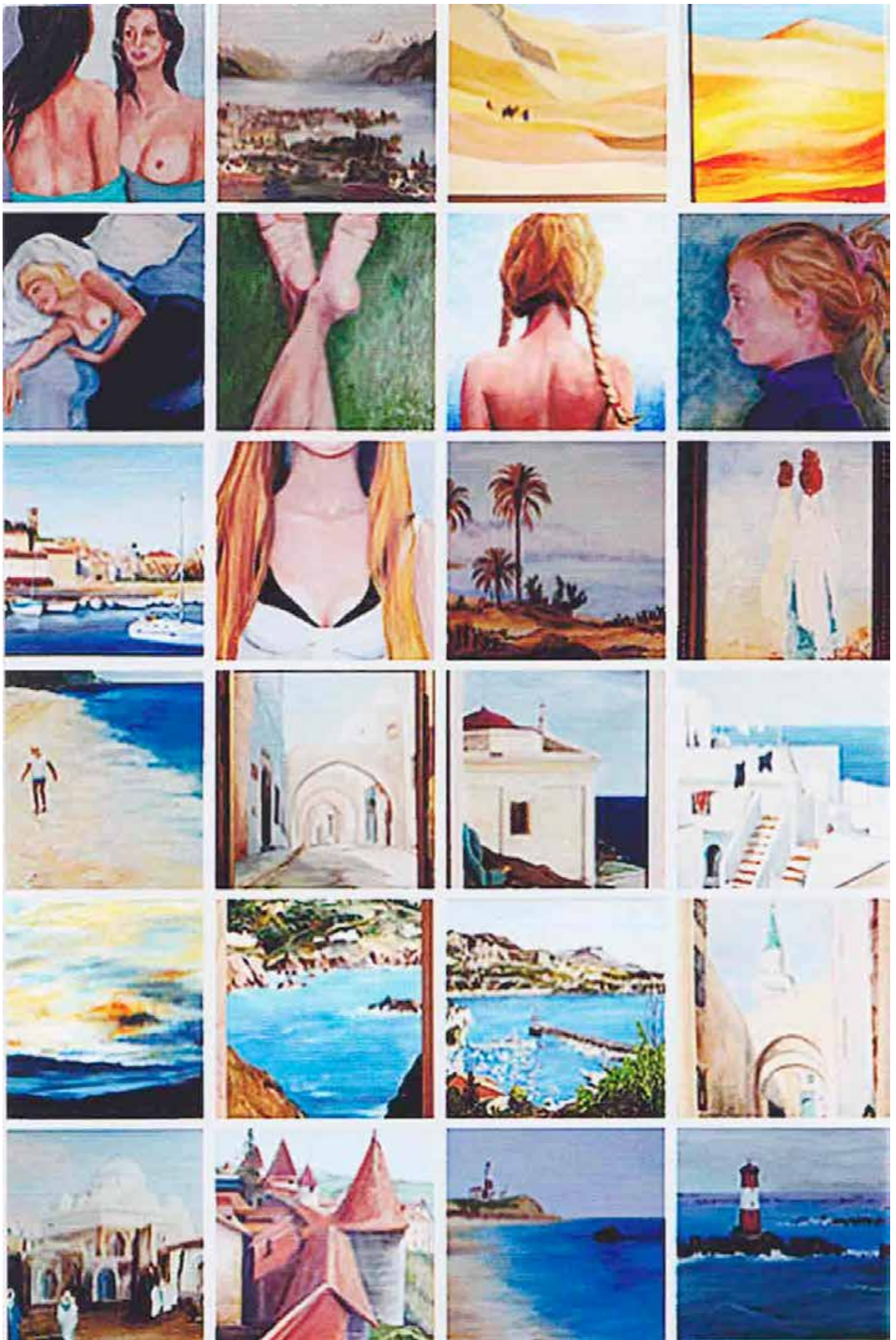
En résumé, Gilbert était ce que l'on appelle : *Un type bien.*

Faisant un grand saut dans le temps, j'ai retrouvé Gilbert dans les années 2005. Il vivait dans une splendide demeure à Cannes après avoir mené une brillante carrière d'ingénieur chez Nestlé. Il avait été en poste dans la majorité des pays d'Afrique. Il avait créé une Société à Malte et y passait pratiquement six mois par an. Mais à côté de sa profession il menait une vie d'artiste peintre. Il était connu et ses tableaux ne se vendaient pas dans de quelconques brocantes. Gilbert Van De Loo était devenu un artiste connu et même, reconnu. Ses œuvres atteignaient une côte assez enviable. Hélas j'eus la douleur d'apprendre par son épouse, sa mort brutale survenue au cours d'une promenade en forêt. Son cœur avait brusquement lâché. Un très grand Monsieur s'en était allé au cours de l'année 2015.

Retour à Aïn-Taya

Quand nous rentrions d'opération et que jugions que nos treillis étaient beaucoup trop sales pour être lavés au seul savon, nous les déchirions tout simplement pour avoir droit au change. Nous récupérions ainsi des affaires sinon neuves, tout au moins propres. Je pense qu'il devait en être ainsi dans toutes les compagnies et dans tous les régiments parachutistes. Quel gâchis ! Car en plus de les recoudre et de les rapiécer parfois, dans je ne sais quels ateliers dépendant de l'armée, ces vêtements de combat passaient à la laverie. Il aurait été sans doute plus simple et bien entendu moins coûteux, d'organiser un service d'entretien du linge, service qui aurait systématiquement été chargé de collecter les affaires sales dès retour d'opération en échange d'affaires propres. Ce système aurait évité les longues déchirures pratiquées au poignard sur les vestes, les pantalons, les chemises, les chaussettes. Tout le monde aurait été gagnant, mais voilà c'était beaucoup trop simple, c'est pourquoi les gros cerveaux abrités sous de lourds képis ornés de feuilles de chêne, n'y avaient jamais pensé.

Un matin se présentèrent au poste de garde de notre base arrière d'Aïn-Taya, deux Indigènes âgés de vingt-cinq ans environ. Ils désiraient nous rejoindre et se voir intégrés dans notre Harka. Ils avaient un compte à régler avec le FLN. Tous deux, bien qu'étant de petite taille, différaient physiquement. L'un d'entre eux, celui qui fut aussitôt baptisé *Antoine*, par Laffaille, avait une tête caractéristique, comme si sa face avait été projetée vers l'avant, alors que la mâchoire inférieure s'était retirée vers l'arrière. La base de son nez épaté parvenait au niveau de sa lèvre supérieure. En somme il avait, disaient certains, une gueule de chimpanzé atteint de déficience mentale. Il était heureux de son sort et sa large bouche s'ouvrait en toute circonstance sur un grand sourire. L'heure du repas ayant été claironné, il se saisit d'un plateau métallique compartimenté et prit la file pour se faire servir par les gars de la cuisine. Ce jour, là il y avait au menu des lentilles



Tableaux de Gilbert Van De Loo

au petit salé, plat bien évidemment qui était habituellement réservé aux Européens, les Harkis bénéficiant d'un menu ne comportant pas de viande de porc. Mais ce pauvre *Antoine* semblait ignorer ce précepte de base. Affamé, il ingurgita ses lentilles et alla jusqu'à en redemander. Par la suite, en opération, quand il avait faim, il mangeait tout ce qui se présentait y compris l'infâme pâté *Sanchou*, fabriqué dans la région d'Angers. Au cours des mois qui suivirent *Antoine* fut un excellent combattant, toujours doté de son fusil de chasse chargé à la chevrotine, il n'hésitait jamais à prendre des risques insensés, mais avait-il la notion du risque ? Quoiqu'il en fût, *Antoine* était un bon gars que nous avons toujours apprécié. Il le méritait bien ! De plus, il était un excellent camarade qui n'hésitait pas à proposer et à partager le fond d'un quart de café qu'il avait eu le temps de préparer sur un feu de brindilles.

Quant à son acolyte, il fut appelé Tahar, mais j'ignore si c'était là son vrai prénom ou une appellation de couverture. Un jour, alors qu'en opération nous abordions une clairière située en zone interdite, il nous apparut, au beau milieu de cette espace dégagé, une mechta aux portes et aux fenêtres soigneusement closes. Après l'avoir encerclée, en condamnant de nos armes toute sortie inopinée, tant par les ouvertures que par le toit, Tahar fut désigné, ainsi qu'un autre Harki, pour l'exploration de cette mesure. Prudemment, tous deux s'approchèrent. Alors que son compère se tenait appuyé au mur, prêt à balancer une grenade à l'intérieur en cas de mauvaise surprise, Tahar, saisit son fusil de chasse à deux mains et frappa violemment, de la crosse, la porte à la hauteur de la serrure. Une énorme explosion retentit. Alors que son fusil lui échappait des mains, Tahar se retrouva projeté en arrière et retomba sur le cul à quelques mètres de là. Aussitôt il se mit à hurler :
— *Je crois que je suis tué, Aïe ! Aïe ! Yéma ! Yéma !*

A noter que *yéma* signifie maman. Le malheureux était assis et frappait le sol du poing en hurlant qu'il était gravement blessé, qu'il allait sûrement mourir. Nous n'avions rien perdu de la scène et nous étions affalés sur nos armes, morts de rire, dans l'incapacité de lui porter le moindre secours. Ce qui c'était passé était simple, son fusil étant armé, le choc contre la porte avait déclenché une double percussion, le recul, lui avait arraché l'arme des mains et compte tenu de sa faible corpulence, il avait volé en arrière.

Avait-il été projeté par le recul de l'arme ou avait-il agi dans un geste réflexe ? Nous ne le saurons jamais. Se retrouvant sans arme et allongé à terre, il était persuadé d'avoir été victime d'un tir ennemi, d'où ses cris de détresse. Après quelques secondes, il se tata le corps et s'aperçut que malgré tout il était indemne. Peu à peu il retrouva sa raison, mais le mal était fait, on ne pouvait s'empêcher de rire quand on le voyait crapahuter.

Pâtisserie *La Parisienne* à Alger

Généralement, quand nous descendions en permission à Alger, je passais la matinée avec mon copain Jacques Laffaille. Sitôt débarqués du camion qui nous laissait au centre ville, nous allions nous installer dans l'une des pâtisseries les plus renommées de la ville : *La Parisienne*. Ce petit paradis se tenait Rue Michelet, à l'angle, me semble-t-il, de la rue Charras, à quelques pas seulement de la Grande Poste qui marquait le cœur de la ville.

Dans ce petit Eden nous complétions nos besoins en oligo-éléments perdus en opération. Lors de notre première visite, les vendeuses furent assez surprises de nous voir débarquer dans leur précieuse boutique. Habituellement, les lieux de prédilection des Paras étant bien plus les bistrotts et les bordels que les salons de thé. Il est vrai que, coiffés de notre béret rouge, nous fîmes probablement une entrée assez remarquée. Un soudain grand silence succéda aux conversations qui s'y déroulaient à voix feutrées. Nous ne correspondions pas à la clientèle habituelle. Une des serveuses se dirigea vers nous, c'était une merveilleuse jeune fille, véritable poupée de porcelaine



▲ *Jacques Laffaille en Kabylie*
▼ *La pâtisserie La Parisienne à Alger*



qui s'intégrait parfaitement au cadre précieux de la boutique, un petit tablier rose rehaussait la douceur de sa féminité. Il faut reconnaître qu'après des semaines de crapahut, nous trouvions sublime tout ce qui portait jupon. Elle nous demanda ce que nous désirions. Notre bonne éducation fit que nous exprimâmes seulement notre désir de consommer uniquement ce qui était exposé derrière la vitrine.

Elle déposait soigneusement sur un plateau d'argent les gâteaux que nous lui désignions du doigt. Souhaitant goûter à tout, nous ne manifestions aucune préférence, l'entassement allait des éclairs fourrés au café et au chocolat jusqu'aux tartelettes, en passant par les choux, les religieuses, les babas au rhum, les russes, les mille-feuilles, les Paris-Brest bourrés de crème au beurre, et de bien d'autres délices dont j'ai oublié le nom. L'un d'entre eux se présentait sous la forme d'une coque de bateau pleine à ras bord d'une émulsion à base de crème de marrons et de chantilly, il comptait au nombre de mes préférés,

Quand notre choix fut terminé, soit au minimum une bonne douzaine de gâteaux chacun, elle s'apprêtait à les déposer dans une grande boîte rose, quand on lui précisa que c'était inutile, nous ne souhaitions pas les emporter mais tout simplement nous installer à l'une des tables du salon de thé pour les déguster, avant un éventuel deuxième passage au cas où nous ressentirions encore un petit creux après cette première manche. Elle resta immobile la bouche entrouverte. Pour elle, le temps s'était arrêté. Elle nous regardait, les yeux ronds, complètement anéantie, ne pouvant croire ce qu'elle avait entendu. Une rupture s'était produite sur le conducteur menant du lieu de perception de nos paroles à celui de leur compréhension. En terme technique il y avait eu rupture de contact entre le tympan et la comprenette. Elle restait immobile, le plateau entre les mains. Elle changea de jambe d'appui, mais ne se déplaça pas pour autant. Il fut nécessaire de lui répéter la chose une nouvelle fois de manière très douce, tout comme on s'adresse à un grand malade en lui désignant avec un large sourire, une table libre. Quand son cerveau enregistra et enfin assimila notre demande, la surprise fit que le plateau faillit lui échapper et se répandre sur le comptoir.

Assis sur des chaises confortables de part et d'autre d'une petite table recouverte d'une fine nappe brodée, nous avions l'impression de nous trouver dans un autre monde, un monde totalement irréel et étranger à celui que nous fréquentions habituellement, monde uniquement masculin constitué essentiellement de rations, d'inconfort, d'armes et de violences. Le salon baignait dans une quiétude quasi-religieuse, ce qui se conçoit quand on est dans une pâtisserie (ça y est vous avez enfin compris, mais vous avez mis du temps. Vous ne réfléchissez pas en un éclair. Je ne pensais pas ça de vous, j'en reste baba). Les serveuses, mi-effrayées, mi-amusées, nous observaient, elles semblaient ne pouvoir croire à ce qu'elles voyaient. Un grand silence s'était établi autour de nous.

De surprise, quelques dames de la bonne société en oubliaient même de lever le petit doigt en sirotant leur tasse de thé. D'autres avaient tout simplement suspendu leur dégustation et ne se rendaient pas compte, occupées par le spectacle, qu'elles inclinaient de plus en plus leur tasse et que le liquide allait bientôt couler sur leur robe. Tranquillement, avec méthode, nous vidions l'immense plateau, commentant la saveur, les parfums, la consistance de chacune des pâtisseries.

Quand le plateau fut vide, nous estimâmes que nous avions largement compensé nos oligo-éléments perdus et que finalement un second passage ne s'avérait pas nécessaire, car nous nous étions promis de nous offrir un bon repas. Cette sage décision rassura semble-t-il l'assemblée. Quand vint le moment du départ, la clientèle initiale était toujours présente, s'y étaient pourtant ajoutés des nouveaux venus qui, je ne sais par quel mystère, avaient été mis au courant de l'affaire. Tranquillement, nous franchîmes le seuil sous le regard autant étonné qu'admiratif de la foule. Nous nous attendions à des applaudissements, il n'y en eut pas !

Par la suite, au cours de nos permissions, les employées finirent par nous connaître et nous considérer comme de vieux habitués, non comme des clients peu ordinaires, mais plutôt comme des clients d'exception qui méritaient un profond respect. Outre les sourires, nous avions droit à la meilleure table, à une boisson offerte, voire à une large et bienveillante complicité qui en fait était une véritable marque d'amitié. Les serveuses avaient sans nul doute raconté l'histoire aux patrons et il est probable qu'en retour ceux-ci avaient donné pour consigne de nous faire bénéficier de prix très spéciaux, de véritables prix de gros, correspondant sensiblement, compte tenu de la remise accordée, à ceux qui se pratiqueraient de nos jours si les pâtisseries soldaient leurs productions après une semaine d'exposition. Il faut dire que nous, les Parachutistes, étions les enfants chéris d'Alger, sentiment d'amour, qui sur un plan purement financier nous arrangeait diablement. A l'inverse il était aussi vrai, que pour nous les Paras, les Algérois restaient chers à nos cœurs.

Bien des années après, j'appris que l'un mes copains de classe de l'école communale, officiait dans le laboratoire de ce lieu de délices. Il se trouvait à quelques mètres de moi, sans se douter de ma présence. Il se nommait Zaïkine. Il descendait d'émigrés russes ayant fui la sanglante révolution communiste. Hélas le jour où j'appris qu'il avait été pâtissier, j'appris aussi sa mort, survenue peu de temps avant l'indépendance de l'Algérie.

Au sujet de *La Parisienne*, j'ai trouvé sur internet, un texte écrit en 2004 par un nommé Jean-Louis Jacquemin. Ces lignes sont pleines d'une nostalgie que nombre d'Algérois ressentent. Ceux qui n'ont pas connu cette époque compte tenu de leur âge pourront néanmoins s'imprégner de l'ambiance et des odeurs qui prévalaient en ces lieux :

Au hit-parade des belles pâtisseries d'Alger, on voit rarement citer La Parisienne, l'excellente Maison Desfeux. Pourtant, elle était située en plein centre, à deux pas du mythique carrefour des Facs, au départ du bouquet des rues Monge, Berlioz et Charras, à peine en retrait par rapport à l'incontournable rue Michelet, du bon côté et juste à la limite du prestigieux tronçon de cette rue qui représentait (lire l'ami Brua à ce sujet) le seul endroit fréquentable et arpentable du dandy Gautiérain (ce qui est nommé le dandy Gautiérain est l'élève type du lycée Gautier. Il avait la réputation d'être un fils à papa et était ce que l'on nomme de nos jours, un petit branleur).

Desfeux n'avait pas le prestige royal (et tapageur) de La Princièrre et de son célèbre Saint-Bernard en façade, ni l'originalité chatoyante et colorée de la vitrine de chez Tilburg. C'était pourtant une solide maison, au chic discret, à l'ambiance très parisienne, et à la clientèle de bon aloi. Je garde le souvenir, vrai ou faux, d'une devanture gris Pompadour, sobre, avec le nom Desfeux en anglaises et en creux, au fronton, sur fond de marbre rose, et de vitrines aussi discrètes que cossues comme on peut en voire encore autour du Luxembourg dans les rues feutrées de la partie bourgeoise du 6^{ème} arrondissement de Paris. Chez Desfeux (la pâtisserie garda ce nom même après son passage sous la houlette des Trolet), on allait beaucoup pour prendre le thé et consommer sur place. La décoration intérieure était également en demi-teintes coordonnées de gris et de rose un peu passés, avec de petites tables carrées entourées de chaises Louis XVI peintes dans le même ton. Le tout résolument sans tapage racoleur ni excès voyant : une neutralité pleine d'aisance tranquille, un charme discret, une promesse de qualité et de bon ton. En bref : une bonne adresse ! Cernés entre les tables, des comptoirs bas, à l'ancienne, exposaient leurs bienfaits tentateurs sous des vitrines de verre. Que du classique, mais de l'ouvrage soigné. À La Parisienne, foin de ces gâteaux tapageurs qui présentent bien et n'offrent que de la couleur et de l'aspect comme ces toupies si chères à nos compatriotes (je m'excuse par avance auprès des amateurs) qui s'esclaffent au premier coup de cuiller dans la banalité sucrée d'un contenu presque impalpable et décevant. Foin aussi des présentations sophistiquées et chatoyantes de l'excellente Princièrre ou

des tours de main osés de chez Tilburg. Point, non plus, de ces créations inspirées, fantasques, délicates et parfois de génie, du cher Olcina, le pâtissier-poète de Boufarik. Chez Desfeux, c'était la pâtisserie française de grande tradition dans sa perfection irréprochable, dans sa simplicité magistrale, dans sa rigueur classique et dans tous ses états !

Une vraie référence : Eclairs moelleux, à la crème tenant ses promesses et au glacé parfait, mille-feuilles dignes du Sud-Ouest au feuilleté croustillant, à La Pâtissière impeccable et au parfum délicat, Jésuites de grande classe à la frangipane digne du Maître Péchégut, à Toulouse, Russes et Mokas francs de goût, frais de beurre et au fondant en bouche vraiment parisien, Religieuses à se damner, Babas au vrai rhum, ni spongieux, ni bourratifs, ni fades ni noyés (le baba introuvable quoi !) et Oreilles de Prussien (on dirait, aujourd'hui des palmiers) au bon goût de beurre de France, croustillantes et caramélisées à souhait. De surcroît, plus que généreusement dimensionnées. Ce furent mes préférés et récemment encore, chez l'excellent Maître pâtissier Lafon qui sait toujours les faire, et qui a eu le bon goût de quitter Toulouse pour le séjour tranquille de mon cher Verdun-sur-Garonne, il m'est arrivé, comme pour la madeleine de Proust, de lui en demander un avec un brin de confusion (et un sourire complice), pour retrouver soudain Alger, le goût de mes douze ans, et le décor gris et rose de La Parisienne. Et de me régaler à le déguster en remontant ma rue, avec toute la honte bue d'un gosse pris en faute qui n'a même plus l'excuse de l'âge ni de ses culottes courtes mais qui, depuis, a appris, à s'en moquer !



René Sauvage et sa mitrailleuse AA 52



Jacques Lafaille, René Sauvage et sa mitrailleuse AA 52

La forêt de Mizrana

Le régiment se retrouva dans le secteur de Dellys / Tizi-Ouzou, au cœur de la forêt de la Mizrana, magnifique forêt de chênes verts et de chênes lièges, dont les dégradés de verts cascadaient pratiquement jusqu'à la mer. De par la densité de la végétation la visibilité est pratiquement nulle car, outre les arbres majestueux, le sous-bois foisonne d'arbousiers, de genévriers et d'une multitude d'autres arbustes qui font le charme du maquis méditerranéen. Mais pour nous, cette beauté offerte par la nature avait une contrepartie bien dangereuse : Le manque de visibilité ! En cas de rencontre inopinée et non désirable, il était difficile de tirer le premier. Celui qui attend bien planqué a la priorité d'ouverture du feu sur celui qui avance et cherche tout en progressant avec difficulté dans un entrelacs de branches basses. Ce terrain convenait beaucoup plus aux sangliers qu'aux hommes.

Le lieutenant Vilmant qui était censé suivre sa voltige, avait probablement perdu le contact visuel avec les hommes de pointe, à moins que ce soit l'inverse et compte tenu de l'épaisseur des buissons, le ratissage était passé à côté d'un fell bien planqué, muni d'un fusil de chasse. Dès que l'officier apparut, l'homme tira. Vilmant s'écroula touché à mort.

Bajuls qui se trouvait à quelques mètres de là vit le fellagha s'enfuir, il se retourna pour ajuster le fuyard avec sa MAT 49, malheureusement il se prit le pied dans une racine et tomba. Son pistolet mitrailleur percuta la terre meuble au niveau de l'embouchure du canon, rendant tout tir impossible. L'agresseur se perdit derrière le rideau de verdure. L'artillerie s'en mêla aussitôt. A préciser que nous accordions notre totale confiance aux Artilleurs-Parachutistes, ils savaient régler leurs tirs et leurs obus percutaient toujours hors de la limite de la zone dangereuse. Hélas ce jour, la zone dangereuse devait probablement être un peu plus restreinte, ce qui obligea nombre d'entre nous à nous allonger au sol, les musettes sur la tête en guise de casque, alors que les éclats sifflaient ou tombaient en pluie autour de nous, dès que l'obus avait percuté le sol ou les branches d'un arbre. Aucun cadavre ennemi ne fut retrouvé.

Alors que nous poursuivions l'opération en nous dirigeant vers la mer et donc vers nos camions, un cri jaillit soudain à quelques mètres de moi, poussé par un camarade du peloton dont j'ai oublié le nom, ce qui s'explique facilement soixante ans après l'événement :

— *Grenade ! Grenade !*

Comme nombre d'entre nous, ce gars avait quelques grenades accrochées à son ceinturon et à ses brêlages, et soudain l'une d'entre elle s'était brisée pour une raison inconnue au niveau du bouchon allumeur, après l'articulation de la cuillère. Bien entendu, n'étant plus retenue, elle était tombée au sol et avait commencé à fuser. C'était une défensive française. Ce fut un plongeon général, sauf pour l'un d'entre nous, un dénommé Beltra, Oranais de naissance et benjamin du peloton car à peine âgé de dix-huit ans. Certes il avait bien entendu le cri d'alarme, mais n'avait pas situé d'où pouvait venir le danger. Il était resté debout sans bien comprendre.

Par bonheur, Saint Michel marchait à nos cotés ce jour là. Enfin pas tout à fait *ce jour là*, disons qu'il venait seulement de nous rejoindre, car son absence durant la matinée avait permis au lieutenant Vilmant de nous quitter pour toujours.

Dans la poignée de secondes qui suivit, le détonateur détona, puisque son rôle se bornait à cela. L'explosif ne prit pas le relais. Ce qui fit que dans un bruit sourd, la partie métallique s'ouvrit en deux, comme un fruit trop mûr et ce fut tout. Beltra, alerté par la légère explosion, se retourna et comprit que désormais à compter de cet instant, il bénéficiait d'un rab de vie que le destin lui accordait généreusement.



▲ *Le lieutenant Clotaire Vilmanti, né le 19 mars 1924, Médaille de la Résistance, Croix de Guerre TOE avec Palme, Etoile de Bronze, Etoile d'Argent, Croix Valeur Militaire 3 Etoiles de Bronze et 1 Palme, Citation O. Rgt, 3 Citations O. Division, 3 Citations O. Brigade, Chevalier Légion d'Honneur à titre Posthume*

▼ *Beltra qui porte le poste de radio PRC 10 et Bourgeois qui verse le café en poudre*



Nos rations

Il reste incontestable que nous manquions chaque jour de ce petit plus qui apporte tout son charme à un vrai repas. Ceci, bien que les boîtes de rations individuelles que nous recevions pour une journée étaient censées, de par la variété des produits qu'elles contenaient, suffire à notre faim et nous fournir les calories et les vitamines nécessaires. Comme dans le cochon tout était bon et il n'y avait théoriquement rien à jeter. L'emballage se présentait sous la forme d'une boîte de carton, de dimensions légèrement supérieures à celle d'une boîte à sucres, protégée par une enveloppe en papier kraft métallisé intérieurement.

Cette solide enveloppe métallisée nous servait à garder sa toute relative fraîcheur à notre demi boule de pain quotidien en l'enveloppant dedans.

La boîte de carton, découpée en fines lamelles, suffisait, à condition de faire brûler ces lamelles une à une, à chauffer l'eau du quart dans lequel s'emboîtait notre gourde. Détail non négligeable, cette combustion ne dégagait aucune fumée, ce qui nous autorisait à avoir de l'eau chaude même si nous voulions nous faire discrets, à condition que ce soit en plein jour, bien entendu.

Le contenu était variable et différait selon la confession du destinataire. Les rations de type M étant dévolues aux Musulmans et excluaient toute viande porcine, au profit de bœuf et de poisson. Les rations de type E, destinées aux Européens, contenaient du porc, ou plus exactement davantage de morceaux d'os et de gras de cet animal que de viande. Le pâté *Sanchou* en était le triste exemple. Ce produit, présenté généralement dans une boîte de conserve kaki, était non seulement insipide, mais en plus il paraissait être constitué d'un ensemble de rebuts.

En général, une ration de type E se composait de :

Trois feuilles de papier-toilette.

Une pochette d'allumettes.

Un paquet de cigarettes Troupe.

Un sachet de Nescafé.

Un sachet de soupe en poudre.

Quatre morceaux de sucre.

Une boîte de pâté (fabriqué par la société Sanchou)

Une boîte de fromage fondu.

Une boîte de bœuf en gelée.

Une concrète de fruits.

Une barre de nougat.

Trois bonbons acidulés.

Une tablette de chocolat (mini tablette).

Un sachet de boisson au goût d'orange (en poudre).

Des pastilles de sel pour faciliter la rétention d'eau.

Des pastilles de purification d'eau.

Une petite bouteille de gnôle.

Quand nous ne l'utilisons pas pour allumer le feu, nous balançons généralement la gnôle et sa bouteille.

Quant à moi, j'échangeais systématiquement mes cigarettes contre une boîte de thon ou de bœuf.



▲ ▼ *Les rations*

<p>RATION «TYPE M» (EUROPÉENS MUSULMANS)</p> <p>MENU M 6</p> <table border="1"> <thead> <tr> <th>CASSE-CROUTE</th> <th>DEJEUNER</th> <th>SOUPER</th> </tr> </thead> <tbody> <tr> <td>Café soluble</td> <td>Bouillon</td> <td>Potage</td> </tr> <tr> <td>Sucre en morceaux</td> <td>Maquereaux à l'huile ou sardines à l'huile</td> <td>Thon à l'huile</td> </tr> <tr> <td>Chocolat</td> <td>Bœuf en sauce</td> <td>Concrète de fruits</td> </tr> <tr> <td></td> <td>Nougat</td> <td>Café soluble</td> </tr> <tr> <td></td> <td></td> <td>Sucre en morceaux</td> </tr> </tbody> </table> <p>COMPLÉMENTS. — Boissons en poudre, thé soluble, sucre en morceaux, comprimés de purification de l'eau de boisson, dragées toni-hydratantes, comprimé antipaléodique, papier hygiénique.</p> <p><i>En cas d'avarie ou de manquant constaté dans cette ration, adresser la réclamation à :</i></p> <p>INSPECTION TECHNIQUE DES SUBSISTANCES - 1^{re} Section 6, boulevard des Invalides - Paris-7^e <i>En renvoyant la présente fiche.</i></p> <p>NEVERS 7676806 PROGRAMME 1960</p>			CASSE-CROUTE	DEJEUNER	SOUPER	Café soluble	Bouillon	Potage	Sucre en morceaux	Maquereaux à l'huile ou sardines à l'huile	Thon à l'huile	Chocolat	Bœuf en sauce	Concrète de fruits		Nougat	Café soluble			Sucre en morceaux	<p>RATION «TYPE E» (Européens)</p> <p>MENU E 7</p> <table border="1"> <thead> <tr> <th>CASSE-CROUTE</th> <th>DÉJEUNER</th> <th>SOUPER</th> </tr> </thead> <tbody> <tr> <td>Café soluble</td> <td>Bouillon</td> <td>Potage</td> </tr> <tr> <td>Sucre en morceaux</td> <td>Pâté</td> <td>Maquereaux à l'huile</td> </tr> <tr> <td>Chocolat</td> <td>Fromage (gruyère)</td> <td>Concrète de fruits</td> </tr> <tr> <td>Biscuits ou Pain</td> <td>Nougat</td> <td>Café soluble</td> </tr> <tr> <td></td> <td>Biscuits ou Pain</td> <td>Sucre en morceaux</td> </tr> <tr> <td></td> <td></td> <td>Biscuits ou Pain</td> </tr> </tbody> </table> <p>COMPLÉMENTS. — Boissons en poudre, comprimés de purification de l'eau de boisson, dragées toni-hydratantes, comprimé antipaléodique, eau-de-vie.</p> <p><i>En cas d'avarie ou de manquant constaté dans cette ration, adresser la réclamation à :</i></p> <p>INSPECTION TECHNIQUE DES SUBSISTANCES 1^{re} Section — 6, boulevard des Invalides — Paris 7^e EN RENVOYANT LE PRÉSENT TICKET NUMÉROTÉ</p> <p>NEVERS 5156555 PROGRAMME 1959</p>			CASSE-CROUTE	DÉJEUNER	SOUPER	Café soluble	Bouillon	Potage	Sucre en morceaux	Pâté	Maquereaux à l'huile	Chocolat	Fromage (gruyère)	Concrète de fruits	Biscuits ou Pain	Nougat	Café soluble		Biscuits ou Pain	Sucre en morceaux			Biscuits ou Pain
CASSE-CROUTE	DEJEUNER	SOUPER																																										
Café soluble	Bouillon	Potage																																										
Sucre en morceaux	Maquereaux à l'huile ou sardines à l'huile	Thon à l'huile																																										
Chocolat	Bœuf en sauce	Concrète de fruits																																										
	Nougat	Café soluble																																										
		Sucre en morceaux																																										
CASSE-CROUTE	DÉJEUNER	SOUPER																																										
Café soluble	Bouillon	Potage																																										
Sucre en morceaux	Pâté	Maquereaux à l'huile																																										
Chocolat	Fromage (gruyère)	Concrète de fruits																																										
Biscuits ou Pain	Nougat	Café soluble																																										
	Biscuits ou Pain	Sucre en morceaux																																										
		Biscuits ou Pain																																										

Bien que la boisson en poudre au goût acidulé d'orange, soit censée nous préserver du scorbut, notre colonel, le colonel Coustaux exigeait que chaque homme puisse manger quotidiennement, à fortiori quand il se trouvait en opération, un minimum de deux oignons crus. Cette exigence fut tout d'abord accueillie par des rires bon enfant. Néanmoins, il s'avéra bien vite que ce condiment apportait une saveur agréable à nos conserves et très vite les rires cessèrent.



Cependant par pure courtoisie nous prenions la précaution de ne pas consommer ce complément vitaminé, les jours où nous pouvions au retour d'opération bénéficier d'une heure ou deux de liberté dans une petite ville. L'odeur aurait incommodé les hôtes du *Chat Noir* à Alger, de *La villa des roses* à Djidjelli, de *La Patte de chat* à Blida, de *La villa Simone* à Tizi-Ouzou, ou de *L'Hôtel saint-Martin* à Philippeville.

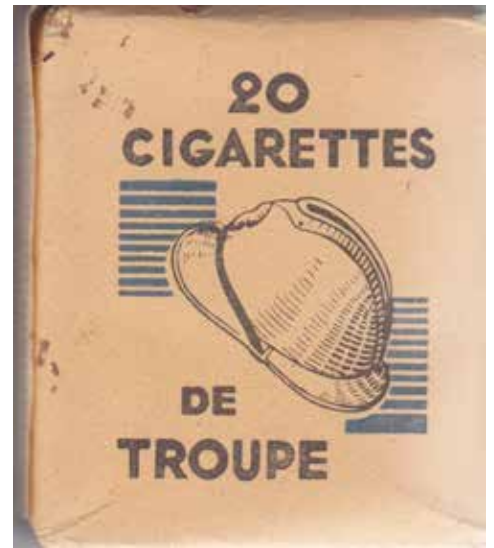
Il est incontestable que nous avions besoin de sucre, d'où nos virées dans les pâtisseries. La concrète de fruits, sorte de pâte de fruits gélatineuse et survitaminée de la ration, ne suffisait pas. Par bonheur, je bénéficiais pratiquement chaque semaine d'un colis contenant les produits les plus appréciés : Tubes de lait condensé sucré, boîtes de crème *Mont Blanc*, saucisson, chocolat et autres bonnes choses. L'expéditrice était ma petite provençale qui, après soixante ans de vie commune, reste toujours aux petits soins pour moi. En dehors de cela, je recevais d'autres paquets affectueusement expédiés par mes parents, mes tantes, mes grand-mères et autres. Partant du principe que tout paquet reçu appartenait non au destinataire, mais à l'ensemble de la section, chacun jouait le jeu et partageait allègrement avec les copains. Il convient de reconnaître que le produit le plus apprécié de tous restait le lait condensé, il cassait l'amertume d'une sorte de Nescafé, beaucoup plus proche de l'explosif que du vrai café. Cette solidarité avait pour origine le perpétuel danger que nous affrontions quotidiennement en commun.

L'esprit du Peloton

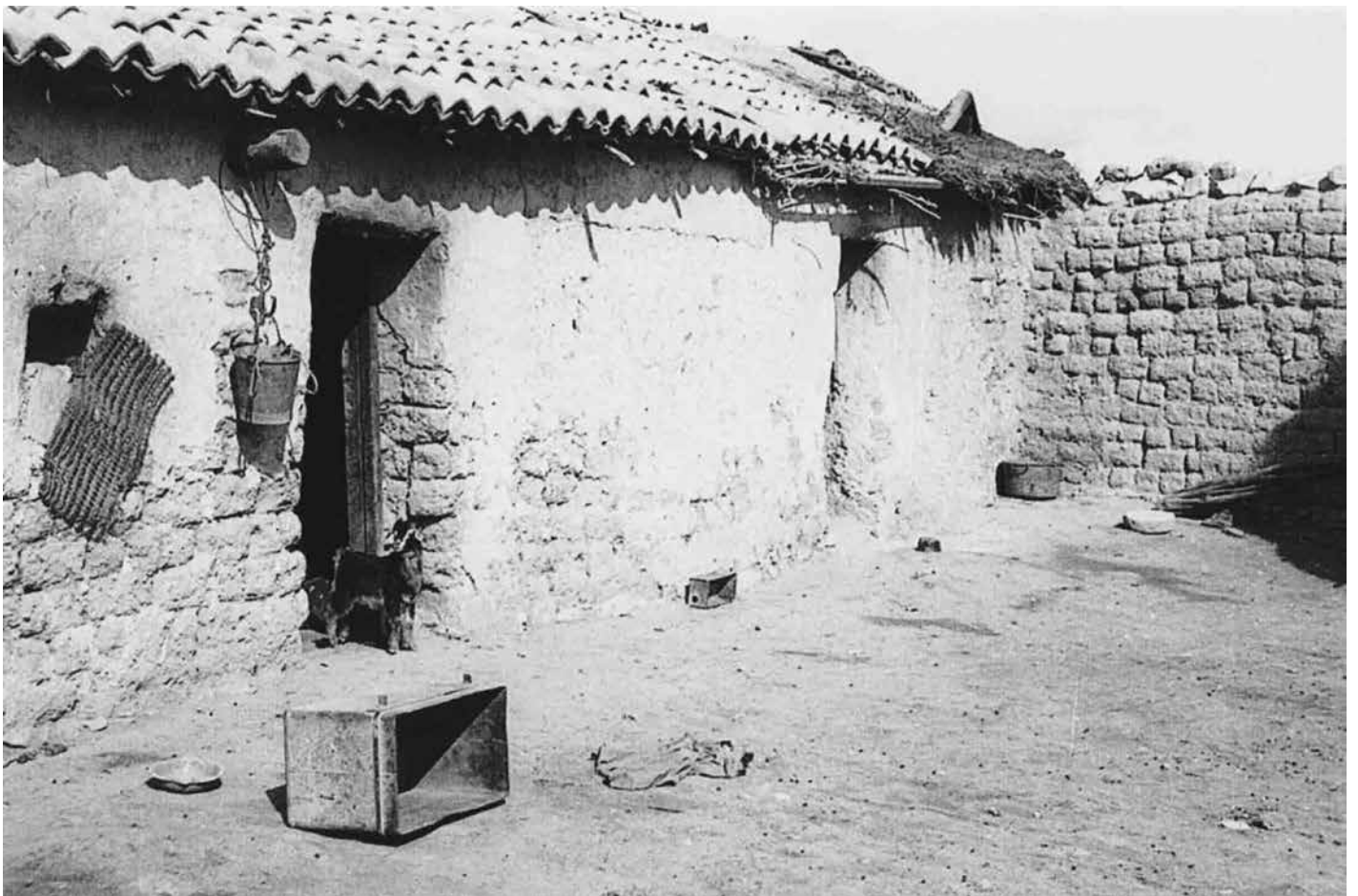
Notre société extrêmement restreinte était donc le savant mélange entre une chevalerie, une confrérie et une fratrie. Nous n'étions pas des amis, nous n'étions pas même des camarades, nous étions des frères. Ce sentiment de fraternité était dû à la confiance que nous accordions à *l'Autre*, une confiance aveugle tant nous étions assurés de son soutien quelque soient les circonstances. Bien souvent, il arrivait que l'on mette sa propre vie entre les mains de cette *Autre* avec la certitude qu'il ne faillirait pas quand il fallait avancer sous la protection d'un tir ami.

Personnellement je portais toujours, dans la poche de poitrine de mon treillis, une brosse à dents et un tube de dentifrice. Quand nous avions la possibilité de nous laver au cours d'opérations, c'était bien souvent complètement à poil au milieu d'un oued. Certains prêtaient leur savon, d'autres leur rasoir, moi c'était ma brosse. Cela nous semblait tellement naturel que ces prêts s'effectuaient sans réticence aucune. Un jour, au cours d'une de ces toilettes collectives, je décidai, par mesure d'hygiène, de me raser la tête, car quand nous ne dormions pas à la belle étoile, notamment en cas d'orage, nous passions parfois la nuit dans une mechta. Une mechta est une petite maison d'une seule pièce, aux murs constitués de terre battue mélangée à de la paille. Un toit de tuiles en assurait généralement la couverture. Hélas, la vermine grouillait en ces lieux et les puces constituaient le gros du troupeau. Notre crainte principale était de récolter des poux, voire des morpions, d'où la mesure salutaire que j'avais cru bon de prendre.

Mon exemple fut suivi par nombre d'autres, à un point tel que le capitaine Bizard fut contraint de réunir l'escadron afin d'interdire à quiconque de se faire mettre la boule à zéro, sans autorisation préalable, car nous devions, nous dit-il, avoir des gueules de soldats et non des gueules de forçats.



▲ La BAO et les «Lucky Stroupe», réconforts du soldat
 ▼ Une mechta



La forêt de l'Akfadou

Nous fûmes expédiés dans la forêt de l'Akfadou, en Grande Kabylie. Depuis la mort d'Amirouche, des katibas semblaient s'être reconstituées en cette willaya et un autre colonel, le colonel Mira, en avait prit le commandement. Il semblait urgent de remettre un peu d'ordre.

L'Escadron fut disposé tout au long d'une piste. Je reconnus cette piste. Nous l'avions empruntée un jour par erreur, alors que je vivais encore chez mes parents. Mon père avait voulu rejoindre Tizi-Ouzou en partant de la station de Tikjda. Effectivement, sur la carte apparaissait une route mais celle-ci, suite à une erreur d'impression, figurait comme réelle alors qu'elle n'était qu'à l'état de projet. En réalité une piste et seulement une piste reliait les deux points. Mon père s'était engagé sur quelques kilomètres et ne pouvant plus faire demi-tour, compte tenu de l'étroitesse de la voie, avait été forcé de continuer. Le cauchemar avait duré de longues heures, mais notre vaillante *Aronde*, mètre après mètre, nous avait sortis du pétrin en sacrifiant un pneu et en mettant à mal l'échappement qui, à nombreuses reprises, avait frotté sur les caillasses tapissant le chemin. En sept ans, les données avaient changé. Nous aurions été surpris de découvrir aujourd'hui, au détour d'un tournant, une famille en promenade en ces lieux.

Devant nous, à peu de distance, l'aviation traitait la zone. Deux B-26 larguaient à tour de rôle des bombes et des bidons spéciaux. A bout d'engins à balancer sur ceux qui étaient supposés fréquenter la zone, les deux avions passèrent à la phase mitraillage ou plus exactement double mitraillage : vers l'avant en piquant sur l'objectif et par l'arrière en reprenant de l'altitude.

Notre ratissage nous mena sur un groupe de constructions faites de bois et recouvertes de paille, parfaitement à l'abri des vues aériennes. C'était une base de fellaghas qui malheureusement s'avéra vide de tout occupant. Puis nos pas nous menèrent sur un lieu où gisaient plusieurs cadavres. Certains étaient réduits à l'état de squelettes, d'autres présentaient des signes de décomposition avancée. Ces morts n'étaient autres que les victimes *innocentes* d'Amirouche. Je rappelle le judicieux travail du capitaine Léger qui, par une action psychologique menée de main de maître, avait fait croire que la Willaya 3 comportait de nombreux traîtres infiltrés par les forces françaises, ce qui était faux bien entendu, mais certains faits paraissaient tellement vraisemblables que le doute s'était infiltré dans l'esprit des dirigeants de ladite willaya. Amirouche qui était un homme cruel, intransigent et méfiant, avait fait mettre à mort plus de 2 000 de ses propres combattants qui n'avaient pourtant rien à se reprocher. Ce doute macabre fut désigné sous le nom de *bleuite*. Sous nos yeux s'étalait une faible part des preuves de la réussite de cette opération. L'ennemi s'était entre-tué. Dans les jours suivants il y eut de légers accrochages, mais rien de très important. Les fellaghas nous fuyaient.

La région des Issers

Après l'Akfadou, nous fîmes un bref séjour dans la région des Issers, pays de ma tendre enfance. Il m'arriva une fois de rester toute une journée, allongé derrière ma AA 52, sur la crête d'une légère colline face à l'ancienne ferme de mes grands-parents, je ne pouvais me résigner à porter mon regard ailleurs que sur elle. L'exploitation me paraissait toujours aussi belle, sa blancheur se détachait dans la verdure d'un bosquet d'eucalyptus. Les cigognes n'avaient pas abandonné les lieux, je les apercevais innombrables, quêtant de leur pas lent, leur nourriture dans les prairies. Je songeais à ceux qui avaient connu des jours de joie en ces lieux et qui n'étaient plus. Je revis mon grand-père Séchet au volant de sa Renault avec ma grand-mère affolée quand la vitesse dépassait celle d'un cheval au trot. Puis à *Toutouche*, le fils d'un employé dirigeant de la ferme, mon compagnon d'aventures. *Toutouche* avait un an de plus que moi et mes grands-parents avaient



Napalm sur l'Akfadou

proposé à son père de le prendre complètement en charge en l'envoyant à Alger pour suivre dans un premier temps sa scolarité dans une école communale et ensuite des études au lycée Bugeaud. Il aurait été logé chez ma tante, dans le quartier des Facultés. Le père avait refusé. Et puis je songeais à *Brutus*, mon jeune berger allemand qui m'avait été offert alors qu'il n'avait pas deux mois et qui avait fait ses premiers pas en trotinant derrière moi qui commençais à marcher.

Couché dans les broussailles, je faisais face à ma prime enfance, à mes premières joies, et ces lieux représentaient pour moi l'origine du monde. L'âme des morts revient toujours dit-on dans les endroits où ils furent heureux du temps de leur vivant. Se pourrait-il que l'âme de Pépé Séchet soit en ce moment même en train de vagabonder, accompagnée de celle de *Brutus*, parmi les bâtiments, les prairies et les collines qui me faisaient face. Me voyaient-ils derrière mon arme ? Me voyaient-ils, farouchement attaché à la défense de notre terre ?

Je pris soudain conscience de ma position et de notre attente, car il était certain que je n'hésiterais pas un centième de seconde à ouvrir le feu si des fellaghas venaient se prendre dans notre embuscade. Dieu fasse que *Toutouche* ne soit pas parmi les hommes qui pourraient se présenter. Dieu veillait sans doute, notre embuscade fut vaine. Ce fut donc en 2016, que j'appris que *Toutouche*, ne risquait pas de tomber dans nos filets, car à cette époque il servait comme appelé à Guer, au sein de l'école militaire de Saint-Cyr.

Toutouche et sa fille Nora Adjal

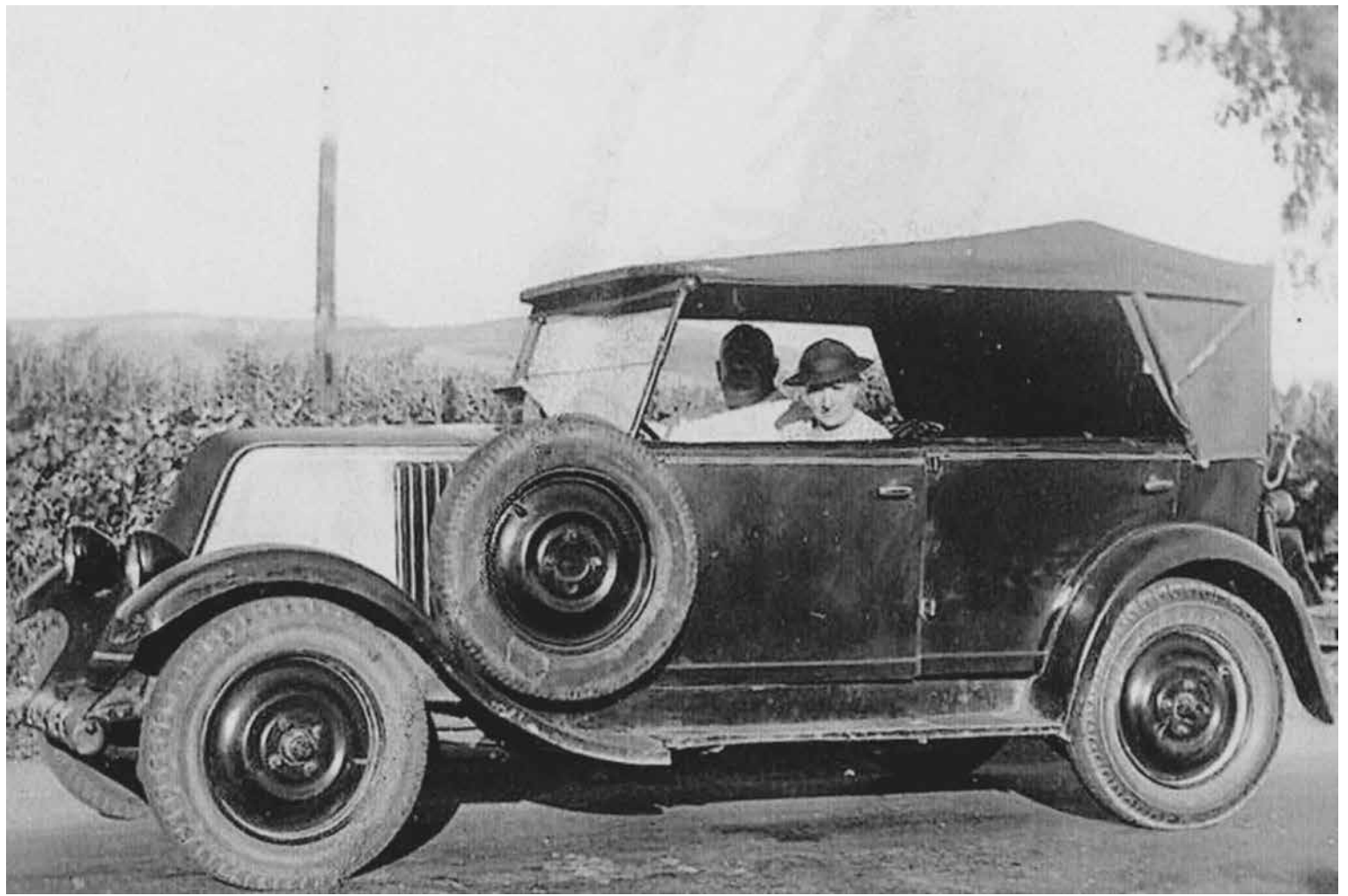
Hors texte : Curieusement, de manière totalement inattendue, cette histoire eut une suite en 2016. Contacté par un historien du CNRS d'Aix en Provence qui souhaitait écrire l'histoire de cette ferme construite sur des terres confisquées par la France, suite à la révolte du pays kabyle en 1871, j'ai pu brièvement retrouver Toutouche qui hélas vivait ses derniers jours suite à un cancer du foie. A l'heure où j'apporte une dernière retouche au présent texte, (juin 2018), je suis toujours en rapport avec sa fille Nora Adjal : Poétesse, éditrice, productrice, etc.

Malgré plusieurs invitations, j'ai toujours refusé de retourner en Algérie car, malgré moi, je me mettrais d'une manière totalement indépendante de ma volonté, à la recherche d'un passé fantôme... Je préfère vivre avec mes souvenirs.

Interview de Nora Adjal par Sthem Ammour :

.La promotion de la littérature chez l'enfant peine à décoller. Les livres Jeunesse restent rares ou chers

La lecture et l'ouverture sur la culture universelle s'acquièrent dès le plus jeune âge. De nos jours, face à la féroce concurrence des nouvelles technologies, à l'instar du DVD, d'Internet et même de la tablette électronique, initier l'enfant au plaisir de la culture est une tâche de plus en plus ardue. De plus, l'accent est plus mis sur les livres parascolaires que sur le livre de contes ou de la littérature jeunesse. Mais, malgré cette rude concurrence, de plus en plus de maisons d'édition algériennes et étrangères s'attèlent à offrir des ouvrages qui permettent une plus grande ouverture d'esprit. Parmi elles, les Editions Nounou, dont le souci est justement l'ouverture d'esprit de l'enfant par l'initiation à la culture universelle et à la découverte de son patrimoine. Nora Adjal, directrice de la maison d'édition, confie qu'«aujourd'hui, la société algérienne est en train de transformer les enfants en technocrates négligeant le côté culturel et artistique. La plupart des universitaires n'ont aucune culture générale et ignorent même souvent leur propre culture. Le combat des Editions Nounou est de sensibiliser les enfants aux arts et à la culture universelle, car nous considérons que c'est là un aspect important dans l'éveil de l'enfant et son épanouissement. Ce n'est qu'en développant la fibre culturelle de la jeune génération que nous pouvons construire une société humaniste et ouverte d'esprit». Parmi les ouvrages présentés on trouve les Grands musiciens de Nora Adjal et Aberrahmane Amalou. L'ouvrage en arabe et en ٢٠١١ au stand des Editions Nounou au Sila français présente d'une manière accessible la biographie et le style de sept grands compositeurs, à l'instar de Vivaldi, Berlioz ou Bartók. Cette présentation est enrichie d'un lexique, d'un quiz. Un CD audio réalisé par le compositeur et poète Amalou accompagne l'ouvrage biographique. Dans le même esprit, les éditions Nounou avaient déjà publié les grands peintres universels et publieront bientôt un ouvrage sur les grands écrivains algériens. On peut également trouver des livrets de partitions musicales destinés aux enfants, publiés aussi par Nounou. Dans la même veine, les Editions Tudmont Algérie offrent une large gamme de livres de contes universels et modernes. Même si les prix sont élevés, l'avantage est le savant mariage entre l'écriture et l'aspect ludique des ouvrages. De plus, ces livres sont accompagnés de livrets d'autocollants et/ou de CD .de musique



▲ *Les grand-parents Séchet*

▼ *Le stand de Nora Adjal à une exposition de livres (photo M. Hacène)*



Opération dans le secteur de Dra-El-Mizan

Début mai 1959, le commandement nous envoya une nouvelle fois en Kabylie. La région de Dra-El-Mizan nous fut octroyée comme terrain de chasse. Un après-midi, alors que nous désespérions de trouver la katiba qui grenouillait dans le secteur et que nous attendions l'ordre de retourner à nos camions, nous aperçûmes soudain, à environ 400 mètres de nous, sur l'autre rive d'un cours d'eau que nous surplombions légèrement, une troupe qui sortait d'un bois. Elle s'apprêtait à traverser une grande prairie découverte. Il y avait bien une centaine d'hommes, fortement armés, qui évoluaient tranquillement en ordre dispersé.

L'idée première fut qu'il s'agissait de Harkis retournant à leur base, mais bien vite leur attitude parut suspecte, de plus l'armement, observé à la jumelle, ne correspondait pas à celui dont nos forces étaient dotées. Nous étions en présence de la katiba recherchée ! Nos AA 52 rapidement mises en batterie ouvrirent le feu. En qualité de chargeur, j'accrochais les bandes qui défilaient les unes après les autres.

En face, c'était la panique, les fells pivotèrent d'un quart de tour et partirent en courant afin de trouver abri dans le massif boisé qui était au-dessus d'eux. Deux *Corsair* de l'aéronavale qui cerclaient sur la zone furent rapidement sur les lieux, ils larguèrent chacun leurs *bidons spéciaux*, (terme désignant de façon pudique les bidons de napalm). Un héliportage un peu tardif s'organisa au profit d'une unité de Légion, afin de couper la route des fuyards. Beaucoup d'entre eux, sinon une majorité, avaient déjà basculé de l'autre côté de la crête boisée et s'étaient dissous dans la nature. Nous traversâmes l'oued et le ratissage commença. Il y avait des morts, il y avait des blessés.

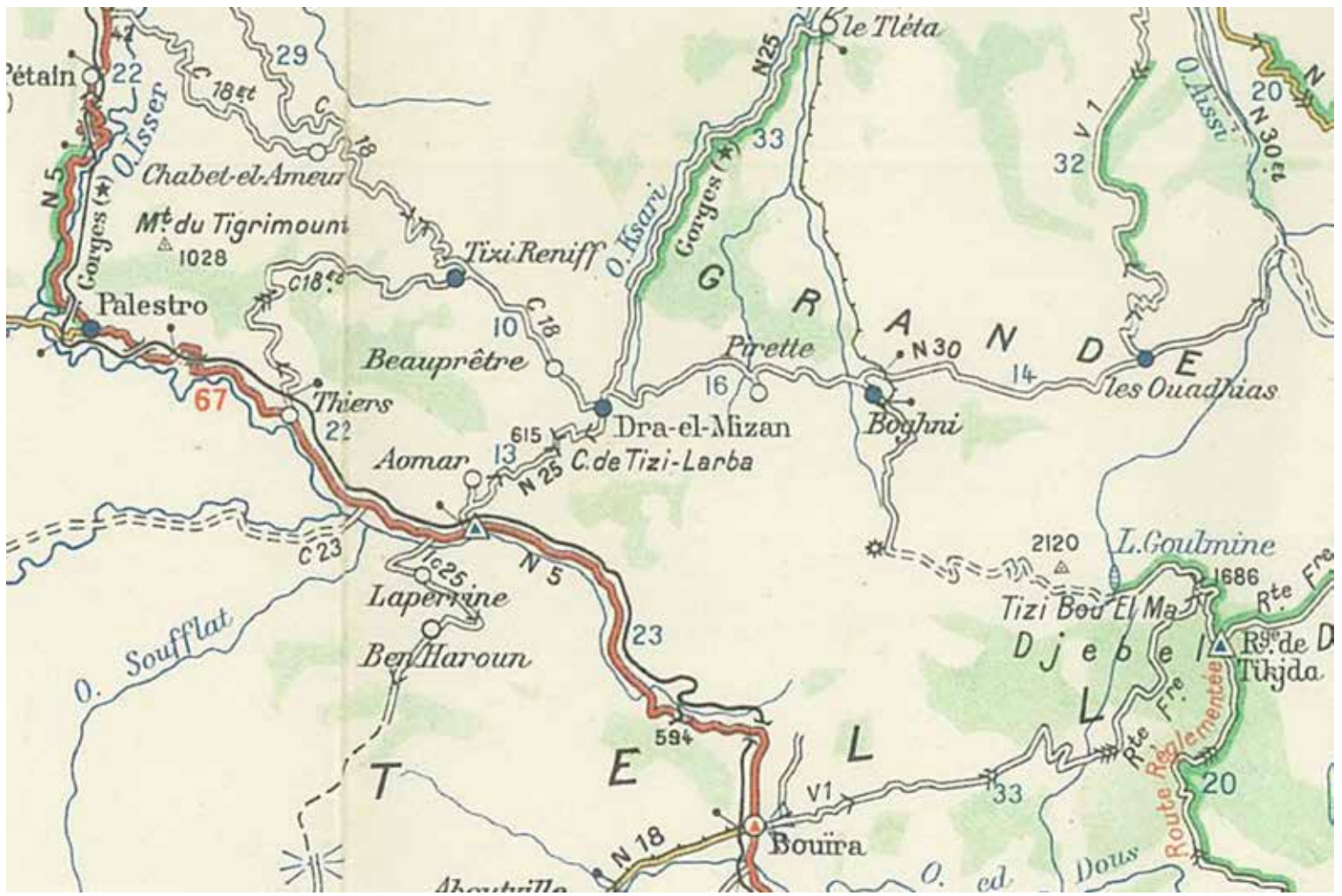
Alors que nous faisons une courte halte au pied d'un arbre, Beltra dit *L'Oranais*, levant les yeux pour je ne sais quelle raison, croisa le regard d'un fell qui, espérant échapper à notre fouille, croyait avoir trouvé refuge au creux d'une fourche. Par réflexe, notre camarade envoya une rafale de pistolet-mitrailleur qui n'eut pour résultat que la chute de quelques branches. L'homme hurla et jeta son fusil puis, en tremblant, il descendit de son perchoir. La fouille continua. Un blessé, salement touché au ventre, me regarda et à mon grand étonnement me dit avec peine :

— *Toi je te connais, tu viens souvent à Blida, c'est là-bas que je t'ai vu ! Tu vois, la chance aujourd'hui m'a quitté, c'est la deuxième fois que je suis blessé, mais ce coup ci je pense que c'est foutu.*

L'homme souleva légèrement sa veste de treillis et découvrit à côté des impacts de pistolet mitrailleur qui venaient de le neutraliser, une longue cicatrice blanche qui lui barrait le ventre.

— *Tu vois, c'est un souvenir d'Indochine !*

Si ce gars m'avait souvent vu à Blida, il était certain que moi aussi je l'avais croisé. Compte tenu que je ne demeurais pas dans cette ville à titre permanent et qu'avec mes parents nous y venions à peu près une fois par mois, mes sorties dans les rues de la cité n'étaient pas si fréquentes que cela. J'en conclus donc qu'il pouvait s'agir d'un boutiquier. Longtemps, cette question est restée sans réponse. Cependant aujourd'hui, c'est-à-dire environ soixante ans après cette curieuse mais dramatique rencontre, je me demande s'il ne s'agit pas du commerçant qui nous accueillait, mon cousin André Bonnery et moi, quand notre grand-mère nous octroyait un petit billet. Nous nous précipitions aussitôt chez le pâtissier arabe établi non loin du marché couvert. Émerveillés par l'abondance, nous opérions un vaste choix parmi toutes les merveilles présentées dans sa vitrine. Avant de saisir la friandise désignée, le vendeur chassait d'un négligent revers de main les guêpes et les abeilles qui avant nous se régalaient du miel qui la recouvrait. Soigneusement, il déposait le gâteau sur une plaque de carton, se léchait les doigts rendus gluants par le nectar et



▲ La région de Dra-el-Mizan

▼ Napalm dans la région de Dra-el-Mizan



recommençait l'opération. Quand la plaquette était pleine, il en posait une autre sur la première couche et continuait ainsi jusqu'à ce que nous jugions que la quantité, plus que suffisante, risquait de nous entraîner à connaître quelques désagréables nausées, alors avec un sourire complice il enveloppait le tout dans un papier journal dont il relevait soigneusement les coins pour en faire une sorte de panier. Une ficelle de chanvre nouée artistiquement tenait l'ensemble.

De retour à la villa, nous nous installions le plus confortablement possible, soit dans la cave, soit au fond du jardin, assis sur la petite cabine abritant le compteur à gaz. Nous débouchions notre bouteille de *Sélécto*, sorte de limonade parfumée à la pomme achetée chez le Mozabite qui tenait boutique à proximité et là, oublieux de tout souci, nous nous abandonnions aux joies de la gourmandise.

Il me demanda à boire à ma gourde. Je refusais, non parce qu'il était un ennemi, mais beaucoup plus simplement pour tenter de lui sauver la vie. J'avais lu que, donner à boire à un individu blessé au système digestif, revenait à le condamner immédiatement à mort. Je souhaitais que ce type-là puisse vivre et j'espérais un miracle. Il n'y eut pas de miracle. Probablement victime d'une hémorragie interne, il expira dans les instants qui suivirent. Finalement, je me reprochais mon refus, il n'avait servi à rien et j'aurais pu lui adoucir ses derniers instants.

Que répondre, que faire en de pareilles situations ? Rien ! Malheureusement pour lui, malheureusement pour moi aussi. C'était la guerre et il avait perdu la partie en ce bel après-midi de printemps. Trop salement touché, notre toubib n'aurait certainement rien pu faire pour le tirer de là et un hélicoptère vers un hôpital n'était guère envisageable alors que le secteur était encore loin d'être sécurisé.

Mon souhait le plus profond, qui en réalité était un rêve un peu fou, aurait consisté quand la paix serait définitivement revenue, pouvoir me retrouver avec ce type, à la terrasse d'un bistrot de Blida, devant une limonade et pouvoir ensemble évoquer nos souffrances et parler franchement de l'incompréhension qui avait généré cette violence réciproque.

Le drame dans ce conflit fut que des hommes fort respectables à l'image de ce pauvre gars (j'exclus les terroristes qui en vérité ne sont que des lâches) et de gens comme nous, combattions apparemment pour des buts opposés. En réalité nous étions beaucoup plus proches que nous le pensions. C'était seulement la politique du chef de l'Etat qui en était la cause. Il refusait d'écouter les combattants que nous affrontions sur le territoire de l'Algérie. Il avait l'espoir de discuter avec les membres du GPRA qui eux vivaient hors des frontières et ne risquaient pas leur peau quotidiennement. Mais voilà, ces types étaient avant tout des politiciens et non pas des combattants et notre général président de la République méprisait les hommes de terrain. L'affaire Si Salah, en sera le bien triste exemple.

Il est fort regrettable que toutes les tractations en vue d'une paix n'aient été menées que par des hommes politiques, qui se foutaient complètement de la terre d'Algérie mais voulaient avant tout privilégier leur carrière et s'assurer de leur gamelle de soupe quotidienne octroyée généreusement par la République. Un rapport direct entre combattants soumis aux mêmes rigueurs, aux mêmes risques, aurait fait avancer les choses et aurait épargné nombre de vies. Cela ne s'est pas fait. Il est probable que la bonne odeur du pétrole saharien, ait été la cause de tant de malheurs, de tant d'incompréhensions, de tant de trahisons, de tant de bassesses. Si le sous-sol de l'Algérie, n'avait produit que de l'eau gazeuse, l'Algérie serait selon toute probabilité, encore rattachée à la France. Le ratissage se poursuivit avec sa quête macabre et la récupération d'armes. Des corps racornis, noircis indiquaient la précision du largage des deux avions de l'Aéronavale. Soudain, devant nous deux hommes se levèrent de derrière des buissons, les mains bien en évidence au-dessus

de la tête. Ils affirmèrent qu'ils étaient militaires et qu'ils avaient été enlevés par les hommes de la katiba, ils étaient des nôtres et nous remerciaient de les avoir délivrés. Leur déclaration nous parut des plus suspectes, d'autant qu'ils n'avaient aucune apparence de prisonniers.

Pourquoi étaient-ils restés cachés jusqu'au dernier moment, au lieu de venir à nous en profitant de la débandade que nous avons provoquée.

En réalité très vite par radio, l'officier de renseignements nous apprit que nous avions affaire à deux déserteurs d'un régiment basé sur la région d'Aumale ou de Bouira. Non contents d'avoir volé des armes au profit de la rébellion, ils avaient tué, avant de désertir durant une nuit, quelques appelés européens qui confiants dormaient paisiblement.

Finalement, c'était des lâches qui fuyaient leurs responsabilités et leurs convictions. Ils nous jurèrent que dorénavant ils resteraient fidèles à la France si nous les engageons au nombre de nos Harkis. Nous avons envie de les abattre sur le champ pour leur trahison et leur lâcheté. Ils furent acheminés, dès l'opération finie, vers le PC de leur régiment d'origine.



Armes récupérées dans la région de Dra-el-Mizan

Commando zonal



Claude Rosa, tué le 11 mai 1959

Dans les semaines suivantes nous fûmes confrontés à de légers accrochages, dont l'un, dans la région de Bordj-Menaïel / Les-Is-sers, coûta la vie à Claude Rosa qui était Algérois ou Oranais, je n'en ai plus souvenir. Il avait accompli ses classes à Pau en même temps que moi. Nous y partagions la même chambrée. Ce jour là, le 11 mai 1959, nous étions tombés sur un commando local fort d'une quinzaine de types armés en majorité de pistolets-mitrailleurs : Des MAT 49 et des MP 40 *Schmeisser*, arme bien connue qui équipait la Wehrmacht durant la seconde guerre mondiale.

Arrivé au fond d'une petite vallée encaissée dans laquelle coulait un clair ruisseau de quelques mètres de largeur, Rosa ne vit pas un fellagha bien planqué dans un creux qui s'ouvrait dans la paroi de la berge et que camouflaient les racines d'un arbre. Il encaissa une rafale et s'écroula, mort, dans le cours d'eau.

Les tirs se concentrèrent aussitôt sur l'adversaire qui à son tour tomba de sa cachette, juste à coté de notre camarade.

Je n'oublierai jamais la vision de cette eau rougie par le sang qui s'y déversait et qui emplissait totalement le lit du cours d'eau. Claude Rosa fut enveloppé avec toute la douceur voulue dans sa toile de tente individuelle fixée sur deux branches fraîchement coupées utilisées en guise de brancard. Tout au long de notre marche, l'un de ses bras pendait en ballottant, comme si notre ami voulait nous adresser un dernier et long Adieu.

Curieusement, cet accrochage est en relation avec la ferme que gérait mon grand-père aux Issers. Mes grands-parents étaient partis de cette ferme vers 1942 pour prendre une autre gérance dans le secteur d'El-Affroun. Un couple les avait remplacés : Monsieur et Madame Roma. Or, vers 1957, Madame Roma qui étendait son linge dans la cour de l'exploitation fut abattue par deux membres d'un commando zonal armés de pistolets-mitrailleurs. Malgré les recherches menées depuis ce triste événement par la Gendarmerie et par de multiples autres unités, le groupe de fellaghas semblait s'être évaporé dans la nature. Ce fut le 1^{er} RCP et plus précisément l'Escadron qui le débusqua environ deux ans après le crime.

Les cantonnières volontaires

Fin mai 1959, la fatigue commençait à se faire sentir. Nous trouvions la montagne très belle, mais sur une carte postale en couleur. Nous en connaissions le danger, mais c'était notre boulot. Le plus dur étaient les dénivelés à franchir au quotidien. Les descentes semblaient moins pénibles mais avec le barda sur le dos, nos muscles devaient exercer une certaine retenue afin de ne pas dévaler et généralement, au cours de la nuit suivante, nous étions victimes de fortes crampes.

Parfois aussi, quand nous apercevions bien haut au-dessus de nous, la crête du piton sur lequel il fallait s'installer, nous regrettions de ne pas monter nos opérations dans la Mitidja. Un jour, au foyer de Tizi-Orly, un pilote de T-6 en parlant des pitons employait le mot *pavé*. Comme quoi l'échelle du terrain est variable selon le mode de transport employé.

Après bien de jours de crapahut, la récompense était en vue. Nos camions nous attendaient, sagement rangés tout au long d'une piste relativement étroite. Ce convoi signifiait : Retour à Aïn Taya et *bronzing* sur la plage. Nous embarquâmes, joyeux et décontractés : A nous le réconfort ! Nos véhicules parcoururent une poignée de kilomètres et soudain s'arrêtèrent. La cause de cet arrêt inattendu finit par arriver à notre niveau : *La route est coupée, un ponceau a été détruit.*

Effectivement, un ponceau enjambant un filet d'eau venait d'être saboté. Ces trois mètres de voie manquante nous privaient de la liberté entrevue. Nous n'allions pas faire appel au Génie, il était déjà tard et, au mieux, la réparation ne serait terminée que le lendemain en cours de journée.

Un groupe de mechtas s'étalait à cent mètres de là. Bizard donna l'ordre à deux pelotons d'investir les habitations et de ramener les hommes et les femmes. Le travail fut amplement facilité, les femmes s'étaient d'elles-mêmes regroupées, quant aux hommes, ils brillaient par leur absence.

Un Harki fut désigné *chef de chantier*. Il répartit la main d'œuvre en un long cordon qui partait d'une ravine empierrée jusqu'à notre point de coupure puis il donna l'ordre de faire passer les grosses caillasses de main en main jusqu'à comblement du trou. Sachant que tout ce monde réquisitionné ne retrouverait le repos que quand le travail serait terminé. Pas avant !

Trois heures après, nous rembarquions dans nos Simca. La voie était à nouveau roulante.

▼ *Les femmes cantonnières*



La mitrailleuse AA 52

Ce fut à cette époque, me semble-t-il qu'il fallut rendre nos bérets camouflés type *Gurkha* pour recevoir en échange la fameuse casquette *Bigeard*. Pratiquement ce renouvellement vestimentaire coïncida avec mon changement de situation au sein de l'équipe *Pièce*. Dès mon arrivée, j'étais *pourvoyeur*, rôle pas très glorieux consistant à transporter dans sa musette plusieurs bandes de cinquante cartouches. Après cela, j'étais passé *chargeur*. En temps ordinaire, le *chargeur* est allongé à côté du *tireur* qu'il doit remplacer en d'indisponibilité de celui-ci et il doit veiller à éviter tout incident de tir. Les cartouches, au cours du transport, avaient tendance à se déclipser des maillons. Il fallait les remettre en place afin qu'elles se présentent bien à l'entrée de la chambre. Il lui revenait d'accrocher les bandes les unes aux autres en cas de tir continu. Une bande, soit cinquante cartouches, est vite avalée par un engin d'une cadence de tir d'environ 600 coups par minute. Je reçus donc la AA 52 en qualité de *tireur*. Ce poste me convenant parfaitement, je le conserverai jusqu'à ma libération, soit seize mois de crapahut avec ce magnifique engin sur l'épaule. C'était une très belle arme, facile d'entretien. Elle s'avérait très fiable. Durant des mois, je n'ai jamais connu d'incidents de tir. Elle présentait cependant un inconvénient mineur : Cette arme collective était un peu pesante, d'autant plus qu'il avait un choix entre deux versions de canons et la mienne était équipée du canon le plus lourd.

En effet, nous avions le choix entre :

- Canon version fusil-mitrailleur. Il était cylindrique, donc plus léger, mais offrait, paraît-il, moins de puissance et moins de précision. Il avait également l'inconvénient de chauffer rapidement, ce qui obligeait certaines unités à se munir d'un canon de rechange.

- Canon version mitrailleuse. De forme tronconique, il était un peu plus lourd que le précédent, mais avait plus de puissance et de précision et mettait plus de temps à chauffer.

Au poids de l'arme, il convenait d'ajouter :

Le poids d'une bande de 50 cartouches, roulée autour de la culasse. Le poids d'une bande du même nombre de cartouches qui ceinturait la taille et se bouclait en reliant les deux extrémités au moyen d'un gros élastique de rappel de parachute et le poids d'une bande, déposée en réserve dans la musette. L'ensemble, arme plus cartouches, pesait environ 12 kg. Plus le pistolet MAC 50. Tout cela faisait bien lourd et je le ressens toujours soixante années après un saut d'entraînement effectué à Philippeville afin d'aller saluer nos amis qui se retranchaient derrière la frontière tunisienne.

A cet armement déjà conséquent complété par quelques grenades, il ne fallait pas oublier le kit complet comprenant : Le poids du bonhomme et de ses deux parachutes. Les deux jours de vivres. Les deux gourdes de flotte. Les objets personnels (change et minimum nécessaire de toilette) et l'habillement dont les bottes de saut.

Je peux garantir que tout cela était très pesant et se ressentait lors de la prise de contact avec la planète, surtout si le terrain n'était pas très souple et qu'un léger vent de travers soufflait sur la DZ. Lors des sauts, la AA 52 ne bénéficiait pas d'un *leg-bag*. Elle se scindait en deux parties. Canon + bipied et culasse + crosse. Le tout prenait place dans une housse de grosse toile qui se plaçait sous le ventral.

Quant au MAC 50, il était nécessaire de modifier son étui de toile verte accroché au ceinturon. J'avais remarqué qu'il était impossible de dégainer l'arme rapidement quand elle était enfoncée dans un étui neuf. Celui-ci serrait trop et ne permettait pas à la main d'entrer et de se saisir de la crosse de l'arme. Aussi, par prudence, mais contre toutes les règles édictées par le Service du

Matériel, j'avais savamment modifié, au poignard, le fameux étui dans sa partie supérieure en l'amputant d'une grande partie de sa matière en coupant la partie haute en biais, de manière à laisser la crosse et l'arrière de la culasse à l'air libre. Par précaution cependant, à l'image de ce que faisaient d'autres camarades afin d'éviter toute perte, j'avais ficelé l'extrémité d'une suspente à l'anneau de crosse, en laissant assez de longueur pour faire une large boucle en forme de nœud coulant qui entourait mon cou. Le nœud coulant par lui-même, se situant environ à hauteur du nombril. Avec un tel système, je ne pouvais pas égarer mon arme dans la traversée de quelques broussailles et j'étais capable de dégainer encore plus vite que ne le faisait *Lucky Luke* quand il était en superforme.

Etant bon tireur, la AA 52 m'étonnait favorablement par la précision de son tir. C'était une très belle arme et je l'appréciais. A l'entraînement, nous déposions un bidon de deux litres d'huile (vide) et avec deux AA 52, le jeu consistait à le faire rouler, sans qu'il ne s'arrête.



▲ La mitrailleuse AA 52 ▼ Une partie de l'effectif d'Orange 3 (indicatif Charlie) : Weoff (MAS 51 sur l'épaule), Woloczyn (derrière Wehoff), Juclas (accroupi), Laffaille (PM), René Sauvage (AA 52 sur l'épaule), Citernes (fusil repose au sol) et Beltra (poste radio PRC 10)



Le colon faisait-il payer l'eau de son puits ?

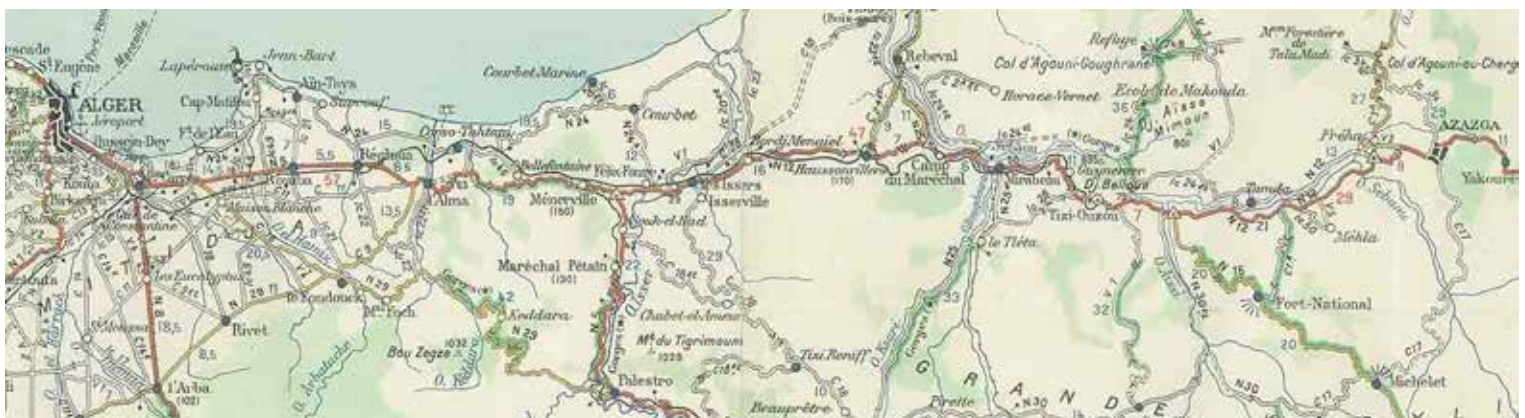
Grenouillant dans le secteur de Kabylie, l'Escadron s'était installé dans une ferme des Issers. Elle était située sur la partie gauche de la route reliant Isserville à Menerville, à un kilomètre environ de la sortie d'Isserville.

Ce lieu nous servait provisoirement de base avancée. Nous avions pour abri l'immense cave constituée d'un bâtiment recouvert d'un toit de tuiles. Afin de bénéficier d'une constante aération, il ne comportait pas de murs latéraux sur la partie que l'on pourrait considérer correspondre au premier étage, aussi la charpente, constituée d'imposantes poutres, reposait sur des piliers maçonnés. A ce niveau, sur un double alignement, se présentaient les tampons des cuves par lesquels s'opérait le remplissage avec les jus et les moûts à l'époque des vendanges. Chacune de ces fermetures était constituée d'un lourd couvercle de fonte ou de béton de forme circulaire. Au rez-de-chaussée, courait un couloir central au long duquel se situaient de part et d'autre les parties inférieures de ces fameuses cuves. Sur la partie basse de chacune d'entre elles, une trappe de fonte totalement hermétique grâce à un épais joint, permettait à un homme d'accéder à l'intérieur, afin de pouvoir, quand la cuve était vide, procéder à son nettoyage en la lavant à grande eau. De plus, chacune de ces trappes était être munie d'un robinet permettant une éventuelle dégustation. Mais chacun de ces robinets de trappe était condamné par mesure de sécurité afin il ne puisse s'ouvrir accidentellement. En ce cas, tout le contenu de ladite cuve se serait écoulé relativement rapidement.

Le propriétaire résidait sur le site et tous les matins il livrait aux cuisines deux bidons de lait pour notre petit déjeuner, il le faisait gratuitement, gracieusement par simple générosité envers nous. Un jour pourtant, il se fit gentiment réprimander par notre commandant d'Escadron, le capitaine Bizard. Ce brave homme avait eu la malencontreuse idée de débloquent à notre intention, au bas de l'une des cuves, l'un de ces robinets de trappe permettant d'emplier facilement et directement les gourdes. Il avait bricolé cette installation de fortune en neutralisant la commande du fameux robinet. Cela permettait de remplir rapidement tout récipient présenté à son aplomb. Bien entendu, il n'avait rien à voir avec la commande de haut débit destinée uniquement au transvasement dans les camions-citernes.

Son vin était paraît-il excellent, frais et un peu sucré. Ce qui devait arriver, arriva, et nombre de camarades, le soir venu, manifestaient une inaptitude certaine à toutes formes de combat. Le robinet fut donc condamné sur demande pressante de notre capitaine. Mais le lendemain, sans doute par mégarde ou par distraction, le *vilain colon* oublia devant nos sacs, et juste sur une cuve dont le couvercle comportait une légère ouverture, un long mais fin tuyau de caoutchouc qui, comble de hasard, permettait de siphonner le précieux liquide.

C'est pour cette raison, que je recadre systématiquement de manière violente l'abruti qui ose me raconter l'histoire à dormir debout du colon qui faisait payer l'eau de son puits aux militaires.



René Poulain

Le 26 mai 1959, un autre camarade fut tué. Il était d'Algérie, il habitait l'Alma, petite ville ou gros village situé à une quarantaine de kilomètres à l'est d'Alger.

Durant cette journée de crapahut qui se situait dans les Beni-Khalifoun, secteur de Palestro, nous avons connu de brefs et multiples engagements contre des adversaires peu nombreux. Un camarade de notre 3^{ème} Peloton reçut des plombs de fusil de chasse dans l'épaule. Par bonheur, Maréchal, le tireur à la AA 52 du 2^{ème} Peloton, aperçut le fellagha qui s'enfuyait. Faute de temps, il lui était impossible de mettre son fusil-mitrailleur en batterie. Comme au bon vieux temps du Far-West, il dégaina son MAC 50 et tira, éliminant ainsi définitivement le tireur isolé.

Le soir venu, le capitaine Bizard, demanda qu'une embuscade soit organisée à quelque distance du lieu nous servant de bivouac. René Poulain, accompagné de trois ou quatre camarades, partit dans la nuit. Hélas, ce fut l'inverse qui se produisit, le groupe paraissait être attendu. Seul René Poulain fut touché d'une décharge de fusil de chasse dans le ventre. Transporté d'abord à dos d'homme, il fut chargé dans une ambulance et mourut dans ce véhicule qui le conduisait vers l'hôpital. Il fut enterré à l'Alma.

Ses restes sont toujours sur la terre d'Algérie, probablement dispersés aux quatre vents, fussent-ils ceux de l'Histoire.



René Poulain, né le 23 août 1938 en Algérie, tué le 26 mai 1959

Hôpital de Bordj-Ménaiel

Un matin vers la fin mai, je fus saisi d'une forte fièvre, de frissons, de sueurs et d'un tas d'autres signes indiquant que j'étais victime d'une forte crise de paludisme. Par bonheur, nous ne nous trouvions pas en pleine nature, mais encore dans l'agréable ferme des Issers, ce qui évita un héliportage. Je fus amené en jeep, à moitié dans le cirage, à l'hôpital militaire le plus proche, en l'occurrence celui de Bordj-Ménaiel. Ma AA 52 fut confiée à Mostefai, j'héritai en échange de son pistolet-mitrailleur que j'accrochai par la bretelle à la tête de mon lit, avec mon ceinturon sur lequel était fixés le poignard, la gourde, les sacoches de toile contenant les chargeurs du PM qui m'avait été prêté, ainsi que les brêlages de maintien supportant le paquet de pansements individuels, une grenade quadrillée américaine MK 2, ainsi qu'une grenade au phosphore. Je sombrai dans le néant, sans doute durant plusieurs heures, tremblant de froid, tout en transpirant abondamment. Quand enfin j'émergeai de ma semi-inconscience, je vis plusieurs gars, revêtu du somptueux pyjama que fournissait l'armée, qui observaient avec une immense curiosité mon attirail. Bien entendu, ce matériel les intéressait et les intriguait aussi. Les malheureux n'avaient jamais vu d'aussi près, notre équipement de combat. Ecarquillant les yeux, ils découvraient dans la réalité ce qu'ils n'avaient probablement vu qu'en image, notamment ces types de grenades qui n'équipaient sans doute pas toutes les unités. Certes, c'étaient de braves types qui avaient eu la malchance d'être versés dans des régiments bien souvent commandés par un encadrement laissant à désirer et c'était sûrement pour cela qu'ils avaient trop tendance à gueuler *La quille !* Ils nous enviaient en secret et nous jalouaient sûrement. Tout comme eux, nous étions des appelés. Nous, par complexe de supériorité, nous les méprisions à cause de leur attitude de bidasse, à cause de leur laisser-aller, à cause de leur inaptitude au combat, à cause de tout un tas d'autres bons motifs. Mais à bien y réfléchir, c'étaient des types comme nous qui, bien pris, bien encadrés et bien entraînés auraient pu être des nôtres ou au pire, de bons combattants. Finalement, ils étaient les premières victimes du laxisme subi et probablement librement consenti par nos dirigeants. Les fellas s'attaquaient à eux de préférence, car ils avaient plus de chance de s'en tirer sans casse. Finalement les troupes d'élite couraient moins de risques que ces pauvres gars commandés souvent par des incapables et dépourvus des moyens appropriés pour mener efficacement cette guerre qui cachait son nom. J'appris, au cours de nos discussions, que la plupart d'entre eux n'avaient trouvé que ce moyen pour se planquer durant quelques jours et passer quelques nuits en toute quiétude, sans craindre une trahison ou une attaque de poste. Ils n'étaient en rien, blâmables !

Quelques camarades vinrent me rendre visite à l'hôpital. J'appris par eux que pendant que j'étais aux petits soins dans mon lit, l'Escadron avait durement accroché une bande. Mostefai, mon remplaçant au FM, avait été victime d'une balle qui lui avait fait éclater un rein. Blessure si grave qu'il venait de recevoir, sur son lit d'hôpital, une citation avec palme et la Médaille Militaire avant d'être évacué sur le Val-de-Grâce. Décidément, est-ce que de là-haut quelqu'un veillait sur moi, car, sans cette maudite crise de paludisme, c'est moi qui aurais dû être allongé derrière la AA 52. Trois autres camarades avaient été blessés dont le sergent Cadet qui avait eu une jambe explosée sous l'impact d'une balle et qu'il avait fallu amputer. Malheureusement, en plus de ces dégâts, deux autres amis avaient trouvé la mort. Le terrain étant extrêmement touffu, ils n'avaient pas pu tirer les premiers au cours du ratissage. L'ennemi, utilisant le camouflage que lui offrait la nature, avait attendu qu'ils soient à leur portée. Ce fut d'abord André Lacassy qui tomba, il appartenait au 4^{ème} peloton, quelques minutes après ce fut au tour de Serge Legrand du 1^{er} Peloton.

Grâce au traitement reçu, je me remis rapidement. Le médecin, un jeune lieutenant appelé avec lequel j'avais sympathisé, me ramena lui-même dans sa jeep à la base avancée des Issers.



▲ *Borj-Menaïel*
▼ *André Lacassy et Serge Legrand, tués le 28 mai 1959*



Minouche

A ma grande surprise, alors que je rangeais mes affaires, et que je m'apprêtais à nettoyer mon arme, une femme à l'âge indéfinissable que j'estimais à environ une quarantaine d'années, vint me dire bonjour et tout familièrement s'assit à mes cotés.



Mlle Rosset «Minouche»

Elle était revêtue de notre tenue camouflée et portait un béret rouge sur lequel figuraient deux macarons : Celui des Parachutistes coloniaux et celui des Parachutistes métropolitains. Elle se présenta sous le nom de *Minouche*. Elle m'apprit qu'elle était une sorte d'assistante sociale attachée à la 10^{ème} DP (Division Parachutiste) et qu'elle avait pour mission de se déplacer sur les zones opérationnelles afin de visiter l'ensemble des régiments dépendant de ladite division dans le but de pouvoir éventuellement intervenir au profit des hommes ou de leur famille en cas de difficultés de toutes natures. Elle me parla longuement de l'Indochine qui fut sa première affectation en qualité d'ambulancière dès 1948. Elle évoqua la dureté des combats en des lieux isolés, elle s'apitoya sur les blessés portés sur des brancards de fortune pendant des heures, voire des jours, de marche à travers les pistes de montagne, l'hélicoptère étant à l'époque un engin pratiquement inconnu. Elle me confia la détresse qu'elle avait ressentie en quittant définitivement l'Asie fin 1955 pour une nouvelle affectation au sein du Service de l'Action Sociale de la délégation d'Alger. Elle me fit aussi part du sentiment d'amertume qu'elle ressentit, quand il lui fallut plier bagages avec les régiments paras qui tenaient Suez.

En riant, elle me précisa aussi, qu'elle abandonnait le béret rouge au profit du béret vert, lors des visites qu'elle rendait à nos amis du 1^{er} REP (Régiment Etranger Parachutiste).

Après plus d'une heure de discussion à bâtons rompus, elle s'enquit de mes projets lors de mon retour à la vie civile et me souhaita bonne chance, puis elle se prépara à partir pour rejoindre une autre compagnie du Régiment. Je la saluai au moment où elle grimpait dans sa jeep. Avec un gentil sourire elle me dit :

— *Ne t'embête pas mon gars, tu me dis : Au revoir Minouche et ça me suffit, moi tu sais, les hon-neurs...*

L'attitude de cette petite bonne femme m'avait frappé, elle se baladait seule, sans protection, dans les zones opérationnelles, c'est-à-dire dans les zones les plus pourries, les plus dangereuses. Je ne savais même pas si elle était armée. C'était une sacrée fille qui aurait pu donner des leçons

de courage à beaucoup de ceux qui servaient en Algérie et *roulaient les mécaniques*. Quand j'écris le pronom *Ceux*, je pense aux nombreux planqués des états-majors qui s'attribuaient des citations, alors qu'ils ne bougeaient pas de leur bureau, et qui se baladaient en treillis dans les rues d'Alger, pistolet au ceinturon, sans probablement savoir comment celui-ci fonctionnait. Je pense à *Ceux* qui ne désiraient plus sauter soit par peur, soit par inaptitude, mais qui néanmoins souhaitaient conserver le bénéfice du versement de la *solde à l'air*, c'est-à-dire la substantielle prime mensuelle versée à tout Para ayant accompli un minimum de sauts par an. Pour cela, il n'y avait rien de plus simple. Avec certaines complicités, leur nom était inscrit sur le manifeste d'embarquement à la place de celui de l'un des gars qui allait effectuer un saut. C'est sans doute à cause de cela que sur mon carnet deux sauts ne sont pas enregistrés. Nombreux étaient mes camarades victimes de cette arnaque.

Par la suite, je revis *Minouche* une ou deux fois de loin, sans avoir le loisir de lui parler, puis la politique fit que nous nous éloignâmes à tout jamais d'Alger.

Dans le journal *Le Combattant* n° 289, j'ai découvert un article qui lui était consacré, malheureusement il annonçait son décès survenu le 20 février 2007 à Mane, dans les Alpes de Haute-Provence. *Minouche* était entrée dans sa centième année. Je pus en déduire que lors de notre rencontre dans la ferme des Issers, elle avait déjà cinquante-deux ans, mais elle ne les paraissait pas. Dans ce même numéro, je pu relever des textes ou hommages touchants la concernant.

L'hommage du médecin commandant Grauwin, le chirurgien qui accomplit des miracles à Dien-Bien-Phu : *C'est Minouche, l'ambulancière qui laisse sa solde dans la poche des gars qu'elle véhicule. Du nord au sud, de l'est à l'ouest du Tonkin et de la Cochinchine, on la connaît, on l'aime. Un jour, à Bui-Chu, le téléphone annonce des blessés graves dans un poste de brousse, à sept kilomètres de là, c'était à peine l'aurore, la route n'était pas ouverte. Dédaignant toutes les consignes, Minouche saute dans son véhicule, elle fonce seule, c'est elle qui ouvrit la route.*

L'hommage d'un Parachutiste : *Ayant été blessé à Oued-El-Alleug, près de Blida, je fus transporté à l'hôpital Maillot d'Alger. Minouche vint me voir pratiquement tous les jours, m'apportant aide et réconfort. Sa précieuse présence me fit passer ce cap difficile avec beaucoup d'affection et de chaleur. C'était un monstre de gentillesse et de dévouement.*

L'hommage du Père Mayen qui célébra ses obsèques : *Un grand témoin de générosité humaine et de foi chrétienne qui laisse le souvenir d'une personne exceptionnelle, d'une personnalité d'où se dégagait à la fois, le courage, la gentillesse, la générosité, la courtoisie et la modestie.*

Et pour terminer l'extrait d'une lettre qu'elle adressa à l'une de ses connaissances : *Ayant terminé ma carrière militaire à l'école des PFAT (Personnel Féminin de l'Armée de Terre) de Dieppe, j'ai été rayée des cadres de l'armée active le 11 décembre 1963.*

Je me suis alors retirée dans le petit village provençal de Saint-Michel-l'Observatoire, village réputé pour la clarté de son ciel. Par bonheur et grâce aux amis, j'ai obtenu un gîte. J'y suis arrivée avec une seule petite valise, quelques pièces de monnaie et un très modique pécule sur mon compte bancaire me permettant seulement de faire face à quelques menus frais. Vous me connaissez suffisamment pour savoir que ce que j'ai pu gagner au cours de ma vie, je l'ai aussitôt redistribué à ceux que j'ai toujours considéré comme mes enfants, ou ma seule famille : Les Parachutistes. Je me suis donc retrouvée entre quatre murs nus, car je n'avais rien, pas même un lit. Encore une fois ce sont mes Parachutistes qui ont tout acheté. Et voyez-vous, si c'était à refaire, si une seconde existence m'était accordée par grâce divine, de suite je recommencerais tout, mais j'essaierais de faire un peu mieux.

Région de Sakamody

Début juin, le long convoi de nos camions prit la route de Tablat. Combien de fois avais-je parcouru cette voie menant vers le grand sud avec mes parents, afin de découvrir les paysages magiques des gorges de Sakamody. Parfois, nous nous arrêtions aux environs de midi près du col des Deux-Bassins et après avoir étalé une nappe sur l'herbe, à l'ombre de chênes-verts, nous dégustions les *cocas*, sortes de chaussons typiquement pieds-noirs, fourrés aux tomates et aux poivrons. A ce plat s'ajoutait la charcuterie au goût incomparable, involontairement fournie par le pauvre cochon élevé chaque année par mes grands-parents Séchet. C'était dans ces lieux que, paisiblement allongé sur la mousse, j'avais découvert mon premier *Tintin*, c'était le fameux *Tintin en Amérique*. Dès le col passé, la route plongeait vers le village de Tablat. Une ou deux fois, notamment avec nos voisins, nous nous étions arrêtés dans la petite auberge de ce modeste bourg de montagne. Au moment où j'écris ces lignes nous sommes en l'an 2018 et je me rappelle encore le plat principal : Nous avons dégusté des perdrix aux choux. Quand j'écris *perdrix*, je ne pense pas du tout à ces pauvres oiseaux élevés en cage à l'aide d'aliments majoritairement constitués de déchets finement moulus. Non ! Je parle de ce splendide gibier sauvage qui s'envole dans un ronflement d'ailes, et dont la chair délicate garde l'odeur des baies de genièvre dont il s'est nourri. Mais je parle là d'un temps révolu, d'un temps autre à tout jamais perdu, que ni mes fils, ni leurs descendants n'auront hélas le bonheur de connaître.

Sitôt le col des Deux-Bassins franchi, nos camions Simca prirent une étroite piste de montagne. Les roues frôlaient parfois le précipice, mais nous accordions une totale confiance à nos chauffeurs, de braves tringlots qui nous conduisaient en tous lieux, par tous temps, depuis fort longtemps déjà. Ils avaient pris nos habitudes, adoptaient nos coutumes et s'identifiaient à nous à un point tel qu'il leur arrivait de se joindre à l'Escadron au cours d'opérations de courte durée, mais seulement quand les camions devaient rester sur place.

Beaucoup plus étonnant fut le désir de mimétisme éprouvé par certains d'entre eux, ils voulurent aussi sauter en parachute. Dans le plus grand secret et avec la complicité bienveillante de gradés, quelques uns parmi nous acceptèrent de leur abandonner leur place en les faisant passer pour eux. Ce changement d'identité provisoire resta secret et ne dépassa pas le cercle de famille. Bien entendu leur saut ne fut évidemment jamais enregistré sous leur véritable nom, mais qu'importait la chose, ils avaient passé la portière d'un avion en vol, c'était le principal. Par un curieux hasard, notre chauffeur, un nommé Bonnet, était originaire de l'Ariège et plus précisément de Castillon-en-Couserans, pays cher à mon cœur, puisque j'y avais effectué un camp scout et que la fille du boulanger, par sympathie, me refilait les gâteaux du jour invendus. Ce qui faisait le bonheur de ma patrouille, en l'occurrence celle des *Chamois* : *Chamois toujours... Plus haut !*

La verte Ariège, Castillon-en-Couserans, Engomer, tout cela me rappelait mille choses et en particulier, ma petite commerçante au cœur si généreux, ma famille encore unie avec mes grands-parents qui étaient toujours de ce monde, à l'exception de mon grand-père Sauvage, mes amis des Eclaireurs de France avant que certains d'entre eux trop attachés à leur terre, celle d'une Algérie Française, ne tombent sous les balles de gendarmes mobiles ou de l'aviation française lors de la bataille de Bab-El-Oued en mars 1962. Temps à tout jamais perdus mais si chers à mon âme, par les souvenirs se rattachant à mon enfance et à ma jeunesse. Curieusement, le 1^{er} RCP, est basé dans ce beau département, au camp *Capitaine-Beaumont* aux environs immédiats de Pamiers.

Mais revenons à Sakamody. Dos à dos, assis sur une double banquette centrale, nous scrutions le paysage qui lentement défilait devant nous, ça sentait le fell à plein nez. Ce n'était que ravins, grottes, broussailles, escarpements, éboulis rocheux. Une katiba avait fait de cette zone, son

domaine. Elle était dénommée *Slimania* et si mes souvenirs sont exacts, il me semble que durant un temps, elle fut aux ordres directs du commandant Azzedine.

Il était certain que les gens qui la composaient étaient d'excellents combattants, mais ils étaient aussi dénués de toute humanité. Il avaient un jour établi un barrage en se faisant passer pour des militaires de l'Armée française et avaient tué, ou plutôt massacré, tous les Européens qui s'y étaient présentés. Nombre d'enfants, dont une fillette de sept ans, avaient été tirés à bout portant au fusil de chasse, cartouches chargées de chevrotines, puis quasiment tous avaient été égorgés pour le plaisir de voir gicler le sang. Il était certain que si ces types tombaient entre nos pattes, ils ne bénéficieraient d'aucun cadeau, car autant nous respections ceux qui agissaient en soldats, autant nous haïssions les terroristes qui ne respectaient rien, pas même la vie d'un enfant.

Les camions s'arrêtèrent enfin au seul endroit qui leur permettait de faire demi-tour. Une section resta sur place pour assurer leur garde. Nous partîmes à pied sur l'étroite piste. Bientôt la vallée s'ouvrit. Du monde s'agitait sur un mamelon. En passant devant le groupe, je reconnus Massu, toujours la gueule de travers, et son état-major. Ce beau monde venait d'être héliporté, car une compagnie de notre régiment avait accroché une bande et nous avions subi une relative casse contre peu de résultats. Notre progression se poursuivit et nous fîmes halte sur une sorte de plateau.

De l'autre côté de la vallée, sensiblement à notre hauteur, des types étaient assis, semblant nous ignorer. Plus bas *Orange 2*, c'est-à-dire la deuxième section de l'Escadron, ratissait la zone. Les gars en uniforme qui nous faisaient face se levèrent paisiblement, mais adoptèrent une formation de combat, en progressant vers elle. Notre chef de section pensant que c'était des Harkis, nous fit remarquer leur attitude et nous demanda de prendre modèle sur leur parfaite progression. Ils se couvraient l'un l'autre, profitaient des défilés du terrain, utilisaient l'écran des arbres.

C'était une troupe aguerrie d'une cinquantaine d'hommes bien équipés et fortement armés. Ils traversèrent sans hâte la vallée en se dirigeant vers nos amis. La configuration du relief nous les fit perdre de vue. Par précaution la AA 52 était en batterie en anticipant toute mauvaise surprise, le lieu de débouché probable de cette troupe était dans l'axe de tir. Une bande supplémentaire avait également été accrochée à la première bande. Soudain un coup de sifflet retentit, rafalant de toutes leurs armes, les fells, car il s'agissait bien de fells, donnèrent l'assaut à nos amis.

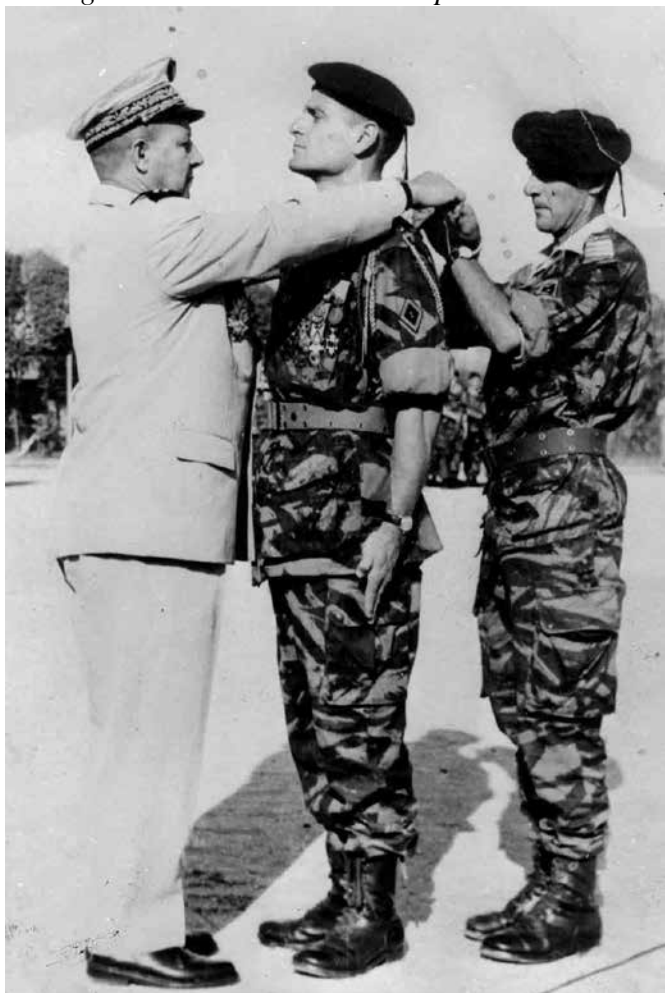
Par bonheur la AA 52 était prête, nos camarades également, car prévenus par radio de ce déplacement plus que suspect, de plus, compte tenu du potentiel et permanent danger, tous se tenaient sur leurs gardes. Mais un tir légèrement fichant n'est jamais très efficace. Cependant les rafales ajoutées au feu de la section attaquée brisèrent l'élan des assaillants. Nouveau coup de sifflet. Sans doute déçus, de leur manque d'efficacité, ils décrochèrent, laissant un mort. De notre côté, nous ne comptions qu'un seul blessé léger, Tissot, il avait pris une balle dans le gras de la cuisse. La réputation de cette katiba était justifiée, elle n'était pas constituée d'enfants de chœur, car il fallait un certain courage pour tenter un assaut sur une unité habituée au combat. Jusqu'au soir, diverses compagnies se heurtèrent à des éléments épars. La nuit tomba, nous restâmes sur place. Chacun construisit un muret de pierres devant lui, afin de pouvoir contrer une attaque venant du sommet du piton. Dans le noir le plus complet, nous entendions parfois le faible craquement de branchettes brisées, le choc d'une pierre qui cognait contre une autre, ainsi qu'un tas d'autres légers signes indiquant qu'humains ou animaux se déplaçaient avec précaution dans nos parages immédiats. Parfois, une longue rafale déchirait le silence : Une sentinelle avait ouvert le feu sur une ombre, sur un bruit, sur une présence incertaine. Au matin, après un ratissage infructueux, nos camions nous ramenèrent à notre base d'Aïn-Taya, pour un repos bien mérité.

S'ensuivit durant quelque temps une série d'opérations sans grand intérêt.



▲ Mariage du sergent-chef Loreau

▼ Le général Challe décore le capitaine Bizard



Mariage à l'Escadron

Le 6 juillet, notre chef de Peloton, le sergent-chef Loreau, épousa, pour le meilleur et pour le pire, Mademoiselle Eva Ollivier, gentille demoiselle qui habitait dans notre quartier à Alger et dont nous connaissions bien la tante, ma mère l'ayant employée durant quelque temps alors qu'elle était enceinte de mon frère.

La fiesta qui s'ensuivit se déroula dans les murs de l'Escadron. Elle se poursuivit dans leur mess par les sous-officiers. La famille Xcerri, dont l'époux gérait la ferme fut de la partie.

Bien entendu, nous fûmes tous invités à boire un coup. Nous avons organisé une collecte qui avait permis d'acheter un cadeau au nouveau couple.

Sur le livre de marche de l'escadron, je relève une annotation du lieutenant Granger :

— *Pauvre Loreau, la babiole lui aura fait bien du mal.*

Par bonheur, le lendemain était un jour de repos !

Capitaine Alain Bizard

Ce fut à cette époque que notre capitaine, commandant l'Escadron, reçut à titre exceptionnel les galons de commandant, ou plus exactement de chef d'escadron. Puis, pour parfaire la chose, compte tenu du nombre de palmes récoltées tant en Indochine qu'en Algérie, il fut nommé Commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Né en 1925, il avait alors 34 ans.

Au cours d'une prise d'armes, le général Challe lui remit la cravate. Sur la photo, nous distinguons, derrière lui, le sergent-major Beylier qui est chargé de nouer le cordon rouge.

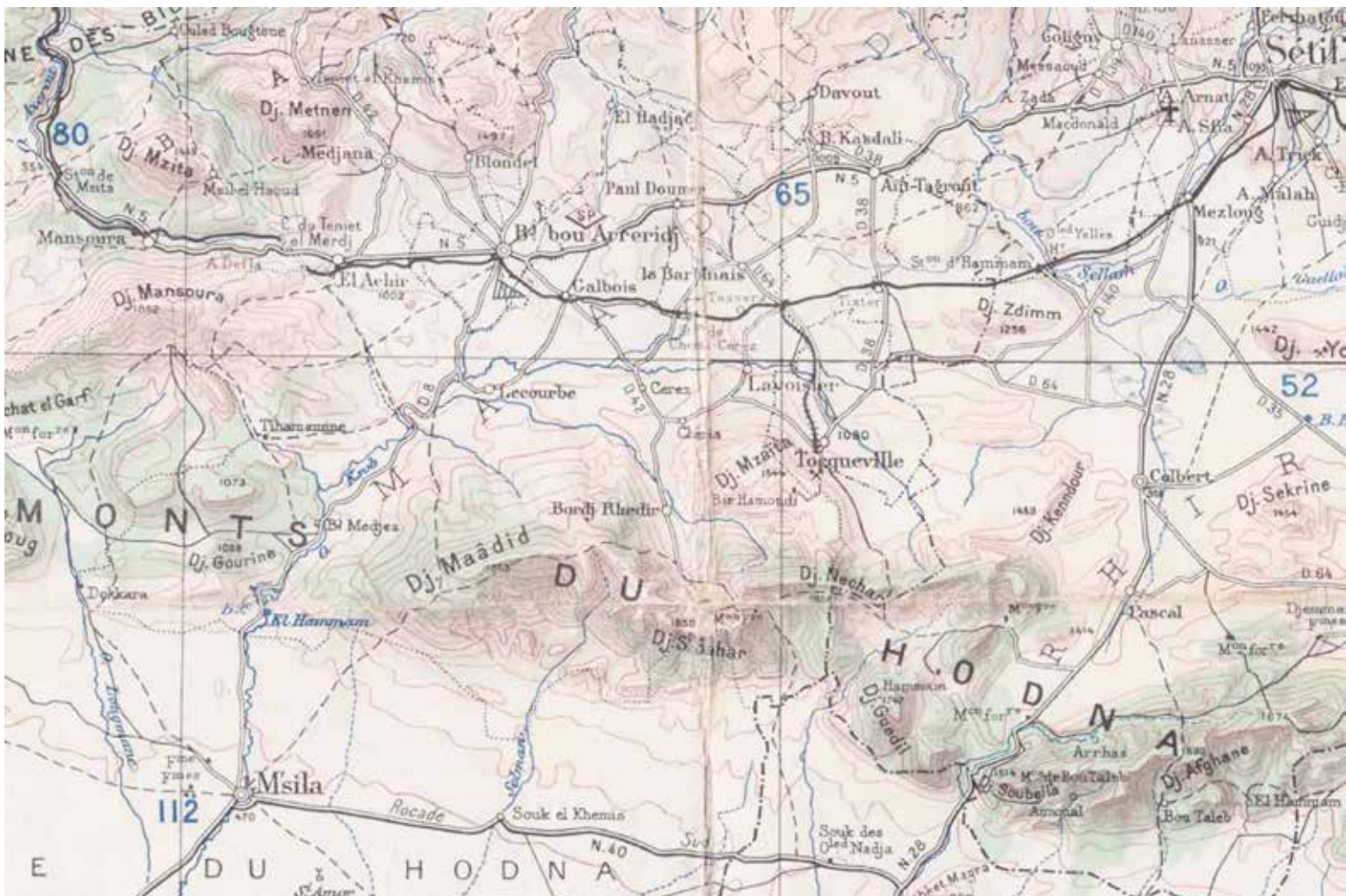
À l'époque durant laquelle je rédige ce texte, en juillet 2018, il m'arrive d'observer que certains généraux sont seulement chevaliers.

Pourquoi ? Chacun apportera la réponse lui convenant.

Opération *Etincelle*

Puis débuta l'opération *Etincelle*, destinée à épurer les massifs du Hodna. Une nouvelle fois la petite ville de Bordj-Bou-Argeridj fut utilisée comme base avancée. Le 8 juillet, les hélicos nous déposèrent sur le terrain de chasse qui nous avait été alloué. Une cinquantaine de types se défilèrent aussitôt. La section *Orange 4* tenta de les prendre de vitesse, afin de coiffer le sommet d'un piton dénudé avant eux. Nos camarades y parvinrent, mais les fellas, qui ne s'attendaient pas à trouver le terrain occupé par une poignée des nôtres, donnèrent l'assaut, ils furent repoussés. Furieux, planqués derrière des rochers, ils ordonnèrent alors à nos amis de se rendre. Cet ordre déclencha chez eux une humeur des plus joyeuses, des rires puis des insultes fusèrent, tant en arabe qu'en français, à l'adresse des fellas. Finalement, pleins de compassion envers leurs adversaires, ils leur firent savoir que si cela leur faisait plaisir, ils acceptaient de se rendre à condition que les hommes de la katiba viennent les chercher, uniquement par simple marque de courtoisie. Apparemment, cette invitation ne leur convint pas et discrètement, un à un, une nouvelle fois, les fellaghas s'évaporèrent dans le djebel environnant en laissant cependant de nombreux tués et blessés sur le terrain. Douadi, l'homme qui avait récupéré un FM de si curieuse manière le 22 mars, reçut une balle entre les jambes qui lui arracha l'un des éléments destinés à la reproduction. Cependant, *Dame Nature* dans sa grande sagesse avait prévu la chose, elle lui en avait accordé deux.

Le Régiment resta sur place. Peu avant la tombée du soleil, les compagnies étalèrent leurs sections, de façon à former un vaste filet au cas où l'ennemi tenterait de sortir de l'immense nasse. Durant la nuit, nous assurions un tour de garde à deux, pendant une heure. Avec Laffaille nous avons choisi d'être ensemble. Vers le milieu de la nuit, alors qu'il évoquait en chuchotant ses projets de futur permissionnaire dans la région tarbaise, il nous sembla distinguer le bruit de broussailles foulées ainsi qu'un faible gémissement. Nous prêtâmes l'oreille, pensant tout d'abord que c'était un chacal en chasse. Le temps passait et les plaintes, bien qu'espacées, devenaient de plus en plus



distinctes. Bientôt des bruits de pas, de pierres qui roulaient et de branches piétinées, ne nous laissèrent aucun doute sur leurs origines, des ennemis transportant ou accompagnés d'un blessé, approchaient. On s'éloigna aussitôt l'un de l'autre, une distance de cinq mètres nous séparait. Quand on jugea que le groupe ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de mètres, on ouvrit le feu à la MAT 49, je ne sais pourquoi, au lieu de lâcher une rafale complète en balayant la zone suspecte, l'un comme l'autre préféra tirer par courtes rafales en direction de la cible supposée. Une galopade s'ensuivit, puis le silence se fit. C'était la première fois que j'utilisais le PM Mat 49 durant la nuit totale. Je fus impressionné par la longueur de la flamme qui se formait à la sortie du canon, elle parvenait à éclairer à quelques mètres devant le tireur. Le chef de section, le lieutenant Déchin, alerté par ce raffut vint aux nouvelles. On lui fournit les motifs de l'ouverture du feu.

Désireux de constater immédiatement notre efficacité il demanda à l'un de nos camarades, spécialiste du tir de grenades à fusil, d'envoyer une grenade éclairante. Je rappelle qu'une grenade éclairante est enfilée à l'extrémité d'un fusil possédant un embout *lance-grenade*, puis elle est propulsée par les gaz d'une cartouche appelée *cartouche-feuillette* ne contenant que de la poudre. Parvenue à sa hauteur maximum, soit une centaine de mètres, la grenade bascule et un système de percussion enflamme un container rempli d'une substance possédant un fort pouvoir lumineux. Un parachute d'un mètre de diamètre s'ouvre alors et ralentit la descente de l'ensemble. La lumière ainsi projetée est supérieure à celle émise par le plus beau des clairs de lune.

Mais voilà, une difficulté venait d'apparaître, nous étions tous au courant de cela, sauf le chef de section bien évidemment. Peu de jours auparavant, nous avons démonté la grenade afin d'en extraire le parachute, pour combiner je ne sais quoi lors de notre prochain saut. L'engin fut bien catapulté vers le ciel, une puissante lumière se fit et, suivant les lois de la pesanteur, elle replongea aussitôt vers le sol, nous laissant dans le noir. Toute recherche fut abandonnée. Au matin, un ratissage permit de retrouver, à l'avant de l'Escadron et donc de notre campement nocturne, le cadavre d'un fellagha. Était-ce le blessé que nous avons entendu et qui avait été abandonné après avoir succombé ? Était-ce une victime de notre tir nocturne ? Nul ne put donner de réponse, pas même l'intéressé et plus personne ne se soucia de ce trépas.

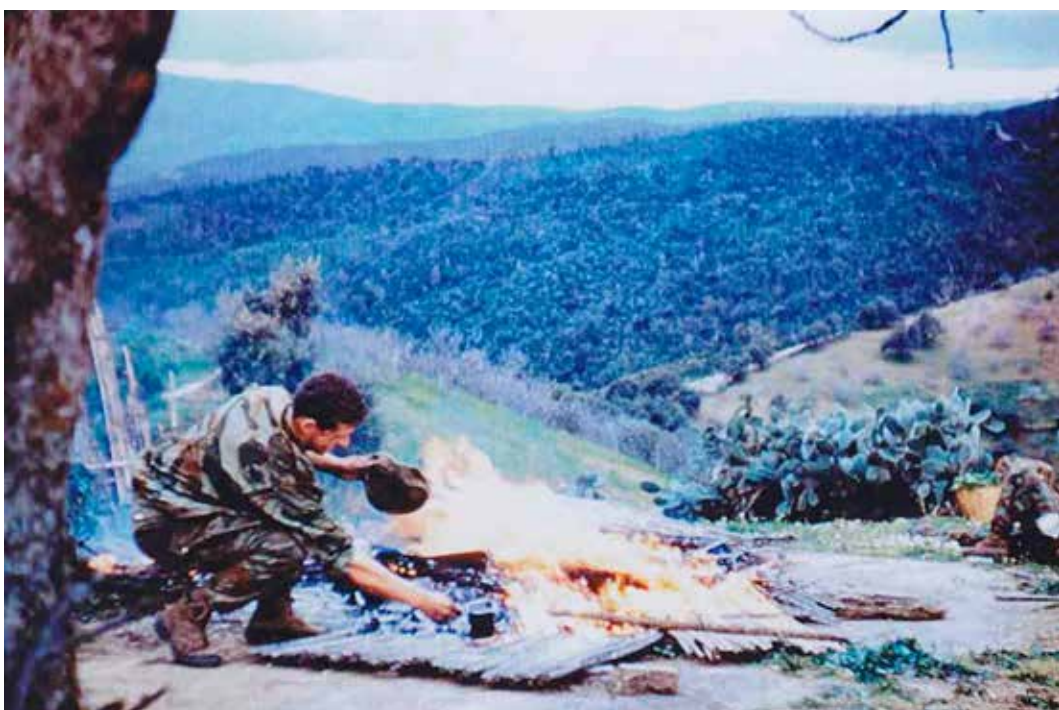
La journée se passa sans rien apporter d'autre. Durant la journée, il nous fallut gravir une pente rocheuse relativement abrupte, avec une forte dénivelée. Des positions de combat pratiquement indétectables y avaient été aménagées. La plupart d'entre elles permettaient à un homme de s'allonger, bien à l'abri de la paroi rocheuse, se soustrayant ainsi aux vues de l'aviation d'observation, alors que devant lui, un muret de gros blocs judicieusement disposés en forme de créneau, permettait de tirer sans se faire repérer et surtout en s'abritant des tirs adverses. Nous débouchâmes sur une sorte de plateau de granit parsemé de gros buissons. Tout autour de nous la roche constituait des pics. Par delà une dernière crête qui se dressait à environ deux kilomètres de notre emplacement et d'une altitude moindre, nous pouvions apercevoir le début de l'immensité saharienne. Le coin ne recelait pas ou peu de sources d'eau potable. Les quelques ruisseaux que nous avons traversés en cours de journée n'avaient pu nous offrir qu'une eau tiède et salée. Il était hors de question, compte tenu de l'heure, qu'un hélicoptère vienne nous ravitailler en eau fraîche.

Comme au cours de la nuit précédente, les tours de garde furent distribués. Alors que nous étions profondément endormis et que le sommeil nous faisait oublier notre soif et notre faim, une longue rafale, tirée à côté de nous, nous mit sur pied d'un bond. C'était la catastrophe. Un nouvel arrivant, un nommé S..., peu aguerri, et sans doute abruti de naissance, était chargé de veiller sur nous durant son heure de garde. Il venait d'ouvrir le feu sur la section au repos. Il venait d'ouvrir le feu sur la section au repos. Immédiatement, l'idée d'une attaque nocturne vint à l'esprit de cha-

Le monts du Hodna vus d'hélicoptère



Raoul de Riedmatten, tué le 11 juillet 1959



Armand Pourteau, dit Puchulu, et Raoul de Riedmatten tué le 11 juillet 1959



cun. De Coligny, qui était le plus proche, avait repéré l'origine du tir. Il sauta sur lui, profitant du faible délai procuré par le remplacement d'un chargeur désormais vide, car, non content d'avoir arrosé les copains d'un peu moins d'une trentaine de balles, l'imbécile, en plein délire s'apprêtait à poursuivre le massacre, il encliquetait un autre chargeur dans la Mat 49. Désarmé et rendu inoffensif, S... comprenait enfin sa bévue et se désolait. Il avait deux victimes sur la conscience. Pourteau souffrait d'une balle entrée dans le bas des reins. Pour De Riedmatten, c'était terminé, il était mort durant son sommeil, percé de balles dans des endroits vitaux.

Une demande d'évacuation urgente fut aussitôt lancée par radio. Un médecin arriva quelques temps après sur le site de notre bivouac, il était accompagné par une quinzaine de gars, car l'environnement était bien loin d'être sécurisé. Ces amis s'étaient déplacés en pleine nuit à travers les éboulis et les broussailles, après avoir gravi une importante dénivelée. L'escorte provenait d'une autre compagnie du 1^{er} RCP qui par chance, avait accueilli le toubib en fin de soirée et s'était installée pour la nuit à une toute relative proximité de la zone que nous tenions. Le praticien fit ce qu'il avait à faire, du mieux qu'il le put. A la considération du lieu, des moyens dont il disposait et de la nature de la blessure, il ne pouvait pas faire grand-chose. Il constata le décès de Raoul. Quant à Pourteau, à part une piqûre de morphine, qui ne soulagea que peu sa douleur, son intervention ne pouvait aller plus loin. Dans l'attente de l'hélicoptère salvateur, il lui prodigua des encouragements. Il ne pouvait rien faire d'autre.

Nous nous trouvions sur un plateau rocheux d'environ quarante mètres de largeur sur moins d'une centaine de mètres de longueur. Le tout étant bordé pratiquement sur tout le périmètre de parois quasi-verticales. Trois grands feux furent allumés au moyen de branches de broussailles rapidement entassées. Ces repères formaient ainsi les pointes d'un triangle équilatéral d'une trentaine de mètres de côté.

Environ une heure après cette demande de secours, un moteur d'hélico se fit entendre au loin, suivi du *flap-flap* caractéristique. Guidé par nos foyers, il approchait d'autant plus rapidement qu'il n'avait aucun danger dû aux crêtes et aux sommets des alentours, nous occupions en effet le point le plus haut. Bientôt, il alluma ses phares et se posa avec les précautions d'usage, tant le relief sur lequel nous trouvions était cahoteux, voire tourmenté. Un tourbillon de plantes sèches s'éleva. Le souffle généré par les pales dispersa également les branches d'arbustes, servant de combustible. Cela importait peu, la machine était au sol, ce qui était l'essentiel.

Puchulu et Raoul furent aussitôt déposés dans l'hélico qui ne s'attarda guère et repartit dans la noirceur nocturne.

Intérieurement, chacun de nous remerciait l'équipage pour son courage. Nous imaginions les conséquences d'une panne en pleine nuit, en un tel environnement, avec une armée de fells qui rôdaient.

Curieusement, de Coligny qui se reposait entre Pourteau et De Riedmatten en sortait indemne, mais chose plus curieuse encore, son sac de couchage comportait plusieurs impacts. Lui aussi, à compter de ce jour, bénéficiait d'un rab de vie accordé à titre gracieux. C'était sans doute ce que l'on appelle un miracle !

De Riedmatten était un camarade extrêmement attachant, toujours prêt à rendre service ou à aider un nouveau durant le temps de son adaptation. Très discret, il avait parfois succinctement évoqué le travail qu'il exerçait avant d'être appelé. Nous avions compris qu'il était en relation avec le monde du cirque, sans pour autant nous fournir d'autres détails. Quand, en base arrière, il fallut préparer ses affaires afin que sa famille puisse entrer en possession de ses quelques menus biens, nous eûmes la surprise de découvrir des photos de notre camarade. L'une d'entre elles, en grand

format, le montrait entrant sur la piste au bras d'une blonde merveilleuse. Il était revêtu d'une longue cape de soie blanche et d'un haut de forme de même couleur, tenant à la main une canne à pommeau. D'autres clichés nous le firent découvrir suspendu à un trapèze ou évoluant dans les airs entre deux agrès. Raoul De Riettmatten exerçait le métier de trapéziste volant.

Quant à Armand Pourteau, il parvint, après des mois de soins, à remarcher normalement, ou plus exactement à l'aide de cannes. Sa moelle épinière avait été gravement endommagée. Lui aussi, après un séjour à l'hôpital Maillot, partit au Val-de-Grâce et tout comme notre ami Akni, nous le perdîmes de vue. Ayant eu ses coordonnées en 2005, je l'appelai au téléphone, je ressentis que sa mémoire lui faisait parfois défaut. Il m'apprit qu'il avait, durant toute sa vie, dû utiliser deux cannes pour se déplacer, ce qui malgré tout ne l'avait pas empêché d'accomplir une belle carrière dans l'industrie pétrolière. L'affaille me confirma la chose et me précisa même qu'il était titulaire de la Légion d'honneur. Je pense qu'il mourut dans le courant de l'année 2007.

Qu'était-il passé par la tête de cet abruti de S... pour tirer sur des copains. Il était désolé de ce qu'il avait provoqué, mais s'inventait pourtant des excuses. Quiconque le serait tout autant, pour moins que cela. Il était désormais certain qu'il n'avait plus sa place parmi nous, non physiquement, mais simplement en le tenant hors de notre fratrie. A lui de demander une mutation s'il le désirait. Mais pourquoi ce geste inconsidéré ? Je pense qu'exténué par la dure journée, il avait un instant succombé à la fatigue et ce bref temps de sommeil avait suffi à le désorienter. Réveillé brusquement, il avait dû apercevoir un camarade couché et pensant que c'était un ennemi qui rampait vers lui, il avait ouvert un feu d'enfer, sans prendre, ne serait-ce qu'un seul instant, le temps de la réflexion.

Finalement ce type là était un simple d'esprit qui aurait dû être dirigé vers un régiment de service et non vers une unité de combat. Il aurait dû être réformé pour déficience mentale. Le pistolet-mitrailleur ne lui avait été confié que pour son temps de garde. Son arme habituelle était un fusil MAS 56. Ne lui accordant guère confiance, le capitaine Bizard demanda qu'il soit aussitôt désarmé et seulement muni d'un bâton. Il crapahuta donc pendant un temps avec un bâton. Après quelques semaines, il récupéra enfin son arme et resta pourvoyeur du FM, c'est-à-dire qu'il coltinait je ne sais combien de bandes de cinquante cartouches pour ma AA 52. Je me méfiais de ses réactions et refusais tout net qu'il soit mon chargeur, de peur d'incidents de tir. En revanche, j'exigeais, lors d'accrochage, qu'il se place à ma hauteur, du côté opposé à celui qu'occupait mon chargeur, avec interdiction absolue d'approvisionner son arme. En somme ce n'était qu'un pauvre type, qui resterait pauvre type toute sa vie, avec un sacré gâchis sur la conscience, mais possédait-il seulement une conscience ?

Le colonel Raphanaud

Le lendemain, me semble-t-il, alors que l'opération *Etincelle* était toujours en cours, nous parvint de loin, répercutée par les reliefs, le bruit d'une intense fusillade. Rapidement, nos sacs furent bouclés dans l'attente d'un probable héliportage sur le lieu de l'accrochage. Après une attente qui nous sembla fort longue, la radio crachota pour nous donner plus de détails sur ce qui s'était passé. Une section d'appelés de Tirailleurs algériens avait été surprise par les fellaghas, alors que les gens remplissaient leurs bidons à une source. Leur capitaine, insouciant, avait tout simplement omis d'assurer la protection, en négligeant de tenir les hauteurs alentour. Résultat, une vingtaine d'amis tués et autant d'armes perdues. La Légion prenait en compte la poursuite de la bande.

Cette histoire en resta là durant trois à quatre décennies quand, dans les années 1990, me tomba entre les mains un livre ayant pour titre *Le guerrier*, écrit par Georges Fleury. Ce volume narre la vie d'un soldat d'exception : Le colonel Raphanaud. La quatrième page de couverture comporte le texte suivant :

Avec vingt sept citations à titre français, le colonel Jean Voltaire Raphanaud est un des officiers les plus décorés de l'armée française. Dès 1939, il déploie ses dons militaires hors du commun, mélange de bravoure, d'instinct et de patriotisme qui font dire de certains soldats, qu'ils sont de véritables Bêtes de Guerre. Prisonnier en 1940, aussitôt évadé, les audacieux sabotages qu'il entreprend sur l'heure font mettre sa tête à prix par les Allemands. Capturé deux fois par la Gestapo, il échappe aux Nazis à la veille du peloton d'exécution et passe en Espagne. En 1947, l'Indochine l'attend. Il y commande le célèbre train blindé, les coups de main qu'il lance en zone Viet-Minh, à partir de ce monstre d'acier sont entrés dans la légende. De 1958 à 1962, c'est l'Algérie. Loin des états-majors et de leurs combinaisons, un destin exceptionnel de bruit et de fureur.

Il est donc incontestable que le colonel Raphanaud qui commandait à l'époque évoquée précédemment, le 3^{ème} RTA (Régiment de Tirailleurs Algériens) était un homme d'honneur qui, en aucun cas, j'en reste certain, n'aurait fait endosser par d'autres les conséquences de fautes qu'il aurait lui-même pu commettre. Je considère donc comme vrai, ce qu'écrit sur cet épisode de la guerre d'Algérie, Georges Fleury. Aussi, par souci de fidélité je préfère retranscrire quelques phrases retraçant ce triste épisode :

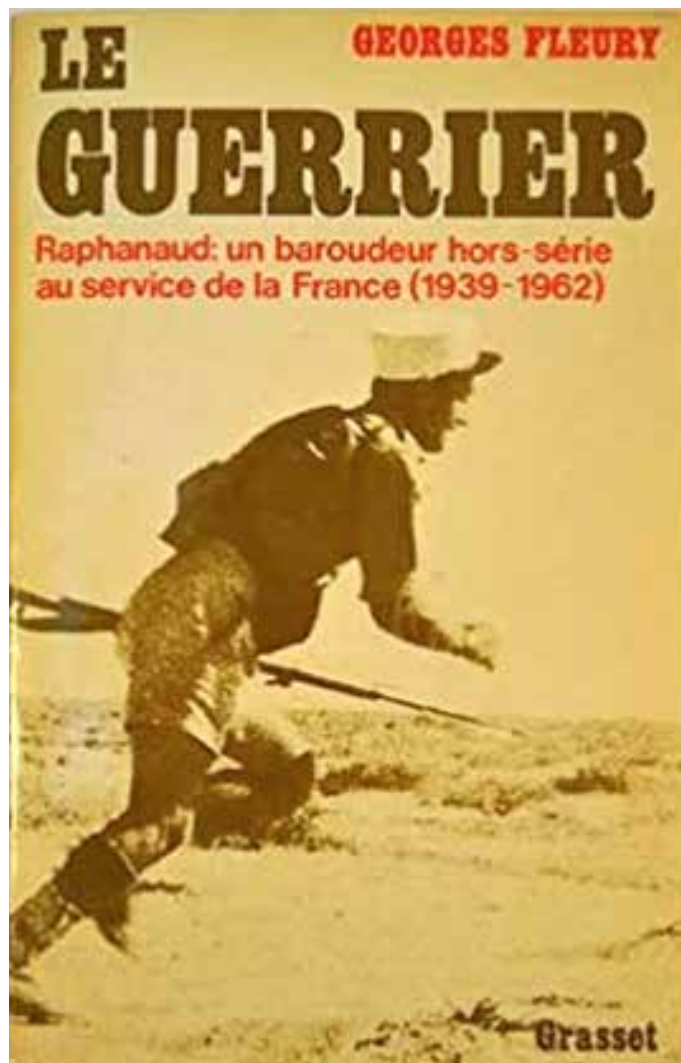
Le lendemain de la fête escamotée (14 juillet), un ordre prévoit la fouille du massif des Taglaïts pendant quarante-huit heures. Raphanaud demande des munitions pour la compagnie Guillon qui a pas mal tirillé. On lui refuse tout net sous prétexte qu'on ne se déplace pas pour une seule compagnie et que l'opération va se terminer...

*Lorsque le jour est complètement levé, Raphanaud reçoit l'ordre de conclure son mouvement de fouille. Il ordonne au capitaine Guillon de traiter avec sa compagnie et celle du lieutenant Thimel, toute une zone dans le secteur des mechtas du douar Bitam et de reconnaître le point d'eau d'Aïn-Ras-el-Mââ. Pendant que Thimel progresse sur les crêtes, les Tirailleurs de Guillon lui signalent la présence dans le dispositif d'une section en tenue camouflée et chapeau de brousse :
— Ce sont certainement des gars de chez nous, on continue, répond Guillon après les avoir observés à la jumelle.*

Les Tirailleurs reprennent la fouille.

Guillon avec la section de commandement de la 3^{ème} compagnie composée de Harkis qui n'ont presque plus de munitions, ainsi qu'avec la section de l'adjudant-chef Risacher, qui se trouve dans un semblable dénuement, file directement vers la source par la ligne de crête. A midi trente, tous ne sont plus qu'à 500 mètres de la source.

Après avoir reçu du capitaine Guillon l'ordre de se placer sur un éperon qui couvre la source, Risacher se met en marche et dix minutes à peine après réception de l'ordre de son capitaine, tombe sous le feu d'une bande bien retranchée. Ses Tirailleurs ripostent en économisant leurs dernières cartouches. Les rebelles se rendent compte de la faible cadence de tir des hommes de Guillon et se lancent à l'assaut en hurlant. Dans le choc furieux, les groupes de Tirailleurs sont séparés de leur chef. Le chef rebelle est habillé en parachutiste, casquette comprise. Par ruse il était parvenu à s'infiltrer dans le dispositif et maintenant se dévoilait. Il commande sa troupe en



▲ Jean Voltaire Raphanaud

▼ L'Escadron se prépare au défilé du 14 juillet 1959 dans le Hodna



expert et réussit à encercler les Tirailleurs et les Harkis. Le caporal chargé de la radio tente de passer un message, les liaisons sont mauvaises, les batteries sont à bout de course. Les rebelles ne lui laissent pas le temps de faire la liaison et l'abattent en premier.

Dans l'enfer qui se déchaîne, Guillon blessé se retrouve isolé au milieu du mouvement ennemi avec seulement une dizaine de Harkis. Risacher essaie de protéger ses blessés, il parvient à abattre cinq rebelles qui tombent tout près de lui puis, à bout de munitions, s'écroule à son tour tandis que Guillon est empoigné par deux rebelles.

Les rebelles plaquent Guillon au sol, un fellagha lève un long poignard et visant le cœur, le plonge dans la poitrine de l'officier qui réussit dans un sursaut furieux à dégager ses bras. Les mains du Français se referment sur la longue lame et force pour l'empêcher de pénétrer dans ses chairs. Ses doigts se tailladent gravement. Le rebelle rendu fou de rage par la résistance de la victime pousse de tout le poids de son corps pour achever sa besogne et brandit bientôt au dessus de sa tête le cœur du capitaine qu'il a arraché de la poitrine déchirée.

Un élément de la 13^{ème} Demi-Brigade de la Légion étrangère qui était sur le point d'embarquer dans ses véhicules pour quitter l'opération est rejeté en ratissage en direction de la source

Un Tirailleur survivant, à bout de forces, s'écroule presque aux pieds des premiers Légionnaires, leur chef le questionne rapidement et lance ses hommes vers le lieu du choc terrifiant.

Les Légionnaires tombent sur les premiers fuyards en repli et vengent durement les victimes. Lorsqu'ils débouchent au dessus de la source, ils découvrent les cadavres de Guillon et de Risacher, horriblement mutilés.

Le général Gracieux envoie un officier de son état-major en hélicoptère sur les lieux pour demander à Raphanaud de faire le plus rapidement possible un rapport sur les circonstances du drame. Se souvenant de la voix impersonnelle lui refusant les munitions demandées, Raphanaud se dit : — Il va être gratiné mon papier. Avec une tonne de munitions, Guillon et Risacher seraient peut-être morts quand même, mais au moins je n'aurais pas cette saleté de doute qui me ronge.

Etincelle est démontée. Le bataillon rentre dans ses cantonnements. Raphanaud est à bout, le rapport qu'il a établi sur la mort de Guillon et de ses hommes lui est retourné par le colonel Cothias, accompagné d'un second rapport établi selon les directives du commandement et qui contient l'histoire officielle de la mort du capitaine de Risacher, des trois appelés européens, des dix Tirailleurs et des cinq Harkis tombés pour la France près d'une source d'eau fraîche.

Le 14 juillet se présenta comme une journée identique aux autres. Nous étions toujours dans le massif du Hodna à la recherche d'un adversaire qui nous fuyait comme la peste. Quelques autres régiments grenouillaient pour lever le gibier. Un ou deux autres régiments paras attendaient que celui-ci soit sur pied pour intervenir et l'anéantir. Afin de remonter le moral de tout ce monde qui s'ennuyait en ce jour de fête nationale, Bizard demanda à tous les chefs de corps et à tous les commandants de compagnie présents sur la zone de ne pas quitter l'écoute. Alors, sur une piste relativement plate, surmontée de hauts reliefs, il nous fit défiler en chantant, laissant croire à nos auditeurs que nous nous trouvions sur les Champs-Élysées. Je me mets à la place d'observateurs ennemis qui planqués dans quelques trous, ou derrière quelques rochers, ne manquèrent certainement pas de nous apercevoir ou de nous entendre, ils furent sans nul doute surpris d'assister en direct à pareille manifestation complètement inhabituelle en de tels lieux :

Il y eut par là quelques légers accrochages, quelques armes récupérées aussi, mais rien de grande ampleur permettant de s'attarder sur la chose.

La Kabylie à nouveau

Enfin, le samedi 21 juillet, nous regagnions une nouvelle fois avec joie, l'altitude zéro, c'est-à-dire notre base d'Aïn Taya. La première des choses que nous accomplissions avec Laffaille était d'aller nous décrasser, c'est le terme qui convenait à cela. Certain revenaient avec une barbe de huit jours, voire plus, sales de sueur de poussière et de charbon car il nous arrivait bien souvent de traverser des zones buissonneuses napalmées peu de temps auparavant. Ayant la chance de posséder une barbe relativement souple, il m'arrivait de me raser en cours d'opération, il me suffisait d'un petit peu d'eau recueillie au creux d'un rocher. Je m'humectai le visage et avec une lame neuve ça ne tirait pas trop, excepté les poils de la moustache. Je me sentais tout de suite bien mieux, sans des poils raides qui grattaient au niveau du cou. Compte tenu que les douches de la base étaient prises d'assaut, nous avions repéré, à peu de distance de la ferme, un bassin contenant une eau à peu près claire. Les nombreuses grenouilles qui s'y prélassaient témoignaient de la qualité de l'élément liquide. Ce réservoir était un bassin en ciment d'une dizaine de mètres de côté et de deux mètres de profondeur. Ce dispositif servait à l'irrigation en cas de sécheresse. Ce lieu retiré de toute habitation nous autorisait à nous mettre complètement à poil et de prendre notre temps pour nous savonner. Pour nous rincer il n'y avait plus qu'à plonger et à faire quelques brasses. Quand nous rentrions au camp, roses et frais, beaucoup attendaient encore d'entrer à la douche. Nous, en attendant, nous allions au foyer, généralement nous prenions chacun une boîte de crème Mont-blanc et une bière glacée. Demain serait un autre jour !

La Kabylie nous accueillit à nouveau. Le régiment intervenait là où il était demandé et il était demandé très souvent. Notre territoire de chasse s'étendait tant sur la Grande Kabylie, que sur la Petite Kabylie. En comparaison de la fatigue que les longues marches nous procuraient, les récompenses n'étaient pas au rendez-vous. Nous tombions parfois sur des pauvres gars agissant au mieux avec l'effectif d'une section. Ils fuyaient le combat, la poursuite était difficile et ne procurait généralement que de bien maigres résultats.

De notre côté, le capitaine Granger avait un soir, jeté son dévolu sur une maison d'un étage qui lui paraissait à peu près habitable pour y passer la nuit. Satisfait de ce gîte provisoire, il passa sur le balcon pour admirer le paysage. Mal lui en prit, l'avancée ne devait pas être étayée de manière suffisante et notre malheureux officier se retrouva le cul à terre au rez-de-chaussée. Je précise que la maçonnerie avait suivi. Évacuation sur Dra-El-Mizan avec, me semble-t-il, un poignet foulé. Je note sur le livre de marche de l'Escadron : *Les balles n'en veulent pas, la carcasse tient. Il faut qu'un balcon de Kabylie vienne l'abattre.*

Accrochage sur la plage de Surcouf

A la grande colère du capitaine Bizard qui commandait l'escadron, un haut gradé, dont j'ignore l'identité, exerçant probablement au sein de Zone Est d'Alger, se permit de venir réquisitionner en début d'après-midi du 8 août 1959, des gens de l'Escadron qui se trouvaient dans notre base arrière. Ces requis d'office se trouvaient en instance de départ en permission, ou autres motifs. Il s'autorisa donc à prendre le commandement de ce petit détachement afin d'exploiter un renseignement dont il venait d'avoir connaissance.

Des chefs de la rébellion étaient censés tenir conseil dans une épicerie située à la périphérie de Surcouf, soit à quatre ou cinq kilomètres de notre cantonnement. Sans prendre de précautions, alors qu'il disposait de blindés, il ordonna à nos camarades d'investir directement les lieux. Il semblait ignorer qu'un assaut contre un bâtiment s'étudie. Il convient tout d'abord d'interdire les accès aux fenêtres à de potentiels tireurs postés à l'intérieur. Il convient également de bloquer toutes les issues par une ceinture de feu afin d'éviter la fuite des ennemis. La porte d'accès doit

être ouverte par un moyen approprié, en ce cas une grenade antichar aurait suffi à la faire sauter. Ensuite un grenadage, suivi d'une entrée en rafalant, aurait calmé toutes vellités défensives des occupants. Par bêtise, par ignorance, par suffisance, il avait ordonné d'investir la maison la fleur au fusil, sans effectuer de reconnaissance préalable, sans procéder à une étude des lieux, voire même sans la mise en place d'une base d'appui feu autour de l'habitation. Cela revenait à sonner à la porte et à attendre que les gens qui se trouvaient à l'intérieur disent : *Entrez !*

Un guetteur, allongé et invisible dans un enclos garni de plants de tomates, surpris par l'arrivée de parachutistes donna l'alerte en tirant sur le premier voltigeur qui se présenta, Michel Mauduit s'écroula frappé à mort. Roger Vergriette qui faisait partie de l'effectif de je ne sais quelle compagnie du 1^{er} RCP n'eut pas plus de chance que son camarade, il dut être victime d'une rafale tirée à travers la porte. Grâce aux blindés appelés en renfort, l'affaire put se poursuivre sans autres dégâts. Le char entra dans la maison par une simple porte qui s'avérait beaucoup trop étroite pour son volume, bien entendu tout s'écroula. Seul un conduit de cheminée s'appuyant sur un pan de mur tenait encore debout. Santander qui se trouvait à proximité s'aperçut que de la suie en tombait, il balança une rafale de MAT 49 dans le conduit. Un corps chut, il lui accorda une deuxième et dernière rafale par sécurité.



Michel Mauduit (croix), tué le 8 août 1959

Le bruit courut dans l'Escadron que le commandant Bizard avait été rendu fou de colère par la manière dont s'était déroulée cette intervention. Il avait été mis devant le fait accompli, sans même avoir été tenu au courant de cette réquisition forcée. Il lui revenait maintenant d'assumer la mort d'un jeune appelé placé sous son commandement.

De retour de Kabylie, nous fûmes directement acheminés sur les lieux de combat, sans même passer par notre base arrière. Plusieurs fells étaient parvenus à s'échapper. Un ratissage du terrain ne permit pas de retrouver la totalité de ces fugitifs. Dans un premier temps, ignorant la voie de repli des fuyards, je me positionnais, couché derrière ma AA 52, sur la crête dominant la plage, pratiquement au droit du cabanon appartenant à nos voisins : la famille Tendron. Ce cabanon, je le connaissais fort bien pour avoir au cours des nombreux étés précédents y avoir été invité à plusieurs reprises. La barque en bois verni était tirée sur le sable, elle portait en lettres argentées son nom de baptême : *Yolanda*. Scrutant les baigneurs, au cas où l'un des hommes recherchés se serait déguisé en vacancier, je pus apercevoir mon copain qui sortait de l'eau. Bien entendu, il n'était pas question de l'appeler. Notre progression reprit. Nous butâmes finalement sur les marais de la Réghaïa, cachette idéale où, selon la méthode viet, il était possible de respirer sous l'eau à l'aide d'un roseau. Des grenades jetées à profusion ne donnèrent aucun résultat.

Vingt-deux fells avaient été mis hors de combat. Deux amis tués et sept autres blessés, c'était très cher payé pour cette victoire qui n'en était pas une.



▲ *Le marais de La Réghaïa*

Ci-contre : Le Lalla-Khedidja



▼ *La vallée de la Soummam
vue de la rive gauche*



Je note à la page 106 du JMO de l'Escadron à la date du samedi 8 août 1959 : *Départ à 7 h 30 pour le poste de Haoura en 66 C 73. Liaison avec la 1^{ère} Compagnie au Marabout en 66 B 43. Tir aux lance-grenades et aux mitrailleuses. Reprise des camions à Haoura. Retour sur Altitude Zéro. Arrivée à 16 h 30. La base arrière accroche lorsque nous arrivons. L'Escadron fouille l'oued à proximité du champ de tir sur la mer. RAS. Mais la base arrière et l'Escadron font un prisonnier (le chef) et récupère un PM Beretta.*

Circulez, y'a plus rien à voir ! Je ne comprends pas que ne soit pas mentionné le nom de Michel Mauduit, mort au combat. Pourtant, je tiens le commandant Bizard et le capitaine Granger en très haute estime et je m'étonne de ce *silence écrit* à la page du JMO.

Je ne trouve qu'une explication à cela : Il se pourrait que des ordres venus de bien haut aient imposé la non retranscription de l'intégralité de ce triste bilan. Michel Mauduit est quand même mort pour la France, en exécutant les ordres reçus, même si ce donneur d'ordres était le dernier des imbéciles. Faisant partie de l'Escadron, sa mort devait obligatoirement figurer sur le compte rendu. Hélas ce ne fut pas le cas !

Cela relève des mystères qui entourent parfois certains actes, quand ces actes touchent à l'honorabilité ou au manque de compétences de celui qui a donné l'ordre de les accomplir.

La vallée de la Soummam

Après *Etincelle*, ce fut à nouveau la Kabylie qui nous fut offerte comme terrain de chasse. Les petits accrochages se multiplièrent avec pour résultats les habituels bilans : Des morts et des armes récupérées chez l'ennemi. De notre côté, au niveau régimentaire, nous comptons deux tués dont un par accident et des blessés. Mais finalement, que vaut un fusil de chasse au regard d'une vie amie. Par bonheur, le Régiment avait été relativement épargné. L'Escadron s'installa dans le village d'Ighil-Ali, petit bourg surplombant le versant sud de la vallée de la Soummam.

Pratiquement face à nous, de l'autre côté de l'immense vallée, se dressait le Lalla-Khedidja, un des sommets les plus hauts d'Algérie avec ses 2 308 mètres. A ses pieds, se blottissait le village de Maillot et sa centrale électrique, centrale alimentée en eau par une conduite forcée qui descendait du sommet. Je ne sais de quelle source ou de quelle retenue provenait l'eau qui coulait à l'intérieur de l'imposant tuyau d'acier, nos pas ne nous y ont jamais conduits.

Plaquée sur le versant ouest, une forêt de cèdres formait une immense tâche de verdure qui par sa couleur se détachait sur la rocaïlle et les broussailles. Une fois, de loin, nous avons pu apercevoir des fellaghas qui, pour échapper aux regards de l'aviation, s'y étaient réfugiés, bien trop loin hélas pour nos armes. En revanche, en partant de Maillot, nous avons de bien nombreuses fois, gravi les pentes du Lalla-Khedidja.

Lors de l'une de ces escalades, les voltigeurs parvenus au sommet au petit jour s'aplatirent brusquement au sol, prêts à ouvrir le feu. Ce qu'ils venaient de prendre pour des ennemis n'était en fait qu'une horde de singes, ces gros singes de couleur fauve d'Afrique du Nord : Les magots.

Il demeurait pourtant certain que dans ces fouillis inextricables, que dans ces nombreuses grottes aux ouvertures bouchées par la végétation, qu'aux creux des immensités rocheuses, qu'au fond des étroites vallées et même qu'au sein des villages, dans des caches judicieusement aménagées, se camouflait une multitude d'individus que nous aurions bien aimé rencontrer. Hélas, ils étaient absorbés par la nature. Il nous arrivait, par chance, de découvrir des guetteurs ou des gars en tenue civile qui servaient de guide ou de logisticien aux bandes en déplacement. Ils étaient généralement équipés d'un fusil de chasse ou d'un revolver. Tout cela ne menait pas très loin et ne compensait pas nos heures de marche.

La déclaration du chef de l'Etat

Le général De Gaulle avait annoncé, pour le 16 septembre 1959, un discours d'importance portant principalement sur l'Algérie. Dans son ensemble, notre régiment était extrêmement politisé, il y avait une double explication à cela :

Tout d'abord, cette unité était, je le rappelle, dans sa majorité composée d'une part d'Européens dont beaucoup étaient natifs d'Algérie et d'autre part de Musulmans qui, par idéal, nous avaient rejoints, suite à des déboires que leur avait fait subir le FLN. Eux aussi avaient donc quelques comptes à régler. Les indigènes étaient regroupés en une harka, soit l'effectif d'une section par compagnie. Nous leur accordions une entière confiance et celle-ci ne s'était jamais démentie, nous étions des camarades de combat partageant un même idéal et liés par la fraternité des armes. Cette fraternité allait au-delà de toutes croyances religieuses.

Quand le *Padre*, l'aumônier du régiment, nous rejoignait, il organisait sa messe. Rien n'était prévu d'avance et nous ignorions l'heure, le jour et l'endroit dans lequel elle se déroulerait. C'était toujours en pleine nature, parfois sur les lieux mêmes de nos batailles. Etaient libres d'y assister ceux qui le désiraient. Pourtant, la totalité de la compagnie se retrouvait devant l'autel portatif. Aux cotés des Catholiques pratiquants, se pressaient tous les autres, les Libres penseurs, les Protestants, les Israélites et les Musulmans, tous unis par une communion d'esprit, la défense d'une terre que nous considérions comme partie intégrante de la terre de France. Bien au-delà des religions, nous nous considérions comme les forces du bien rassemblées pour lutter contre les forces du mal.

La cérémonie terminée, ensemble nous récitons notre credo, la prière du Parachutiste écrite par l'aspirant Zirnheld, tombé pour la France en 1942 du côté d'El-Alamein :

Je m'adresse à vous mon Dieu

Car vous donnez

Ce que l'on ne peut obtenir que de soi.

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste.

Donnez-moi ce que l'on ne vous demande jamais.

Je ne vous demande pas le repos,

Ni la tranquillité,

Ni celle de l'âme, ni celle du corps.

Je ne vous demande pas la richesse,

Ni le succès, ni même la santé.

Tout ça mon Dieu on vous le demande tellement

Que vous ne devez plus en avoir.

Donnez moi mon Dieu, ce qu'il vous reste.

Donnez-moi ce que l'on vous refuse.

Je veux l'insécurité et l'inquiétude

Je veux la tourmente et la bagarre

Et que vous me les donniez, mon Dieu

Définitivement

Que je sois sûr de les avoir toujours

Car je n'aurai pas toujours le courage

De vous les demander.

Donnez moi mon Dieu, ce qu'il vous reste

Donnez-moi, ce dont les autres ne veulent pas,

Mais donnez moi aussi le courage

Et la force et la foi.

Car vous êtes seul à donner

Ce que l'on ne peut obtenir que de soi.

Deuxième point : Tous les régiments parachutistes avaient payé très cher leur attachement à ce morceau de terre d'Afrique et il était certain qu'une partie de leurs effectifs tomberait encore afin que vive et que perdure l'Algérie Française. Leurs morts et leurs blessés étaient là pour témoigner de la fidélité à cet engagement et il n'était pas question que nombre de ces camarades que nous avons relevés au détour de quelques pistes aient donné leur vie pour rien.

Vive De Gaulle ! Oui, à condition qu'il ne soit pas un bradeur d'empire, sinon qu'il se donne la peine de lire ou de relire la lettre que Marcus Flavinus, ce Centurion de la Deuxième Cohorte de la Légion Augusta, en garnison à Lambèse, au pied des Aurès, avait adressée à un proche parent, politicien à Rome :

Tertullien, mon cousin, on nous avait dit lorsque nous avons quitté le sol natal que nous partions défendre les droits sacrés que nous confèrent tant de citoyens installés là-bas, tant d'années de présence, tant de bienfaits apportés à des populations qui ont besoin de notre civilisation et de notre aide.

Nous avons pu vérifier que tout cela était vrai, et parce que c'était vrai, nous n'avons pas hésité à verser l'impôt du sang, à sacrifier notre jeunesse, nos espoirs. Nous ne regrettons rien. Mais alors qu'ici cet état d'esprit nous anime, on me dit que dans Rome se succèdent cabales et complots, que fleurit la trahison, et que beaucoup, hésitants, troublés, prêtent des oreilles complaisantes aux pires tentations de l'abandon et vilipendent notre action.

Je ne puis croire que tout cela soit vrai et pourtant des guerres récentes ont montré à quel point pouvait être pernicieux un tel état d'âme et où il pouvait mener.

Je t'en prie, rassure-moi au plus vite et dis-moi que nos concitoyens nous comprennent, nous soutiennent, nous protègent, comme nous protégeons nous-mêmes la grandeur de l'empire.

S'il devait en être autrement, si nous devons laisser en vain nos os blanchir sur les pistes du désert, alors qu'on prenne garde à la colère des légions.

Prouvant au quotidien avec notre sang, avec nos vies, notre amour pour cette France d'Outre-Méditerranée, c'était avec une impatience fébrile que nous attendions la fameuse déclaration. Par bonheur, nous étions ce jour là en repos sur notre base avancée d'Ighil-Ali. Quand l'heure de la déclaration approcha, un grand silence se fit. Groupés autour des postes à transistors nous attendions, partagés tout à la foi entre des sentiments d'espoir et des sentiments d'angoisse. Enfin la voix chevrotante se fit entendre.

L'allocution porta d'abord sur le redressement de l'économie de la France, ce qui était vrai, mais très vite, l'orateur en vint à l'Algérie et termina son discours en évoquant, pour la première fois, la possibilité d'une indépendance.

Nous étions atterrés, nous demandant pourquoi ce revirement et quel serait désormais notre rôle, puisque nos souffrances, nos sacrifices, s'avéreraient désormais inutiles. Nous nous regardions



Quelle hécatombe connaîtrait l'Algérie

D'UTILES PRÉCISIONS

AU cours de sa conférence de presse, le général de Gaulle a dit, une fois de plus, que ce qu'il voulait dire, les Algériens ne trouveront pas, dans ces propos, beaucoup plus que de précédentes déclarations sur leur sujet. Convenant cependant que son langage rassurait le chef du gouvernement, dans ses réponses, dans d'autres précisions.

Après les avoir lus et surtout entendus, on lui ferait injure en supposant que, résolu à restaurer le grandeur nationale, il commencent par affaiblir l'un des éléments de cette grandeur, c'est-à-dire la souveraineté de la France sur l'une de ses provinces.

Tout remarquable s'élève, le général de Gaulle a tenu à préciser cette souveraineté en commentant les résultats du référendum. D'une part, en effet, il a décliné une distinction très nette entre les 25 millions d'hommes qui, en Afrique noire et à Madagascar, ont participé au scrutin et les 55 millions de citoyens de la métropole, d'Algérie et des départements d'outre-mer, qui, dans le même temps, ont librement validé les nouvelles institutions. Le général connaît la valeur des mots, il est d'un côté, des non-votants et, de l'autre, des citoyens. Il est sûr du nombre de ces derniers : 55 millions, Algériens inclus. C'est la définition géographique de la France, qui s'étend de Dunkerque aux Antilles, mais aussi de Dunkerque à Tancarville.

Pour-à, être évité de revenir, par le biais de la « négociation », sur un problème réglé par les faits et par la loi ? Les réponses ne peut être que négatives. Mais, sur ce point, le général de Gaulle s'est expliqué avec une particulière clarté. Aussitôt après la conférence de presse, un journaliste s'adressant au général, lui a demandé s'il n'était pas prêt à négocier, à solliciter les textes, de telle sorte qu'à l'instar, le chef du gouvernement avait fait, et plus ni moins, des offres de négociation au F.L.N. Précisons donc, s'il est possible, le contenu de la réponse. Le général de Gaulle, au effet, a proposé au combattant du bled une solution très simple : « Vous voulez le combat, eh bien, qu'il se présente, depuis le bled à la maison, vos chefs de nos unités militaires. Ils repasseront ensuite leur domicile sans avoir été molestés. Quant à l'organisation nationale », c'est-à-dire l'état-major du F.L.N., si ses membres ont quelques suggestions à faire sur le matériel de lutte, la fin des hostilités, qu'ils demandent leur visa à l'ambassade de France à Tunis ou à Rabat et qu'ils viennent à Paris prendre contact avec l'« autorité » ; si, par hasard, les résultats de ce voyage les déçoivent, ils reprendront le chemin de leur résidence habituelle. M. Fernand Abbès et ses ministres ont en somme à comprendre qu'il n'est pas dans « autorité » ; la base et celle du gouvernement français, mais une « autorité », l'autorité française à laquelle, s'ils le veulent ou le peuvent, ils leur font se soumettre. Pour son compte pour les bandes rebelles, il n'est qu'un recours : le « drapeau blanc », qui, dans tous les pays de monde ignore la reddition.

Le général de Gaulle parle comme si, déjà, il connaissait la réponse que les Algériens donneront le 30 novembre 1958. Il est sûr de son affaire. Il ne doute pas que cette réponse écho confirmer celle du 28 septembre. Et si, selon sa démarche coutumière, il entre d'entendre l'avis dans des formules rigides, qu'il approuve, encourage, exalte l'union de l'armée à laquelle il rend le plus dévoué, le plus dévoué des hommages et il affirme que la métropole, l'Algérie et la Sahara continueront à être associés comme il l'a dit, au risque de susciter des controverses — formelles ou « associées » — sur le statut de l'Algérie, les « associés », « Je crois, ajoute-t-il, qu'un jour ou l'autre cet ensemble se fera, pour le progrès commun, avec les libres. »

si nous étions assez stupides et assez lâches pour l'abandonner

Hommage éclatant rendu à l'armée d'Algérie :

Elle a accompli ce que la France attend d'elle : le plus fort est fait

● L'issue est maintenant tracée par la manifestation décisive du 28 septembre

A ce propos, nette distinction entre les 25 millions d'hommes d'Afrique noire et de Madagascar et les 55 millions de citoyens de la métropole d'Algérie et des départements d'Outre-mer

Précisions sur la question des « négociations »

● Le vieux procédé guerrier, lorsqu'on veut que les armes se taisent, c'est d'utiliser le drapeau blanc des parlementaires

● Si des délégués de l'« organisation extérieure » désignés pour venir régler avec l'« autorité » la fin des hostilités, voulaient venir à Paris ils n'auraient qu'à s'adresser aux ambassades de France à Rabat ou Tunis qui assureraient leur transport vers la métropole

Là, leur sécurité entière



▲ 23 octobre 1958
▼ 16 septembre 1959

"Pour régler le difficile et sanglant problème posé devant la France"



Le général de GAULLE demandera aux Algériens

dans un délai de quatre ans après le retour de la paix

de choisir entre 3 solutions :

Calmé, sang-froid mais résolution

par Alain de SERIGNY

- 1) LA SÉCESSION
- 2) LA FRANCISATION
- 3) L'ASSOCIATION

Je suis convaincu qu'un tel aboutissement serait invraisemblable et désastreux. Il entraînerait une misère épouvantable un affreux chaos politique l'égoïsme généralisé et bientôt la dictature belliqueuse des communistes

Les Algériens, bénéficiant de toutes les dispositions prévues pour la métropole et devenant partie intégrante du peuple français qui, des lors, s'étendrait de Dunkerque à Tamanrasset

Un gouvernement des Algériens par les Algériens avec l'aide de la France et un régime intérieur de type fédéral

En cas de sécession toutes dispositions seraient prises pour que l'exploitation l'acheminement du pétrole saharien œuvre de la France, soient assurés

J'invite d'avance les informateurs du monde entier à assister sans entraves à cet aboutissement

La question sera posée aux Algériens, en tant qu'individus car jamais il n'y a eu un Etat algérien



INQUIÉTUDE DE NOS ÉLUS

ébahis, assommés. Un an seulement après son arrivée De Gaulle venait d'évoquer la possibilité d'accorder une totale indépendance à l'Algérie. Le silence persista, un silence lourd, empli d'une menace sous-jacente et brutalement ce fut l'explosion de colère. Une victime innocente de notre légitime courroux fut à déplorer, en l'occurrence le pauvre poste à transistors. Son propriétaire, se leva brutalement et lui envoya un coup de pied, du genre *transformation d'essai* en rugby lors d'une coupe du monde. Le malheureux appareil, pourtant totalement irresponsable de la déclaration qu'il venait de transmettre, valdingua, s'éleva en tournoyant dans les airs sous le choc et l'accélération du départ, il s'était tu et crachait ses constituants. Compte tenu de la nature pentue du relief, il disparut à tout jamais en contrebas de notre position, dans d'épaisses broussailles. Il faut préciser que ce n'était pas une grosse perte, son cadre tenait par des morceaux de ficelles, le tout, renforcé par de gros élastiques de rappel servant au lovage des suspentes du parachute dans le sac avant que celles-ci ne se défassent de ces caoutchoucs de maintien lors du saut. Arrivés au sol, certaines de ces larges bandes caoutchoutées n'étant pas cassées, nous les récupérâmes en vue de nombreux usages. Elles servaient notamment à maintenir roulés les bas de pantalons de treillis ou de sortie, sur la tige de nos bottes de saut. Dans le cas évoqué, elles avaient servi à rassembler les morceaux d'un poste de radio pratiquement démantibulé.

Notre chef de section, le lieutenant Déchin, vint s'enquérir de notre brusque emportement. Il est certain qu'il avait également écouté l'allocution et il se doutait bien de l'origine de notre colère. C'était un gars que nous apprécions. Il avait choisi les Paras à sa sortie de Saint-Cyr. Bien entendu, il partageait nos pensées, mais par décence, il n'osait pas les avouer aussi directement et aussi crûment que nous les avions exprimées. Il tenta de nous apaiser, mais nous sentions bien que lui-même ne croyait pas en ses propres paroles.

Par petits groupes nous nous concertions, ne pouvant admettre ce que nous venions d'écouter. Certains se voyaient déjà sautant sur Paris, prenant l'Elysée d'assaut, et nettoyant au pistolet-mitrailleur tous les politicards véreux qui n'auraient pas eu le temps de préparer leur fuite à l'étranger. Nous en étions certains, le chef de l'Etat ayant laissé entrevoir la possibilité d'une totale rupture avec la France, il devenait incontestable que ce serait cette solution qui serait privilégiée.

Nous avons choisi notre camp : pour que vive la France, nous lutterions afin que demeure une Algérie Française !

Opération en Kabylie

Les opérations reprurent, continuèrent de plus belle, ou plus exactement s'intensifièrent. Il nous fallait impérativement éliminer toutes les bandes armées, quelque soit leur importance, et cela sur l'ensemble du territoire. Nous agissions de jour, nous tendions des embuscades la nuit, nous nous perdions volontairement dans l'immense Djurdjura, avec peu de vivres et beaucoup de munitions, nous cachant dans les rochers au bord des pistes de montagne ou nous cernions, bien avant l'aube, des douars afin de cueillir les ravitailleurs ou les combattants qui auraient pu y passer la nuit. Nous étions partout et nulle part. Les hélicoptères, en cas d'urgence, pouvaient nous déposer dans les lieux les plus reculés. Finalement, nous avons pris les fellaghas à leur propre jeu, ils ne disposaient désormais d'aucun de leurs habituels sanctuaires. De jour comme de nuit, la montagne était devenue notre royaume.

Mieux que cela, nous avons récupéré, au fil des accrochages, quantité de djellabas en laine. C'était un vêtement ample, confortable, chaud. Le capuchon pouvait se rabattre sur le visage et lors de nos courtes périodes de sommeil, nous baignions dans un confort que ne pouvaient pas nous fournir les anoraks kaki de l'armée. De loin, notre section ressemblait à une *ferka*, ce qui parfois porta à confusion et nous permis d'approcher quelques guetteurs sans méfiance.



En haut à gauche : Jean-Charles de Coligny, remarquer le chargeur de la MAT 49 modifié avec les moyens du bord, renfort des ressorts du chargeur contenant environ 45 cartouches

En haut à droite : Jacques Laffaille et sa djellabah

A droite : René Sauvage et sa chère AA 52, hélicoptérés en Banane



Même en pleine opération nous bénéficions parfois de moments de repos. Cette trêve correspondait au temps de mise en place d'une unité, ou au ratissage d'une autre alors que nous étions en bouchon. La priorité consistait à nous restaurer avec les produits tirés de boîtes de rations, puis venait éventuellement le temps de la détente. Alors que certains veillaient, d'autres écrivaient ou lisaient. Dans la poche extérieure de ma musette je laissais à demeure le recueil de poésie de Prévert. J'appréciais l'originalité de ce poète que je venais de découvrir. De Coligny, beaucoup plus sérieux, se plongeait dans les *Pensées* de Pascal. Turlèque, un camarade qui était natif d'Oran, potassait des cours d'algèbre et de math, en vue de sa préparation à un concours d'entrée, dès la vie civile retrouvée, dans l'administration des Postes et Télécommunications. Le niveau étant de la seconde, il m'arrivait souvent de jouer au professeur. Je lui expliquais le développement d'équations et corrigeais ses exercices. Ayant été libéré avant lui, j'ignore quel fut son devenir.

Il nous arriva une fois, au cours d'une fouille, de découvrir, à environ 800 mètres de nous, des gens qui semblaient errer au voisinage d'une maison forestière. Certains portaient des semblants d'uniformes, d'autres des djellabas. Quelques uns d'entre eux paraissaient jouer au foot. Allongés sur une crête rocheuse, nous les observions. Ils avaient un comportement bizarre ne correspondant pas à celui qu'aurait du adopter une unité en zone opérationnelle. Trois fellas armés de lance-pierre les auraient bousculés sans peine et sans perte. Après avoir étudié leur curieuse attitude pendant de longues minutes, nous ne savions pas si nous avions en face de nous des Harkis disposés en bouclage ou mis en réserve, ou si bien au contraire il s'agissait d'une bande de fellaghas se prélassant. Un appel radio fut lancé sans réponse. Soit les types se foutaient complètement du ratissage en cours, soit ils n'étaient pas des amis. Pourtant il était nécessaire de connaître très rapidement l'identité de cette troupe. Mon chef de section eut une idée de génie, il me demanda de tirer une courte rafale au ras de leurs pieds. Je réglai posément la hausse de ma AA 52, pris ma visée et effleurai du doigt la détente. Des petits nuages de poussière s'élevèrent à environ un mètre de celui qui était le plus en avant. Ce tir eut le mérite de déclencher une débandade qui en fait fut une ruée vers les abris les plus proches. Aussitôt, une voix anonyme retentit à la radio, laissant percevoir toute l'angoisse qui étreignait l'émetteur :

— *De Piment Vert à Autorité. Urgent ! Sommes pris sous les feux ennemis, demandons renfort, en cas d'assaut nous ne tiendrons pas. Demandons hélicoptage immédiat de l'unité de réserve.*

— *De Piment Vert à Autorité : M'avez-vous reçu ?*

Nota : J'ai indiqué l'indicatif *Piment* pour donner vie au texte, car en vérité, je n'ai pas retenu le véritable indicatif de cette bande de Pieds-Nickelés. De plus, l'indicatif réel pourrait porter préjudice au Zozo qui commandait, non je retire *commandait*, je préfère écrire : A qui avaient été confiés ces simili soldats.

Un grand éclat de rire ponctua la fin de la phrase, nous avions bien affaire à des amis qui étaient en bouchon. Mais ces amis s'avéraient autant aptes au combat qu'une troupe de bonnes sœurs à danser le french-cancan. L'affaire se termina là. Seule ombre au tableau, durant quelques jours mon indicatif ne fut plus *Sosso*, mais comme j'avais ouvert le feu en direction du bouchon, je fus affublé durant quelques jours du surnom de *Tire-Bouchon*.

Le 20 novembre 1959, le colonel Coustaux nous fit ses adieux, Broizat le remplaça à la tête du régiment. Autant le premier était un guerrier, autant le second était avant tout un homme politique, très fortement engagé dans ses convictions pour l'Algérie Française. Il n'empêche que Broizat se mua en guerrier par la force des choses et surtout par la force de l'engagement du régiment. Nous savions désormais qu'en cas de reniement de la France, au pire Broizat suivrait notre mouvement, au mieux il en prendrait la tête.

Après quelque temps, les officiers du régiment furent donc convoqués par notre colonel à Tazmalt. L'entretien se déroula loin de toute oreille indiscreète. Mais avec le temps, la teneur du discours se diffusa au fil des jours. Il aurait fait un long exposé sur les vues à court et long terme du communisme sur le monde. Puis il serait revenu à la question présente, c'est-à-dire l'avenir de l'Algérie. Il affirma qu'il suivrait De Gaulle tant que celui-ci porterait le fer au sein de la rébellion et sauvegarderait les valeurs de la France. Cependant dans le cas où le chef de l'Etat, viendrait à changer de cap, il reverrait aussitôt sa position.

Tout était dit dans ces quelques paroles. Nous reprenions espoir, sachant que les forces armées, ou plus exactement les régiments opérationnels ne toléreraient pas que quiconque puisse leur voler, pour des raisons basement politiques ou idéologiques, leur victoire.



Colonel Joseph Broizat

Il était certain, qu'en cas de nécessaire neutralisation de nos gouvernants, nombreux seraient ceux qui se moqueraient éperdument de l'avenir de notre Nation et ne s'engageraient en rien dans cet éventuel coup de force. Le principal pour les carriéristes, consisterait à s'assurer de la perception quotidienne de leur gamelle de soupe.

Quant aux Appelés, la possibilité de retourner au plus vite dans leur foyer, avec une quille accrochée à leur sac, prévaudrait sur toutes autres considérations.

Seuls resteraient en Algérie ceux qui s'opposeraient farouchement à l'abandon de cette province. Croyant en une *Grande France*, ils resteraient pour poursuivre le combat. Il reviendrait alors au peuple d'Algérie de se mobiliser. Il prendrait la relève de ceux qui auraient abandonné leur poste et les remplacerait sous les armes. Quand je parle du peuple d'Algérie, je parle des deux communautés confondues. Reprenant confiance en notre Patrie, toute la population, Européens et Musulmans, rejoindrait cette force.

Ce fut à cette époque que je fus élevé à ma grande surprise au rang de soldat de Première classe. Je précise que ce n'est pas un grade mais seulement une distinction.

En écrivant cela, je me remémore l'histoire arrivée à mon grand-père paternel sans que cela ait un quelconque rapport avec le présent fascicule. Celui-ci occupait une haute fonction dans l'administration fiscale, son bureau se tenait dans je ne sais trop quel quartier d'Alger. Un jour, il dut recevoir un général qui connaissait un différend avec le Trésor public. Fort de ses étoiles il avait pris de très haut les fonctionnaires du Fisc qui l'avaient précédemment reçu. Il les avait toisés en leur faisant comprendre ou en leur disant qu'ils n'étaient que menu fretin et que leur niveau intellectuel ne leur permettait pas d'apprécier la situation. Ceux-ci s'en étaient plaints à mon aïeul.

Après avoir été introduit dans le bureau du grand-père, l'officier se présenta :

— *Général Untel.*

Alors mon aïeul se leva et se présenta à son tour :

— *Sapeur Sauvage.*

Goliath

Ce fut également en ces temps, qu'au retour de l'une de nos escapades, nous découvrîmes avec joie sur notre base avancée d'Ighil-Ali, un chien. Assurément cette bête affectueuse n'avait vécu qu'avec des militaires. Avec eux, elle se montrait amicale, mais aboyait systématiquement quand des civils passaient à proximité du camp.



Goliath

Nous apprîmes bien vite qu'il arrivait d'Idron et qu'il avait suivi, sans doute contre son gré, le contingent qui venait d'arriver en Algérie. Il se dirigea vers moi. Adorant les chiens, il reçut de ma part profusion de caresses et de gratouillis, tant et si bien qu'il ne me lâcha plus. Il possédait la taille d'un berger allemand, mais là s'arrêtait la comparaison. Ses yeux se perdaient dans les plis de ses paupières, les oreilles étaient légèrement tombantes, quant au museau, il était long et sensiblement incurvé vers le bas. En le regardant de face et même de profil, sa tête rappelait étrangement mais bien irrespectueusement celle d'un célèbre général qui présidait notre République. Ignorant son nom je le baptisai aussitôt, lui accordant par faveur spéciale, le patronyme de celui que je considérais comme son sosie. Il sembla satisfait de cette appellation. Il répondait avec célérité et même avec une joie certaine à cet appel. Nos Harkis, amusés l'appelaient sans cesse, se le renvoyant de l'un à l'autre. La nuit s'écoula. La journée suivante se passa en perceptions diverses, boîtes de rations, munitions, nettoyage et révision des armes et bien entendu en repos.

Alors que je m'activais à je ne sais quoi, Le capitaine Jacques Granger, qui commandait l'escadron, m'aperçut et m'appela. Je le saluai, il me rendit mon salut avec son éternel sourire narquois : — *J'ai appris que c'était toi qui avais baptisé ce clebs du nom de... Alors je vais être direct et surtout très clair : Soit tu lui changes son nom, soit il prend une balle dans la tête et toi tu prends de la taule. Tu te vois appeler ce clébard devant de quelconques autorités ? Est-ce que tu peux seulement imaginer la chose ? On se retrouverait tous en caleçon et moi en tête.*

Ce discours avait le mérite d'être net, précis, direct. La menace de taule, bien que proférée, ne pouvait se concrétiser. Etant chaque jour sur le terrain, je ne me voyais pas enfermé dans une cage posée sur les épaules des copains et transporté ainsi au gré de nos courses en montagne. Ce qui me navrait dans cette histoire c'était que le pauvre chien n'allait plus rien comprendre, car entre temps j'avais appris qu'à Pau il s'appelait *Kiki*. Changer de tant de noms en si peu de jours risquait de le rendre abruti pour le restant de sa vie. Il me fallait donc trouver un terme présentant une consonance similaire qui ne heurterait ni les oreilles ni les consciences des gardiens de la bienséance. *Goliath*, me sembla convenir. J'ignorais que je venais de créer une légende.

Dés lors *Goliath* évolua au sein de l'Escadron en toute la liberté. Il engrossa un certain nombre de chiennes au cours de nos tribulations. Sitôt son forfait accompli, il ne laissait ni nom ni adresse, ne signait aucune reconnaissance de paternité. Il s'asseyait au pied du camion Simca, attendant que l'un d'entre nous le prenne dans les bras afin qu'il puisse accéder au plancher du véhicule. Quand nous avions les jeeps, ça lui était beaucoup plus facile, il sautait à l'arrière et se faisait oublier. Il faut préciser que, dès le 1^{er} novembre 1954, les chiens avaient été bannis de toutes les mechtas. Leurs aboiements auraient pu renseigner nos troupes sur les déplacements des rebelles. Ce qui faisait que les chiennes avenantes, complaisantes et compréhensives se faisaient extrêmement rares, excepté dans les gros bourgs ou dans les postes tenus par l'armée.

La jaunisse

Nous passions la Kabylie au peigne fin, désirant la purger de toute présence indésirable, aussi nos sorties étaient permanentes, tant de jour que de nuit.

Il nous arriva au cours d'une belle journée de tomber dans une mechta, sur une corbeille recelant une quinzaine d'œufs environ, soigneusement déposés sur un lit de paille. L'heureux découvreur ou plutôt l'heureux inventeur, puisque c'est le terme qui se doit d'être employé en cas de découverte d'un trésor, n'était autre que mon copain Jacques Laffaille. Ce cadeau que nous accordait le Ciel fut transporté durant la journée avec toutes les précautions qu'imposait sa fragilité. De retour à Ighil-Ali, nous prîmes d'abord soin de nos armes, car nous considérions comme prioritaire leur parfait fonctionnement, d'où leur constant entretien, nos vies en dépendait. Suite à cela, après avoir trouvé une poêle et allumé un feu, une magnifique omelette fut confectionnée et aussitôt engloutie à deux, le tout étant arrosé par des bières, un peu chaudes il est vrai, achetées au foyer. C'était bon et ce mets nous changea de nos habituelles rations individuelles. La nuit se passa à peu près bien, c'est-à-dire sans sortie sur le terrain, ni embuscades à monter. Pourtant au matin, le café ne parvint pas à dissiper un certain malaise, comme un barbouillage persistant qui montait jusqu'à la tête et serrait les tempes, nous laissant sans forces. Nous avions le teint jaunâtre et nous nous sentions extrêmement faibles. Aussi, avec Laffaille, nous décidâmes qu'il était plus prudent d'aller voir l'infirmier Yves Renaud. Il nous regarda le blanc des yeux, puis nous demanda de pisser devant lui. Le verdict tomba brutal :

— *Les gars vous avez choppé une jaunisse, ça peut être grave si ce n'est pas pris à temps, je demande votre évacuation immédiate vers l'hôpital Maillot à Alger.*

Nous fûmes acheminés de toute urgence vers notre base arrière d'Aïn-Taya. Une douche chaude fut notre priorité, je récupérai mon linge propre et à ma grande surprise, le vaguemestre me remit trois colis. Effectivement cet envoi correspondait à ma date d'anniversaire. Je venais d'avoir 22 ans. L'un venait, je me souviens, de Marseille et contenait des crèmes *Mont Blanc*, du lait condensé sucré, du chocolat et autres friandises que m'envoyait ma future petite bonne femme, un autre avait été expédié par ma tante Jeanne et mon oncle, le carton était rempli de soubressades, de petits boudins secs et de tout un tas d'autres produits aussi goûteux, quant au troisième, je ne sais plus très bien qui en était l'expéditeur, mais son contenu s'avérait du même acabit. J'étais malade, Laffaille l'était tout autant que moi, mais ce n'était pas une raison suffisante pour nous interdire d'apprécier la qualité de pareilles gourmandises. Après concertation il fut décidé qu'il était inhumain et surtout malséant d'abandonner ces richesses et qu'en conséquence, elles nous suivraient où que nous allions. Tout fut donc réparti et déposé avec soin parmi nos quelques autres affaires dans nos musettes TAP, puis ce fut le départ vers l'hôpital Maillot à Alger.

Une fois de plus, notre entrée fut remarquée, il est vrai que nous avions une gueule autre que celles des pauvres gars qui encombraient l'immense salle d'attente. Béret rouge, tenue camouflée ou tout au moins tenue de combat, brélage, ceinturon, mais sans arme, nous fûmes reçus par l'un des toubibs du service. Il nous fit subir le même examen que notre copain l'infirmier et confirma aussitôt le précédent verdict, enfin, il ne l'exprima pas de manière identique, puisqu'il nomma *ictère* ce que notre camarade avait désigné *jaunisse*.

L'on dut alors se dépouiller de notre uniforme et enfiler un pyjama de toile rêche, un ensemble de type *Armée*, qui nous faisait davantage ressembler à des bagnards en cavale qu'à des malades. Une fois les éternelles paperasses remplies, un préposé à l'accueil nous mena dans une immense chambrée réservée, dit-il, aux victimes de la jaunisse. La longue salle contenait au minimum, une trentaine de lits de part et d'autre de sa longueur, ce qui faisait que nous étions cernés par une

soixantaine de types jaunâtres. Un vrai dortoir de Chinois. Au milieu, dans le large espace faisant office de couloir, une enfilade de tables et de chaises servait à prendre petits-déjeuners et repas et une fois les couverts débarrassés, ce mobilier se voyait utilisé dans la journée par des joueurs de cartes. Par chance il nous fut attribué deux lits voisins.

Sitôt entrés, nous fumes confrontés à l'horreur, la plupart des types allongés étaient pourvus d'un fin tuyau transparent dont une extrémité se perdait dans une narine, pour plonger jusqu'à l'estomac, alors que l'autre extrémité débouchait dans un grand bocal de verre posé sur une sorte de corbeille métallique fixée à un montant du lit. Les récipients paraissaient se remplir à vue d'œil d'une bile orangée. Nous n'étions pas fiers à la vue de ce qui nous attendait probablement.

Les médecins passèrent. Je dois reconnaître que leur abord était beaucoup plus sympathique que celui affiché généralement par nombre de toubibs d'hôpitaux ou de cliniques civiles qui se prennent pour des dieux et ne consentent à répondre, que par faveur spéciale, du bout des lèvres aux questions posées par le malade. Par bonheur, ce n'était pas le cas. Ils étaient militaires et considéraient les gars dont ils avaient la charge non comme des patients mais plutôt comme des camarades de combat.

Après nous avoir à nouveau regardé le blanc des yeux, fait tirer la langue et palpé du côté du foie, ils déposèrent quelques préparations sur la table de nuit, les infirmières étant chargées de nous les faire absorber soit en nous les faisant avaler, soit en nous piquant. Quant au menu, à notre profond désappointement, il nous prescrivit uniquement du bouillon de légumes, en somme de l'eau chaude dans laquelle avait trempé une carotte qui avait été retirée avec soin après cuisson. En revanche il nous promit vaguement d'être dispensés du tuyau et du bocal si un mieux était constaté dans les prochains jours.

Premier soir : Bouillon de légumes.

Matin : Tisane.

Midi : Bouillon de légumes.

Après-midi : Tisane.

Soir : Bouillon de légumes

Le lendemain, le cycle infernal recommença. C'était insupportable, nous nous acheminions lentement vers une mort annoncée par inanition en nous promettant, en cas de survie, d'aller dès notre sortie compléter nos oligo-éléments dans le salon de *La Parisienne*.

Mourir au combat, c'était le risque que nous prenions chaque jour. Mourir de la jaunisse, pourquoi pas, bien que ce trépas soit dépourvu de tout panache. Quant à mourir de faim, il n'en était pas question, nous jugions inacceptables les causes d'un tel décès. Nous songions avec nostalgie au contenu de nos musettes, mais n'osions pas passer à l'acte parce qu'en cas d'autopsie, le contenu de notre estomac nous trahirait. Cependant, au bout de plusieurs jours, il en allait de notre survie, nous faisons des rêves qui nous ramenaient dans le salon feutré de notre pâtisserie préférée, ou bien on évoquait les fois où l'on avait grillé sur un feu de branchages, en cours d'opération, des tranches de cuissot de sanglier découpés à même la bête.

Afin de faire taire les hurlements de nos estomacs et dans le but de les faire patienter, nous procédions plusieurs fois par jour à l'inventaire de nos victuailles. Nous les étalions sur l'un de nos lits et nous les contempnions avec envie.

Finalement, un soir de famine, notre souffrance causée par la faim l'emporta. Le régime imposé fut considéré comme inhumain, il nous conduisait irrémédiablement au trépas. Ce jeûne imposé s'avérait incompatible avec nos besoins vitaux. Ce fut ainsi qu'assis face à face, sur nos lits, sous

les regards incrédules, médusés et désapprobateurs d'une cinquantaine de types reliés à leur fidèle bocal, chaque soir nous faisons le spectacle.

Après la visite des médecins, nous débarrassions précautionneusement le contenu de nos musettes. Nous disposions les mets sur une serviette de toilette disposée sur l'un des deux lits, c'est ce que nous avons trouvé de mieux pour faire office de nappe. Sereinement, nous dégustions nos charcuteries, puis habituellement nous partagions une boîte de crème *Mont Blanc* en guise de dessert, sauf les jours de grande faim où nous avalions chacun le contenu d'une boîte. Pour faire bonne mesure, nous consentions, après ces agapes, à boire un peu de tisane pour digérer.

Ces repas, contrairement aux habituelles médications pratiquées dans ce service, rendaient les malades qui nous entouraient encore plus malades. Leurs vomissements et les déversements de bile dans les bocaliers individuels avaient, durant le temps de notre casse-croûte, une fâcheuse tendance à se multiplier et à s'amplifier. Après tout, ces malaises concernaient ceux qui n'étaient pas invités à nos agapes et leurs attitudes n'avaient aucune influence sur le cours de notre collation ! Notre médication consistait à combattre le mal par le mal. Eh bien, il fallut constater que ça marchait. Notre jaunisse était en passe d'être vaincue grâce à l'absorption de ce qui pouvait l'aggraver, en l'occurrence la charcuterie.

Au fil des jours nous retrouvions nos forces. Notre teint bronzé remplaça peu à peu l'aspect jaunâtre de notre visage, cet apparent *mieux aller* nous dispensa donc de l'horrible tuyau dans le nez.

Notre rétablissement fut si prompt que les toubibs nous autorisèrent à nous lever, puis à nous dépouiller du bien triste pyjama pour enfin revêtir nos treillis. Devant rester sous surveillance médicale, nous fûmes chargés de servir d'intermédiaires entre l'Administration et les malades provenant des différents régiments parachutistes. Après une semaine de cet agréable labeur, notre travail fut tant apprécié qu'il nous fut proposé de rester à titre définitif à l'intérieur des murs de l'hôpital et ce jusqu'à la fin de notre service avec pour mission l'accomplissement de cette tâche administrative. Notre réponse fut immédiate, définitive et sans appel. En aucun cas nous n'accepterions d'être planqués en un pareil lieu, l'hôpital étant fait pour les malades et non pour les bien-portants. Il fallut expliquer cela au toubib qui n'arrivait pas à comprendre notre refus car, une fois encore, c'était plutôt l'inverse qui se produisait, l'éternelle recherche de planque.

De plus et à titre personnel, accepter un tel travail revenait à me mettre à l'abri de tout mauvais coup, alors que d'autres camarades, n'ayant aucun intérêt en Algérie, risqueraient quotidiennement leur vie à la défense d'une terre que je considérais mienne. J'aurais vu chaque matin en me rasant et ce jusqu'à la fin de mes jours, la gueule d'un salaud. Cela m'aurait été insupportable.

Très vite notre billet de sortie nous fut remis avec notre solde. Je perçus ainsi ma solde de soldat de première classe augmentée de ma solde à l'air. Nous avons droit à une convalescence de trois ou quatre semaines. Jacques Laffaille partit chez ses parents à Tarbes quant à moi, ma mère eut la gentillesse de m'accueillir à La Redoute. Je m'efforçais par tous les moyens, y compris par une modique participation financière, d'alléger la charge que lui imposait ma présence.

à suivre ...

Histoire de l'aviation en Algérie

Déjà parus :

- **L'aviation légère en Algérie (1909-1939)** (Pierre Jarrige)
- **L'aviation légère en Algérie (1945-1962)** (Pierre Jarrige)
- **Le vol à voile en Algérie (1862-1962)** (Charles Rudel, Pierre Jarrige)
- **L'ALAT en AFN** (Alain Crosnier, Pierre Jarrige)

Déjà parus en publications numériques :

- **Bidon 5** (Georges Estienne - Réédition augmentée)
- **Paris-Dakar-Tombouctou-Alger** (Ludovic Arrachart - Réédition augmentée)
- **Mémoires d'Albert Chaillot** (Henri Chaillot, Pierre Jarrige)
- **L'Aviation Militaire en Algérie (1912-1918)** (Pierre Jarrige)
- **Ceux de 14-18** (Pierre Jarrige)
- **Les ERALA d'Algérie** (Pierre Jarrige)
- **Bulletin d'information des Réservistes de la 5^{ème} RA** (Réédition)
- **1^{er} PMAH 20^{ème} DI** (Daniel Rougeau, Claude Leroy, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Livre d'Or du Djebel-Oum-Settas** (Reproduction)
- **L'ALAT vue par les dessinateurs** (AA.ALAT-Languedoc-Roussillon, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Touggourt** (Gustave Camlièri, Pierre Jarrige)
- **Maison-Blanche** (André Heinzelmann - Réédition augmentée)
- **Nanard fais nous un dessin !** (AA.ALAT-Est, Pierre Jarrige)
- **PMAH 19^{ème} DI** (Francis Beaulier, François de Pitray, Jean-Pierre Meyer, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Médecin en hélico** (Jean Massière, Pierre Jarrige)
- **A grands coups d'aile vers l'Afrique missionnaire** (Léon Bradfer, Henri Bradfer)
- **Les insignes de l'ALAT en AFN** (Christian Malcros)
- **Parachutisme prémilitaire à Mostaganem** (Bernard Faucher, Claude Marcellin, Jean-Claude Palisser, Pierre Jarrige)
- **Nord 3400 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilotes de la Promo 56Ebis** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Max Hoste MH 1521 Broussard dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilote de T-6** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Sikorsky H-19 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Emile Contant, pilote de la Grande Guerre** (Simone Gassier, Pierre Jarrige)
- **Westland WS 55 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Biroutage à Arzew en Piper L-18** (Jean-Claude Maillot, Pierre Jarrige)

- **Piper L-21 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **PMAH 10^{ème} DP** (Jean Gervais, Amédée Arzel, Claude Mourlanne, Joseph Estoup, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Stampe SV4C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Alouette II SA318C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Piper PA22 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **André Costa** (Pierre Jarrige)
- **La soufflerie de l'AIA d'Alger** (Marc Rapin - ONERA)
- **La véritable histoire de l'hélicoptère** (Yves Le Bec)
- **Pilote à El-Oued** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Tébessa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à El-Goléa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de la SGAA** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de l'Escadrille Mercure** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **NC 856 Norvigie dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Hiller UH-12 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Nord 3202 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Observateur-Pilote de l'ALAT** (François Bard, Pierre Jarrige, AA.ALAT-Languedoc-Roussillon)
- **Bell 47G-1 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Mes vingt ans en Algérie** (Ulysse Pérodeau, Pierre Jarrige)
- **Cessna L-19 Bird Dog dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Joliot-Golf** (Yves Le Bec)
- **Djinn dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Meeting National - Alger - 1951** (Reproduction)
- **Meeting National - Oran - 1952** (Reproduction)
- **Meeting National - Alger - 1953** (Reproduction)
- **Meeting National - Alger - 1959** (Reproduction)
- **Meeting National - Constantine - Bône** (Reproduction)
- **L'album du lieutenant Bleubéret** (Yves Le Bec)
- **Commandant de PCA** (Lieutenant-colonel Louis Andlauer, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste prémilitaire** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste au 1^{er} RCP - Tome 1** (René Sauvage, Pierre Jarrige)



Pierre JARRIGE
www.aviation-algerie.com
 Octobre 2018
 ISBN 979-10-97541-06-4
 Reproduction autorisée
 Publication gratuite - Vente interdite